LA
DERNIÈRE ALDINI.

SECONDE PARTIE.[1]

Il ne s'agit pas, mes amis, continua le bon Lélio, de vous raconter toutes les vicissitudes par lesquelles je passai des grèves de Chioggia aux planches des premiers théâtres de l'Italie, et du métier de pêcheur à l'emploi de *primo tenore;* ce fut l'ouvrage de quelques années, et ma réputation grandit rapidement dès que le premier pas fut fait dans la carrière. Si jusque-là les circonstances furent souvent rebelles, mon facile caractère sut en tirer le meilleur parti possible, et je puis dire que mes grands succès et mes beaux jours ne furent pas payés trop cher.

Dix ans après mon départ de Venise, j'étais à Naples, et je jouais Roméo sur le théâtre de Saint-Charles. Le roi Murat et son brillant état-major, et toutes les beautés vaniteuses ou vénales de l'Italie étaient là. Je ne me piquais pas d'être un patriote bien éclairé; mais je ne partageais pas l'engouement de cette époque pour la domination étrangère. Je ne me retournais pas vers un passé plus avilissant encore; je me nourrissais de ces premiers élémens du carbonarisme,

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

qui fermentaient dès-lors, sans forme et sans nom, de la Prusse à la Sicile.

Mon héroïsme était naïf et brûlant, comme le sont les religions à leur aurore. Je portais dans tout ce que je faisais, et principalement dans l'exercice de mon art, le sentiment de fierté railleuse et d'indépendance démocratique dont je m'inspirais chaque jour dans les clubs et dans les pamphlets clandestins. Les *Amis de la vérité*, les *Amis de la lumière*, les *Amis de la liberté*, telles étaient les dénominations sous lesquelles se groupaient les sympathies libérales; et jusque dans les rangs de l'armée française, aux côtés même des chefs conquérans, nous avions des affiliés, enfans de votre grande révolution, qui, dans le secret de leur ame, se promettaient de laver la tache du 18 brumaire.

J'aimais ce rôle de Roméo, parce que j'y pouvais exprimer des sentimens de lutte guerrière et de haine chevaleresque. Lorsque mon auditoire, à demi français, battait des mains à mes élans dramatiques, je me sentais vengé de notre abaissement national; car c'était à leur propre malédiction, au souhait et à la menace de leur propre mort, que ces vainqueurs applaudissaient à leur insu.

Un soir, au milieu d'un de mes plus beaux momens, et lorsque la salle semblait prête à crouler sous l'explosion de l'enthousiasme général, mes regards rencontrèrent, dans une loge d'avant-scène tout-à-fait appuyée sur le théâtre, une figure impassible dont l'aspect me glaça subitement. Vous ne savez pas, vous autres, quelles mystérieuses influences gouvernent l'inspiration du comédien, comme l'expression de certains visages le préoccupe, et stimule ou enchaîne son audace. Quant à moi, du moins, je ne sais pas me défendre d'une immédiate sympathie avec mon public, soit pour m'exalter, si je le trouve récalcitrant, et le dominer par la colère, soit pour me fondre avec lui dans un contact électrique et retremper ma sensibilité à l'effusion de la sienne. Mais certains regards, certaines paroles, dites près de moi à la dérobée, m'ont quelquefois troublé intérieurement, au point qu'il m'a fallu tout l'effort de ma volonté pour en combattre l'effet.

La figure qui me frappait en cet instant était d'une beauté vraiment idéale; c'était incontestablement la plus belle femme qu'il y eût dans toute la salle de San-Carlo. Cependant toute la salle rugissait et trépignait d'admiration, et elle seule, la reine de cette soirée, semblait m'étudier froidement, et apercevoir en moi des défauts nappréciables à l'œil du vulgaire. C'était la muse du théâtre, c'était la sévère Melpomène en personne, avec son ovale régulier, son noir

sourcil, son large front, ses cheveux d'ébène, son grand œil brillant d'un sombre éclat sous un vaste orbite, et sa lèvre froide, dont le sourire n'adoucit jamais l'arc inflexible; tout cela cependant avec une admirable fleur de jeunesse et des formes riches de santé, de souplesse et d'élégance.

— Quelle est donc cette belle fille brune, à l'air si froid? demandai-je, dans l'entr'acte, au comte Nasi, qui m'avait pris en grande amitié et venait tous les soirs sur le théâtre pour causer avec moi.

— C'est la fille ou la nièce de la princesse Grimani, me répondit-il; je ne la connais pas, car elle sort de je ne sais quel couvent, et sa mère ou sa tante est elle-même étrangère à nos provinces. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le prince Grimani l'aime comme sa fille, qu'il la dotera bien, et que c'est un des plus beaux partis de l'Italie; ce qui n'empêche pas que je ne me mettrai pas sur les rangs.

— Et pourquoi?

— Parce qu'on la dit insolente et vaine, infatuée de sa naissance, et d'un caractère altier. J'aime si peu les femmes de cette trempe, que je ne veux seulement pas regarder celle-là lorsque je la rencontre. On dit qu'elle sera la reine des bals de l'hiver prochain, et que sa beauté est merveilleuse. Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir. Je ne puis souffrir non plus le Grimani: c'est un vrai hidalgo de comédie, et s'il n'avait pas une belle fortune et une jeune femme qu'on dit aimable, je ne sais qui pourrait se résoudre à l'ennui de sa conversation, ou à la raideur glaciale de son hospitalité.

Pendant l'acte suivant, je regardai de temps en temps la loge d'avant-scène. Je n'étais plus préoccupé de l'idée que j'avais là des juges malveillans, puisque ces Grimani avaient l'habitude d'un maintien superbe, même avec les gens qu'ils estimaient être de leur classe. Je regardai la jeune fille avec l'impartialité d'un sculpteur ou d'un peintre, elle me parut encore plus belle qu'au premier aspect. Le vieux Grimani, qui était avec elle sur le devant de la loge, avait une assez belle tête austère et froide. Ce couple guindé me parut échanger quelques monosyllabes d'heure en heure, et, à la fin de l'opéra, il se leva lentement et sortit sans attendre le ballet.

Le lendemain je vis le vieillard et la jeune fille à la même place et dans la même attitude flegmatique; je ne les vis pas s'émouvoir une seule fois, et le prince Grimani dormit délicieusement pendant les derniers actes. La jeune personne me parut au contraire donner toute son attention au spectacle. Ses grands yeux étaient attachés sur moi comme ceux d'un spectre, et ce regard fixe, scrutateur et

profond, finit par m'être si gênant, que je l'évitai avec soin. Mais, comme si un mauvais sort eût été jeté sur moi, plus j'essayais d'en détourner mes yeux, plus ils s'obstinaient à rencontrer ceux de la magicienne. Il y eut, dans ce mystérieux magnétisme, quelque chose de si étrangement puissant, que j'en ressentis une terreur puérile, et que je craignis de ne pouvoir achever la pièce; jamais je n'avais éprouvé rien de semblable. Il y avait des instans où je m'imaginais reconnaître cette figure de marbre, et je me sentais prêt à lui adresser amicalement la parole. D'autres fois je croyais voir en elle mon ennemi, mon mauvais génie, et j'étais tenté de lui jeter de violens reproches.

La *seconda donna* vint ajouter à ce malaise vraiment maladif en me disant tout bas : Lélio, prends garde à toi, tu vas attraper la fièvre. Il y a là une femme qui te donnera l'*occhiata* (1).

J'avais cru fermement à l'occhiata pendant la plus longue moitié de ma vie. Je n'y croyais plus, mais l'amour du merveilleux, qu'on ne déloge pas aisément d'une tête italienne et surtout de celle d'un enfant du peuple, m'avait jeté dans les rêveries les plus exagérées du magnétisme animal. C'était l'époque où ces belles fantaisies étaient en pleine floraison par la monde. Hoffmann écrivait ses contes fantastiques, et le magnétisme était le pivot mystérieux sur lequel tournaient toutes les espérances de l'illuminisme. Soit que cette faiblesse se fût emparée de moi au point de me gouverner, soit qu'elle me surprît dans un moment où j'étais disposé à la maladie, je me sentis saisi de frissons, et je faillis m'évanouir en rentrant en scène. Ce misérable accablement fit enfin place à la colère, et, dans un moment où je m'approchais de l'avant-scène avec la Checchina (cette *seconda donna* qui m'avait signalé le mauvais œil), je lui dis, en lui désignant ma belle ennemie et de manière à n'être pas entendu par le public, ces mots parodiés d'une de nos plus belles tragédies :

Bella e stupida.

L'éclat de la colère monta au front de la signora. Elle fit un mouvement pour réveiller le prince Grimani qui dormait de toute son ame; puis elle s'arrêta tout d'un coup, comme si elle eût changé d'avis, et resta les yeux toujours attachés sur moi, mais avec une expression de vengeance et de menace qui semblait dire : *Tu t'en repentiras.*

Le comte Nasi s'approcha de moi comme je quittais le théâtre après la représentation : — Lélio, me dit-il, vous êtes amoureux de la Gri-

(1) Le regard du mauvais œil. C'est une superstition répandue dans toute l'Italie. A Naples, on porte des talismans en corail pour s'en préserver.

mani. — Suis-je donc ensorcelé? m'écriai-je, et d'où vient que je ne puis me débarrasser de cette apparition? — Et tu ne t'en débarrasseras pas de long-temps, pauvret, me dit la Checchina d'un air demi-naïf, demi-moqueur; cette Grimani, c'est le diable. Attends, ajouta-t-elle en me prenant le bras, je me connais en fièvre, et je gagerais..... *Corpo della Madona!* s'écria-t-elle en pâlissant, tu as une fièvre terrible, mon pauvre Lélio!

— On a toujours la fièvre quand on joue et quand on chante de manière à la donner aux autres, dit le comte; venez souper avec moi, Lélio.

Je refusai cette offre; j'étais malade en effet. Dans la nuit, j'eus une fièvre violente, et le lendemain je ne pus me lever. La Checchina vint s'installer à mon chevet, et ne me quitta pas tout le temps que je fus malade.

La Checchina était une fille de vingt ans, grande, forte, et d'une beauté un peu virile, quoique blanche et blonde. Elle était ma sœur et ma *parente*, c'est-à-dire qu'elle était de Chioggia comme moi. Comme moi, fille d'un pêcheur, elle avait long-temps employé sa force à battre, à coups de rames, les flots de l'Adriatique. Un amour sauvage de l'indépendance lui fit chercher dans la beauté de sa voix le moyen de s'assurer une profession libre et une vie nomade. Elle avait fui la maison paternelle et s'était mise à courir le monde à pied, chantant sur les places publiques. Le hasard me l'avait fait rencontrer à Milan, dans un hôtel garni où elle chantait devant la table d'hôtes. A son accent je l'avais reconnue pour une Chioggiote; je l'avais interrogée, je m'étais rappelé l'avoir vue enfant, mais je m'étais bien gardé de me faire connaître d'elle pour un *parent*, et surtout pour ce Daniele Gemello qui avait quitté le pays un peu brusquement, à la suite d'un duel malheureux. Ce duel avait coûté la vie à un pauvre diable et le repos de bien des nuits à son meurtrier.

Permettez-moi de glisser rapidement sur ce fait, et de ne pas évoquer un souvenir amer durant notre placide veillée. Il me suffira de dire à Zorzi que le duel à coups de couteau était encore en pleine vigueur à Chioggia dans ma jeunesse, et que toute la population servait de témoin. On se battait en plein jour, sur la place publique, et on vengeait une injure par l'épreuve des armes comme aux temps de la chevalerie. Le triste succès des miennes m'exila du pays, car le podestat n'était pas tolérant à cet égard, et les lois poursuivaient avec sévérité les restes de ces vieilles coutumes féroces. Ceci vous expliquera pourquoi j'avais toujours caché l'histoire de mes pre-

mières années, et pourquoi je courais le monde sous le nom de Lélio, faisant passer en secret de l'argent à ma famille, lui écrivant avec précaution, et ne lui révélant même pas quels étaient mes moyens d'existence, de crainte qu'en correspondant avec moi, elle ne s'attirât trop ouvertement l'inimitié des familles chioggiotes que la mort de mon agresseur avait plus ou moins aigries.

Mais comme un reste d'accent vénitien trahissait mon origine, je me donnais pour natif de Palestrina, et la Checchina avait pris l'habitude de m'appeler tour à tour son *pays*, son *cousin* et son *compère*.

Grace à mes soins et à ma recommandation, la Checchina acquit rapidement un très beau talent, et, à l'époque de ma vie dont je vous fais le récit, elle venait d'être engagée honorablement dans la troupe de San-Carlo.

C'était une étrange et excellente créature que cette Checchina : elle avait singulièrement gagné depuis le moment où je l'avais ramassée pour ainsi dire sur le pavé; mais il lui restait et il lui reste encore une certaine rusticité qu'elle ne perd pas toujours à point sur la scène, et qui fait d'elle la première actrice du monde dans les rôles de Zerlina. Dès-lors elle avait corrigé beaucoup de l'ampleur de ses gestes et de la brusquerie de son intonation; mais elle conservait encore assez pour être bien près du comique dans le pathétique. Cependant, comme elle avait de l'intelligence et de l'ame, elle s'élevait à une hauteur relative, dont le public ne pouvait pas lui savoir tout le gré qu'elle méritait. Les avis étaient partagés sur son compte, et un abbé disait qu'elle frisait le sublime et le bouffon de si près, qu'entre les deux il ne restait plus assez de place pour ses grands bras.

Par malheur, la Checchina avait un travers dont ne sont pas exempts du reste les plus grands artistes. Elle ne se plaisait qu'aux rôles qui lui étaient défavorables, et, méprisant ceux où elle pouvait déployer sa verve, sa franchise et son allégresse pétulante, elle voulait absolument produire de grands effets dans la tragédie. En véritable villageoise, elle était enivrée de la richesse du costume, et s'imaginait réellement être reine quand elle portait le diadème et le manteau. Sa grande taille bien découplée, son allure dégagée et quasi-martiale, faisaient d'elle une magnifique statue lorsqu'elle était immobile. Mais à chaque instant le geste exagéré trahissait la jeune barcarole; et quand je voulais l'avertir en scène de se modérer, je lui disais tout bas : *Per Dio, non vogar, non siamo qui sull' Adriatico.*

Si la Checchina avait été ma maîtresse, c'est ce qu'il vous importe peu de savoir, je présume; je puis affirmer seulement qu'elle ne

l'était point à l'époque dont je vous entretiens, et que je ne devais plus ses soins affectueux qu'à la bonté de son cœur et à la fidélité de sa reconnaissance; elle a toujours été pour moi une amie et une sœur dévouée, et s'exposa hardiment mainte fois à rompre avec ses amans les plus brillans, plutôt que de m'abandonner ou de me négliger, quand ma santé ou mes intérêts réclamaient son zèle ou son concours.

Elle s'installa donc au pied de mon lit, et ne me quitta pas qu'elle ne m'eût guéri. Son assiduité auprès de moi contrariait bien un peu le comte Nasi, qui pourtant était mon ami sincère, et se fiait à ma parole, mais qui m'avouait à moi-même ce qu'il appelait sa misérable faiblesse. Lorsque j'exhortais la Checchina à ménager les susceptibilités involontaires de cet excellent jeune homme : — Laisse donc, me disait-elle, ne vois-tu pas qu'il faut l'habituer à respecter mon indépendance? Crois-tu que, quand je serai sa femme, je consentirai à abandonner mes amis du théâtre et à m'occuper de ce que les gens du monde penseront de moi? N'en crois rien, Lélio, je veux rester libre et n'obéir jamais qu'à la voix de mon cœur. — Elle se persuadait assez gratuitement que le comte était bien déterminé à l'épouser; et à cet égard, elle avait, à un merveilleux degré, le don de se faire illusion sur la force des passions qu'elle inspirait : rien ne pouvait se comparer à sa confiance en face d'une promesse, si ce n'est sa philosophique insouciance et son détachement héroïque en face d'une déception.

Je souffris beaucoup, ma maladie faillit même prendre un caractère grave. Les médecins me trouvaient dans une disposition hypertrophique très prononcée, et les vives douleurs que je ressentais au cœur, l'affluence du sang vers cet organe, nécessitèrent de nombreuses saignées. Le reste de cette saison fut donc perdu pour moi, et, dès que je fus convalescent, j'allai prendre du repos et respirer un air doux au pied des Apennins, vers Cafaggiolo, dans une belle villa que le comte possédait à quelques lieues de Florence. Il me promit de venir m'y rejoindre avec la Checchina, aussitôt que les représentations pour lesquelles elle était engagée lui permettraient de quitter Naples.

Quelques jours de cette charmante solitude me remirent assez bien pour qu'il me fût permis d'essayer, tantôt à cheval et tantôt à pied, d'assez longues promenades à travers les gorges étroites et les ravines pittoresques qui forment comme un premier degré aux masses imposantes de l'Apennin. Dans mes rêveries, j'appelais cette région le

proscenium de la grande montagne, et j'aimais à y chercher quelque amphithéâtre de collines ou quelque terrasse naturelle bien disposée pour m'y livrer tout seul et loin des regards à des élans de déclamation lyrique, auxquels répondaient les sonores échos ou le bruit mystérieux des eaux murmurantes fuyant sous les rochers.

Un jour, je me trouvai sans m'en apercevoir vers la route de Florence. Elle traversait, comme un ruban éclatant de blancheur, des plaines verdoyantes, doucement ondulées, et semées de beaux jardins, de parcs touffus et d'élégantes villas. En cherchant à m'orienter, je m'arrêtai à la porte d'une de ces belles habitations. Cette porte se trouvait ouverte et laissait voir une allée de vieux arbres entrelacés mystérieusement. Sous cette voûte sombre et voluptueuse se promenait à pas lents une femme d'une taille élancée et d'une démarche si noble, que je m'arrêtai pour la contempler et la suivre des yeux le plus long-temps possible. Comme elle s'éloignait sans paraître disposée à se retourner, il me prit une irrésistible fantaisie de voir ses traits, et j'y succombai sans trop me soucier de faire une inconvenance et de m'attirer une mortification. Que sait-on? me disais-je, on trouve parfois dans notre doux pays des femmes si indulgentes! Et puis je me disais que ma figure était trop connue pour qu'il me fût possible d'être jamais pris pour un voleur. Enfin, je comptais sur cette curiosité qu'on éprouve généralement à voir de près les manières et les traits d'un artiste un peu renommé.

Je m'aventurai donc dans l'allée couverte, et marchant à grands pas, j'allais atteindre la promeneuse, lorsque je vis venir à sa rencontre un jeune homme mis à la dernière mode et d'une jolie figure fade, qui m'aperçut avant que j'eusse le temps de m'enfoncer sous le taillis. J'étais à trois pas du noble couple. Le jeune homme s'arrêta devant la dame, lui offrit son bras, et lui dit en me regardant d'un air aussi surpris que possible pour un homme parfaitement cravaté :

— Ma chère cousine, quel est donc cet homme qui vous suit?

La dame se retourna, et à sa vue j'éprouvai une émotion assez vive pour réveiller un instant mon mal. Mon cœur eut un tressaillement nerveux très aigu en reconnaissant la jeune personne qui me regardait si étrangement de sa loge d'avant-scène, lors de l'invasion de ma maladie, à Naples. Sa figure se colora légèrement, puis pâlit un peu. Mais aucun geste, aucune exclamation ne trahit son étonnement ou son indignation. Elle me toisa de la tête aux pieds avec un calme dédaigneux, et répondit avec un aplomb inconcevable :

— Je ne le connais pas.

Cette singulière assertion piqua ma curiosité. Il me sembla voir dans cette jeune fille un orgueil si bizarre et une dissimulation si consommée, que je me sentis entraîné tout d'un coup à risquer quelque folle aventure. Nous autres bohémiens, nous ne nous laissons pas beaucoup imposer par les usages du monde et par les lois de la convenance; nous n'avons pas grand'peur d'être repoussés de ces théâtres particuliers où le monde à son tour pose devant nous, et où nous sentons si bien la supériorité de l'artiste, car là personne ne sait nous rendre les vives émotions que nous savons donner. Les salons nous ennuient et nous glacent, en retour de la chaleur et de la vie que nous y portons. J'abordai donc fièrement mes nobles hôtes, fort peu soucieux de la manière dont ils m'accueilleraient, et résolu à m'introduire dans la maison sous le premier prétexte venu.

Je saluai gravement, et me donnai pour un accordeur d'instrumens qu'on avait envoyé chercher à Florence d'une maison de campagne dont j'affectai d'estropier le nom.

— Ce n'est point ici. Vous pouvez vous en aller, me répondit sèchement la signora. Mais en véritable fiancé le cousin vint à mon aide.

— Chère cousine, dit-il, votre piano est tout-à-fait discord; si monsieur avait le temps d'y passer une heure, nous pourrions faire de la musique ce soir. Je vous en prie! Est-ce que vous n'y consentirez pas?

La jeune Grimani eut un méchant sourire sur les lèvres en répondant : — C'est comme il vous plaira, mon cousin.

Veut-elle se divertir de moi ou de lui? pensai-je. Peut-être de tous les deux. Je m'inclinai légèrement en signe d'assentiment. Alors le cousin, avec une politesse nonchalante, me montra une porte de glaces au bout de l'avenue, qui, s'abaissant en berceau, cachait la façade de la villa.

— Voyez, monsieur, me dit-il, au fond du grand salon de compagnie, vous trouverez un salon d'études. Le forte-piano est là. J'aurai l'honneur de vous revoir quand vous aurez fini. — Et s'adressant à sa cousine : Voulez-vous, lui dit-il, que nous allions jusqu'à la pièce d'eau?

Je la vis encore sourire imperceptiblement, mais avec une joie concentrée de la mortification que j'éprouvais, tandis qu'elle me laissait aller d'un côté et continuait sa promenade en sens opposé, appuyée sur son gracieux et honorable cousin.

Ce n'est pas une chose bien difficile que d'accorder un piano, et quoique je ne l'eusse jamais essayé, je m'en tirai assez bien; seu-

lement j'y mis beaucoup plus de temps qu'il n'en eût fallu à une main expérimentée, et je voyais, avec un peu d'impatience, le soleil s'abaisser vers la cime des arbres; car je n'avais d'autre prétexte, pour revoir ma singulière héroïne, que de lui faire essayer le piano lorsqu'il serait d'accord. Je me hâtais donc assez maladroitement, lorsqu'au milieu du monotone carillon dont je m'étourdissais, je levai la tête et vis la jeune signora devant moi, à demi tournée vers la cheminée, mais m'observant dans la glace avec une malicieuse attention. Rencontrer son oblique regard et l'éviter fut l'affaire d'une seconde. Je continuai ma besogne avec le plus grand sang-froid, résolu à mon tour d'observer l'ennemi et de le voir venir.

La Grimani (je continuai à lui donner ce nom en moi-même, ne lui en connaissant pas d'autre) feignit d'arranger avec beaucoup de soin des fleurs dans les vases de la cheminée; puis elle dérangea un fauteuil, le remit à la place d'où elle venait de l'ôter, laissa tomber son éventail, le ramassa avec un grand frôlement de robe, ouvrit une fenêtre qu'elle referma aussitôt, et voyant que j'étais décidé à ne m'apercevoir de rien, elle prit le parti de laisser tomber un tabouret sur le bout de son joli petit pied et de faire une exclamation douloureuse. Je fus assez sot pour laisser brusquement tomber la clé à marteau sur les cordes métalliques qui exhalèrent un gémissement lamentable. La signora frissonna, haussa les épaules, et reprenant tout d'un coup son sang-froid, comme si nous eussions joué une scène de parodie, elle me regarda fixement en disant : — *Cosa, signore?*

— J'ai cru que votre seigneurie me parlait, répondis-je avec la même tranquillité. Et je me remis à l'ouvrage. Elle resta debout au milieu de la chambre, comme pétrifiée d'étonnement devant tant d'audace, ou comme frappée d'une incertitude subite sur mon identité avec le personnage qu'elle avait cru reconnaître. Enfin elle s'impatienta et me demanda presque grossièrement si j'avais bientôt fini. — Oh! mon Dieu, non! signora, lui répondis-je, car voici une corde cassée. — En même temps je tournai brusquement la clé sur la cheville que je serrais, et je fis sauter la corde. — Il me semble, reprit-elle, que ce piano vous donne beaucoup de peine. — Beaucoup, repris-je, toutes les cordes cassent. — Et j'en fis sauter une seconde. — C'est comme un fait exprès, s'écria-t-elle. — Oui, en vérité, repris-je encore, c'est un fait exprès. — Le cousin entra dans cet instant, et, pour le saluer, je fis sauter une troisième corde. C'était une des dernières basses, elle fit une détonation épouvantable. Le cousin, qui ne s'y

attendait point, fit un pas en arrière, et la signora partit d'un éclat de rire. Ce rire me parut étrange. Il n'allait ni à sa figure, ni à son maintien; il avait quelque chose d'âpre et de saccadé, qui déconcerta le pauvre cousin, si bien que j'en eus presque pitié. — Je crains bien, dit la signora, lorsque la fin de cette crise nerveuse lui permit de parler, que nous ne puissions pas faire de musique ce soir. Ce pauvre vieux *cembalo* est ensorcelé, toutes les cordes cassent. C'est un fait surnaturel, je vous assure, Hector; il suffit de les regarder pour qu'elles se tordent et se brisent avec un bruit affreux. — Puis elle recommença à rire aux éclats, sans que sa figure en reçût le moindre enjouement. Le cousin se mit à rire par obéissance, et fut tout à coup interrompu par ces mots de la signora : — Mon Dieu! mon cousin, ne riez donc pas, vous n'en avez pas la moindre envie.

Le cousin me parut très habitué à être raillé et tourmenté. Mais il fut blessé sans doute que la chose se passât devant moi, car il dit d'un ton fâché : — Et pourquoi donc, cousine, n'aurais-je pas envie de rire aussi bien que vous? — Parce que je vous dis que cela n'est pas, répondit la signora. Mais, dites-moi donc, Hector, ajouta-t-elle sans se soucier de la bizarrerie de la transition, avez-vous été à San-Carlo cette année? — Non, ma cousine. — En ce cas, vous n'avez pas entendu le fameux Lélio?

Elle prononça ces derniers mots avec emphase; mais elle n'eut pas l'impudence de me regarder tout de suite après, et j'eus le temps de réprimer le tressaillement que me causa ce coup de pierre au beau milieu du visage.

— Je ne l'ai ni entendu, ni vu, dit le naïf cousin, mais j'en ai beaucoup ouï parler. C'est un grand artiste, à ce qu'on assure.

— Très grand, répartit la Grimani, plus grand que vous de toute la tête. Tenez! il est de la taille de monsieur... Le connaissez-vous, monsieur? ajouta-t-elle en se tournant vers moi. — Je le connais beaucoup, signora, répondis-je d'un ton acerbe; c'est un très beau garçon, un très grand comédien, un admirable chanteur, un causeur très spirituel, un aventurier hardi et facétieux, et de plus intrépide duelliste, ce qui ne gâte rien.

La signora regarda son cousin, et me regarda ensuite d'un air insouciant comme pour me dire : Peu m'importe. Puis elle éclata de nouveau d'un rire inextinguible, qui n'avait rien de naturel et qui ne se communiqua ni au cousin, ni à moi. Je me remis à poursuivre la dominante sur le clavier, et le signor Ettore piétina avec impatience, et fit crier ses bottes neuves sur le parquet, comme un homme fort

mécontent de la conversation qui s'établissait si cavalièrement entre un ouvrier de mon espèce et sa noble fiancée.

— Ah ça! mon cousin, n'allez pas croire ce que monsieur vous dit de Lélio, reprit brusquement la signora en interrompant son rire convulsif. Quant à la grande beauté du personnage, je n'y saurais contredire, car je ne l'ai pas regardé, et sous le fard, sous les faux cheveux et les fausses moustaches, un acteur peut toujours sembler jeune et beau. Mais quant à être un admirable chanteur et un bon comédien, je le nie. Il chante faux d'abord, et ensuite il joue détestablement. Sa déclamation est emphatique, son geste vulgaire, l'expression de ses traits guindée. Quand il pleure, il grimace; quand il menace, il hurle; quand il est majestueux, il est ennuyeux; et dans ses meilleurs momens, c'est-à-dire lorsqu'il se tient coi et ne dit mot, on peut lui appliquer le refrain de la chanson :

Brutto è, piuchè stupido.

Je suis fâchée de n'être pas de l'avis de monsieur, mais je suis de l'avis du public, moi! Ce n'est pas ma faute si Lélio n'a pas eu le moindre succès à San-Carlo, et je ne vous conseille pas, mon cousin, de faire le voyage de Naples pour le voir.

Ayant reçu cette cinglante leçon, je faillis un instant perdre la tête et chercher querelle au cousin pour punir la signora; mais le digne garçon ne m'en laissa pas le temps. Voilà bien les femmes! s'écria-t-il, et surtout voilà bien vos inconcevables caprices, ma cousine! Il n'y a pas plus de trois jours, vous me disiez que Lélio était le plus bel acteur et le plus inimitable chanteur de toute l'Italie. Sans doute, vous me direz demain le contraire de ce que vous dites aujourd'hui, sauf à revenir après-demain... — Demain et après, et tous les jours de ma vie, cher cousin, interrompit précipitamment la signora, je dirai que vous êtes un fou, et Lélio un sot. — Brava signora, reprit le cousin à demi-voix en lui offrant son bras pour sortir du salon, on est un fou quand on vous aime, et un sot quand on vous déplaît. — Avant que vos seigneuries se retirent, dis-je alors sans trahir la moindre émotion, je leur ferai observer que ce piano est en trop mauvais état pour que je puisse le réparer entièrement aujourd'hui. Je suis forcé de me retirer; mais, si vos seigneuries le désirent, je reviendrai demain. — Certainement, monsieur, répondit le cousin avec une courtoisie protectrice et se retournant à demi vers moi, vous nous obligerez si vous revenez demain. — La Grimani, l'arrêtant d'un geste brusque et vigoureux, le força de se retourner tout-à-fait,

resta immobile appuyée sur son bras, et me toisant d'un air de défi : — Monsieur reviendra demain? dit-elle en me voyant fermer le piano et prendre mon chapeau. — Je n'y manquerai certainement pas, répondis-je en la saluant jusqu'à terre. Elle continua à tenir son cousin immobile à l'entrée de la salle, jusqu'à ce que, forcé de passer devant eux pour me retirer, je les saluai de nouveau en regardant cette fois ma Bradamante avec une assurance digne de la lutte qui s'engageait. Une étincelle de courage jaillit de son regard. J'y lus clairement que mon audace ne lui déplaisait pas, et que la lice ne me serait pas fermée.

Aussi je fus à mon poste le lendemain avant midi, et je trouvai l'héroïne au sien, assise au piano et frappant les touches muettes ou grinçantes avec une impassibilité admirable, comme si elle eût voulu me prouver par cette diabolique symphonie la haine et le mépris qu'elle avait pour la musique.

J'entrai avec calme et la saluai avec autant de respectueuse indifférence que si j'eusse été en effet l'accordeur de piano. Je posai trivialement mon chapeau sur une chaise, j'ôtai péniblement mes gants, imitant la gaucherie d'un homme qui n'est pas habitué à en porter. Je tirai de ma poche une boîte de sapin remplie de bobines de laiton, et je commençai à en dérouler la longueur d'une corde, le tout avec gravité et simplicité. La signora allait toujours battant d'une manière impitoyable le malheureux piano qui ne rendait plus que des sons à faire fuir les barbares les plus endurcis. Je vis alors qu'elle se divertissait à le fausser et à le briser de plus en plus, afin de me donner de la besogne, et je trouvai dans cette espièglerie plus de coquetterie que de méchanceté, car elle paraissait assez disposée à me tenir compagnie. Alors je lui dis du plus grand sérieux : — Votre seigneurie trouve-t-elle que le piano commence à être d'accord? — J'en trouve l'harmonie satisfaisante, répondit-elle en se pinçant la lèvre pour ne pas rire, et les sons qu'il rend sont extrêmement agréables. — C'est un bel instrument, repris-je. — Et en très bon état, ajouta-t-elle. — Votre seigneurie a un très beau talent sur le piano. — Comme vous voyez. — Voilà une walse charmante et très bien exécutée. — N'est-ce pas? comment ne jouerait-on pas bien sur un instrument aussi bien accordé? Vous aimez la musique, monsieur? — Peu, signora, mais celle que vous faites me va à l'ame. — En ce cas, je vais continuer. — Et elle écorcha avec un sourire féroce un des airs de *bravura* qu'elle m'avait entendu chanter avec le plus de succès au théâtre.

— Monsieur votre cousin se porte bien? lui dis-je, lorsqu'elle eut

fini. — Il est à la chasse. — Votre seigneurie aime le gibier? — Je l'aime démesurément. Et vous, monsieur? — Je l'aime sincèrement et profondément. — Lequel aimez-vous mieux, du gibier ou de la musique? — J'aime la musique à table, mais, dans ce moment-ci, j'aimerais mieux le gibier.

Elle se leva et sonna. A l'instant même un laquais parut comme s'il eût été une pièce de mécanique obéissant au ressort de la sonnette.— Apportez ici le pâté de gibier que j'ai vu ce matin dans l'office, dit la signora, et deux minutes après le domestique reparut avec un pâté colossal, qu'à un signe de sa maîtresse il posa majestueusement sur le piano. Un grand plateau, couvert de vaisselle et de tout l'attirail nécessaire à la réfection des êtres civilisés, vint se placer comme par enchantement à l'autre bout de l'instrument, et la signora, d'une main forte et légère, brisa le rempart de croûte appétissante et fit une large brèche à la forteresse.

— Voilà une conquête à laquelle nos seigneurs les Français n'auront point de part, dit-elle en s'emparant d'une perdrix qu'elle mit sur une petite assiette du Japon, et qu'elle alla dévorer à l'autre bout de la chambre, accroupie sur un coussin de velours à glands d'or.

Je la regardais avec étonnement, ne sachant pas trop si elle était folle ou si elle voulait me mystifier. — Vous ne mangez pas? me dit-elle sans se déranger. — Votre seigneurie ne me l'a pas commandé, répondis-je. — Oh! ne vous gênez pas, dit-elle en continuant à manger à belles dents.

Ce pâté avait une si bonne mine et un si bon fumet, que j'écoutai les conseils philosophiques de la raison positive. J'attirai une autre perdrix dans une autre assiette du Japon, que je posai sur le clavier du piano, et que je me mis à dévorer de mon côté avec autant de zèle que la signora.

Si ce château n'est pas celui de la belle au bois dormant, pensais-je, et que cette maligne fée n'en soit pas le seul être animé, il est évident que nous allons voir arriver un oncle, un père, ou une tante, ou une gouvernante, ou quelque chose qui soit censé, aux yeux des bonnes gens, servir de chaperon à cette tête indomptée. En cas d'une apparition de ce genre, je voudrais bien savoir jusqu'à quel point cette bizarre manière de déjeuner sur un piano en tête-à-tête avec la demoiselle de la maison sera trouvée séante. Peu m'importe après tout; il faut bien voir où me mèneront ces extravagances; et, s'il y a là-dessous une haine de femme, j'aurai mon tour, dussé-je l'attendre dix ans!

En même temps, je regardais par-dessus le pupitre du piano ma belle hôtesse, qui mangeait d'une manière surnaturelle, et qui ne semblait nullement possédée de cette sotte manie qu'ont les demoiselles de ne manger qu'en secret, et de pincer les lèvres à table d'un air sentimental, comme si elles étaient d'une nature supérieure à la nôtre. Lord Byron n'avait pas encore mis à la mode le manque d'appétit chez le beau sexe. De sorte que ma fantasque signora s'en donnait à cœur joie, et qu'au bout de peu d'instans elle revint auprès de moi, pour tirer du pâté ébréché un filet de lièvre et une aile de faisan. Elle me regarda sans rire, et me dit d'un ton sentencieux : — Ce vent d'est donne faim. — Il me paraît que votre seigneurie est douée d'un bon estomac, lui dis-je. — Si on n'avait pas un bon estomac à quinze ans, répondit-elle, il faudrait y renoncer. — Quinze ans! m'écriai-je en la regardant avec attention et en laissant tomber ma fourchette. — Quinze ans et deux mois, répondit-elle en retournant à son coussin avec son assiette de nouveau remplie; ma mère n'en a pas encore trente-deux, et elle s'est remariée l'an dernier. N'est-ce pas singulier, dites-moi, une mère qui se marie avant sa fille? Il est vrai que, si ma petite mère chérie eût voulu attendre mon mariage, elle eût attendu long-temps. Qui donc voudrait épouser une personne, belle à la vérité, mais *stupide* au-delà de tout ce qu'on peut imaginer?

Il y avait tant de gaieté et de bonhomie dans l'air sérieux dont elle me plaisantait; c'était un si joli *loustig* que cette grande fille aux yeux noirs et aux longues boucles de cheveux tombant sur un cou d'albâtre; elle était assise sur son coussin avec une naïveté si gracieuse et en même temps si chaste, que toute ma défiance et tous mes mauvais desseins m'abandonnèrent. J'avais résolu de vider le flacon de vin afin d'endormir tout scrupule. Je repoussai le flacon, et abandonnant mon assiette, appuyant mon coude sur le piano, je me mis à la considérer de nouveau et sous un nouvel aspect. Ce chiffre de quinze ans avait bouleversé toutes mes idées. J'ai toujours attaché beaucoup d'importance quand j'ai voulu juger une personne, et surtout une personne du sexe féminin, à m'enquérir de son âge de la manière la plus authentique possible. L'habileté croît si rapidement chez le sexe, que six mois de plus ou de moins font souvent que la candeur est fourberie ou la fourberie candeur. Jusque-là je m'étais imaginé que la Grimani avait au moins vingt ans, car elle était si grande, si forte, si brune, et douée dans son regard, dans son maintien, dans ses moindres mouvemens, d'une telle assurance, que tout

le monde faisait le même anachronisme que moi à son premier abord. Mais, en la regardant mieux, je reconnus mon erreur. Ses épaules étaient larges et puissantes, mais sa poitrine n'était pas encore développée. S'il y avait de la femme dans toute son attitude, il y avait certains airs et certaines expressions de visage qui révélaient l'enfant. Ne fût-ce que ce robuste appétit, cette absence totale de coquetterie, et l'inconvenance audacieuse du tête-à-tête qu'elle s'était réservé avec moi, il devint manifeste à mes yeux que je n'avais point affaire, comme je l'avais cru d'abord, à une femme orgueilleuse et rusée, mais à une pensionnaire espiègle, et je repoussai avec horreur la pensée d'abuser de son imprudence.

Je restais plongé dans cet examen, oubliant de répondre à la provocation significative que je venais de recevoir. Elle me regarda fixement, et cette fois je ne songeai pas à éviter son regard, mais à l'analyser. Elle avait les plus beaux yeux du monde, à fleur de tête, et très ouverts; leur direction était toujours nette, brusque et saisissant d'emblée l'objet de l'attention. Ce regard, très rare chez une femme, était absolu, et non effronté. C'était la révélation et l'action d'une ame courageuse, fière et franche. Il interrogeait toutes choses avec autorité, et semblait dire : Ne me cachez rien, car moi, je n'ai rien à cacher à personne.

Lorsqu'elle vit que je bravais son attention, elle fut alarmée, mais non intimidée, et, se levant tout d'un coup, elle provoqua l'explication que je voulais lui demander. — Signor Lélio, me dit-elle, si vous avez fini de déjeuner, vous allez me dire ce que vous êtes venu faire ici.

— Je vais vous obéir, signora, répondis-je en allant ramasser son assiette et son verre, qu'elle avait posés sur le parquet, et en les reportant sur le piano; seulement, je prie votre seigneurie de me dire si l'accordeur de piano doit, pour vous répondre, s'asseoir devant le clavier, ou si le comédien Lélio doit se tenir debout, le chapeau à la main, et prêt à se retirer après avoir eu l'honneur de vous parler.

— Monsieur Lélio voudra bien s'asseoir sur ce fauteuil, dit-elle en me désignant un siége placé à droite de la cheminée, et moi sur celui-ci, ajouta-t-elle en s'asseyant du côté gauche, en face de moi, à six pieds environ de distance.

— Signora, lui dis-je en m'asseyant, il faut, pour vous obéir, que je reprenne les choses d'un peu haut. Il y a environ deux mois, je jouais *Roméo et Juliette* à San-Carlo. Il y avait dans une loge d'avant-scène...

— Je puis aider votre mémoire, reprit la Grimani. Il y avait dans une loge d'avant-scène, à droite du théâtre, une jeune personne qui vous parut belle; mais, en la regardant de plus près, vous trouvâtes que son visage était si dépourvu d'expression, que vous vîntes à vous écrier,.... en parlant à une de ces dames du théâtre, et assez haut pour que la jeune personne l'entendît....

— Au nom du ciel! signora, interrompis-je, ne répétez pas les paroles échappées à mon délire, et sachez que je suis sujet à des irritations nerveuses qui me rendent presque fou. Dans cette disposition, tout me porte ombrage, tout me fait souffrir....

— Je ne vous demande pas pourquoi il vous plut de dire votre avis d'une façon si nette sur le compte de la demoiselle de l'avant-scène; je vous prie seulement de me raconter le reste de l'histoire.

— Je suis obligé, pour être véridique et conséquent, d'insister sur le prologue. En proie à un premier accès de fièvre, début d'une maladie grave dont je suis à peine rétabli, je m'imaginai lire un profond dédain et une froide ironie sur le visage incomparablement beau de la demoiselle de l'avant-scène. J'en fus impatienté, puis troublé, puis bouleversé au point que je perdis la tête, et que je me laissai aller à un mouvement brutal pour faire cesser le charme funeste qui enchaînait toutes mes facultés, et me paralysait au moment le plus énergique et le plus important de mon rôle. Il faut que votre seigneurie me pardonne une folie; je crois au magnétisme, surtout les jours où je suis malade, et où mon cerveau est faible comme mes jambes; je m'imaginai que la demoiselle de l'avant-scène avait sur moi une influence pernicieuse; et, durant la cruelle maladie qui s'empara de moi le lendemain de ma faute, je vous avouerai qu'elle m'apparut souvent dans mon délire, mais toujours altière, toujours menaçante, et me promettant que je paierais cher le blasphème qui m'était échappé. Telle est, signora, la première partie de mon histoire.

Je préparais mon bouclier pour recevoir une bordée d'épigrammes en manière de commentaires, sur ce récit bizarre et, quoique vrai, très invraisemblable, il faut l'avouer. Mais la jeune Grimani, me regardant avec une douceur que je ne soupçonnais pas pouvoir s'allier avec le caractère de sa beauté, me dit, en se penchant un peu sur le bras de son fauteuil : — En effet, seigneur Lélio, votre visage atteste de vives souffrances; et s'il faut tout vous avouer, lorsque je vous ai reconnu hier, je me suis dit que je vous avais bien mal regardé sur la scène, car vous me paraissiez alors plus jeune de dix

ans, et aujourd'hui je ne vous trouve pas plus âgé que vous ne m'aviez semblé au théâtre; seulement je vous trouve l'air malade, et je suis bien affligée d'avoir été un sujet d'irritation pour vous....

Je rapprochai involontairement mon fauteuil; mais aussitôt mon interlocutrice reprit son ton railleur et fantasque.

— Passons à la seconde partie de votre histoire, monsieur Lélio, me dit-elle en jouant de l'éventail, et veuillez m'apprendre comment, au lieu de la fuir, vous êtes venu jusqu'ici relancer cette personne dont la vue vous est si odieuse et si funeste?

— C'est ici que l'auteur s'embarrasse, répondis-je en reculant mon fauteuil, qui roulait très aisément au moindre mouvement de la conversation. Dirai-je que le hasard seul m'a conduit ici? Si je le dis, votre seigneurie le croira-t-elle? Et si je dis que ce n'est pas le hasard, votre seigneurie le souffrira-t-elle?

— Il m'importe assez peu, dit-elle, que ce soit le hasard ou l'attraction magnétique, comme vous diriez peut-être, qui vous amène dans ce pays; je désire seulement savoir quel est le hasard qui vous a fait devenir accordeur de piano.

— Le hasard de l'inspiration, signora; le premier prétexte m'était bon pour m'introduire ici.

— Mais pourquoi vous introduire ici?

— Je répondrai sincèrement, si votre seigneurie daigne me dire auparavant quel est le hasard qui l'a déterminée à m'y laisser pénétrer, bien qu'elle m'eût reconnu au premier coup d'œil?

— Le hasard de la fantaisie, seigneur Lélio. Je m'ennuyais en tête-à-tête avec mon cousin, ou avec une vieille tante dévote, que je connais à peine; et tandis que l'un est à la chasse et l'autre à l'église, j'ai pensé que je pourrais égayer par une folie la maussade solitude où on me laisse languir.

Mon fauteuil se rapprocha de lui-même, et j'hésitai à prendre la main de la signora. Elle me paraissait effrontée en cet instant. Il y a des jeunes filles qui naissent femmes, et qui sont corrompues avant d'avoir perdu leur innocence. Celle-ci est bien un enfant, pensais-je, mais un enfant ennuyé de l'être, et je serais un grand sot de ne pas répondre à des agaceries faites avec tant de sang-froid et de hardiesse. Ma foi, tant pis pour le cousin! Pourquoi aime-t-il la chasse plus que sa cousine?...

Mais la signora ne fit aucune attention à l'agitation qui s'emparait de moi, et elle ajouta: — Maintenant, la farce est jouée; nous avons mangé le gibier de mon cousin, et j'ai parlé avec un acteur. Voilà

ma tante et mon prétendu mystifiés. La semaine dernière, mon cousin était furieux, parce que, selon lui, je faisais votre éloge avec trop d'enthousiasme. Maintenant, quand il me parlera de vous, et quand ma tante dira que les acteurs sont tous excommuniés en France, je baisserai les yeux d'un petit air modeste et béat, et je rirai en moi-même de penser que je connais le seigneur Lélio, et que j'ai déjeuné avec lui, ici même, sans que personne s'en doute; mais maintenant il vous reste, monsieur Lélio, à me dire pourquoi vous avez voulu vous introduire ici à l'aide d'un faux rôle.

— Pardon, signora... vous avez dit un mot qui me frappe beaucoup... Vous avez fait la semaine dernière mon éloge avec *enthousiasme?*

— Oh! c'était uniquement pour faire enrager mon cousin. Je ne suis point enthousiaste de ma nature.

Lorsqu'elle me raillait, je reprenais goût à l'aventure et j'étais prêt à m'enhardir. — Puisque vous êtes si sincère envers moi, répondis-je, je ne le serai pas moins envers votre seigneurie. Je me suis introduit ici avec l'intention de réparer mon crime et de demander humblement pardon à la beauté divine que j'ai blasphémée.

En même temps je me laissai glisser de mon fauteuil, et je me trouvai aux genoux de la Grimani bien près de m'emparer de ses belles mains. Elle ne parut pas s'en émouvoir beaucoup; seulement je vis que, pour dissimuler un peu d'embarras, elle feignait d'examiner attentivement les mandarins chinois dont les robes d'or et de pourpre chatoyaient sur son éventail. — Oh! mon dieu! monsieur, me dit-elle sans me regarder, vous êtes bien bon de croire que vous ayez à me demander pardon. D'abord, si j'ai l'air stupide, vous n'êtes pas du tout coupable de vous en être aperçu; en second lieu, si je ne l'ai pas, il m'est absolument indifférent que vous vous le persuadiez.

— Je jure par tous les dieux, et par Apollon en particulier, que je n'ai parlé ainsi que par colère, par folie, par un autre sentiment peut-être, qui alors ne faisait que de naître et troublait déjà mon esprit. Je voyais que vous me trouviez détestable, et que vous n'aviez pour moi aucune indulgence; pouvais-je me résigner à perdre le seul suffrage qu'il m'eût été doux et glorieux de conquérir? Enfin, signora, je suis ici, j'ai découvert votre demeure, et, sachant à peine votre nom, je vous ai cherchée, poursuivie, atteinte, malgré la distance et les obstacles; me voici à vos pieds. Pensez-vous que j'aurais surmonté de telles difficultés si je n'avais été tourmenté de remords, non à cause de vous qui dédaignez avec raison l'effet de vos charmes sur

un pauvre histrion comme moi, mais à cause de Dieu dont j'ai outragé et dont j'ai méconnu le plus bel œuvre.

Je me hasardai en parlant ainsi à prendre une de ses mains, mais elle se leva brusquement, en disant : Levez-vous, monsieur, levez-vous, voici mon cousin qui revient de la chasse.

En effet, à peine avais-je eu le temps de courir au piano et de l'ouvrir, que le signor Ettore Grimani, en costume de chasse et le fusil à la main, entra et vint déposer aux pieds de sa cousine son carnier plein de gibier.

— Oh ! ne vous approchez pas tant de moi, lui dit la signora, vous êtes horriblement crotté, et toutes ces bêtes ensanglantées me dégoûtent. Ah ! Hector, je vous en prie, allez-vous-en, et emmenez tous ces grands vilains chiens qui sentent la vase et qui salissent le parquet.

Force fut au cousin de se contenter de cet élan de reconnaissance et d'aller se parfumer à loisir dans sa chambre. Mais à peine était-il sorti de l'appartement, qu'une sorte de duègne entra, et annonça à la signora que sa tante venait de rentrer et la priait de se rendre auprès d'elle.

— J'y vais, répondit la Grimani ; et vous, monsieur, dit-elle, en se retournant vers moi, puisque cette touche est recassée, veuillez l'emporter et la recoller solidement. Il faudra la rapporter demain et achever de replacer les cordes qui manquent. N'est-ce pas, monsieur ? On peut compter sur votre parole ? Vous serez exact ?

— Oui, signora, vous pouvez y compter, répondis-je, et je me retirai, emportant la touche d'ivoire qui n'était pas cassée.

Je fus exact au rendez-vous. Mais ne pensez point, mes chers amis, que je fusse amoureux de cette petite personne ; c'est tout au plus si elle me plaisait. Elle était extrêmement belle ; mais je voyais sa beauté par les yeux du corps, je ne la sentais pas par ceux de l'ame ; si par instans je me prenais à aimer cette pétulance enfantine, bientôt après je retombais dans mes doutes et me disais qu'elle pouvait bien m'avoir menti, elle qui mentait à son cousin et à sa gouvernante avec tant d'aplomb ; qu'elle avait peut-être bien une vingtaine d'années, comme je l'avais cru d'abord, et que peut-être aussi elle avait fait déjà plusieurs escapades pour lesquelles on la tenait séquestrée dans ce triste château, sans autre société que celle d'une vieille dévote destinée à la gourmander, et d'un excellent cousin prédestiné à endosser innocemment ses erreurs passées, présentes et futures.

Je la trouvai au salon avec ce cher cousin et trois ou quatre grands chiens de chasse, qui faillirent me dévorer. La signora, éminemment

capricieuse, faisait ce jour-là à ces nobles animaux un accueil tout différent de la veille, et quoiqu'ils ne fussent guère moins crottés et moins insupportables, elle les laissait complaisamment s'étendre tour à tour ou pêle-mêle sur un vaste sofa en velours rouge à crépines d'or. De temps en temps, elle s'asseyait au milieu de cette meute pour caresser les uns, pour taquiner amicalement les autres.

Il me sembla bientôt que ce retour d'amitié vers les chiens était une coquetterie tendre envers son cousin, car le blond signor Ettore en paraissait très flatté, et je ne sais lequel il aimait le mieux, de sa cousine ou de ses chiens.

Elle était d'une vivacité étourdissante, et son humeur me semblait montée à un tel diapazon, elle m'envoyait dans la glace des œillades si acérées, que j'aspirais à voir le cousin s'éloigner. Il s'éloigna en effet bientôt. La signora lui donna une commission. Il se fit un peu prier, puis il obéit à un regard impérieux, à un : *Vous ne voulez pas y aller?* proféré d'un ton qu'il paraissait tout-à-fait incapable de braver.

A peine fut-il sorti, qu'abandonnant la tablature, je me levai en cherchant dans les yeux de la signora si je devais m'approcher d'elle, ou attendre qu'elle s'approchât de moi. Elle aussi était debout et semblait vouloir deviner dans mon regard ce à quoi j'allais me décider. Mais elle m'encourageait si peu, et ses lèvres semblaient entr'ouvertes pour me donner une telle leçon (si je venais par malheur à manquer d'esprit dans cette périlleuse rencontre), que je me sentis un peu troublé intérieurement. Je ne sais comment cet échange de regards à la fois provocateurs et méfians, ce bouillonnement de tout notre être qui nous retenait l'un et l'autre dans l'immobilité, cette alternative d'audace et de crainte qui me paralysait au moment peut-être décisif de mon aventure, tout jusqu'à la robe de velours noir de la Grimani, et le brillant soleil qui, pénétrant en rayons d'or au travers des sombres rideaux de soie de l'appartement, venait s'éteindre à nos pieds dans un clair obscur fantastique, l'heure, l'atmosphère brûlante, et le battement comprimé de mon cœur; tout me rappela vivement une scène de ma jeunesse assez analogue : la signora Bianca Aldini dans l'ombre de sa gondole, enchaînant d'un regard magnétique un de mes pieds posé sur la barque et l'autre sur le rivage du Lido. Je ressentais le même trouble, la même agitation intérieure, le même désir, prêts à faire place à la même colère. Serait-ce donc, pensai-je, que je désirai autrefois la Bianca par amour-propre, ou que je désire aujourd'hui la Grimani par amour?

Il n'y avait pas moyen de m'élancer, en chantant d'un air dégagé, dans la campagne, comme jadis j'avais bondi sur la grève du Lido, pour me venger d'une innocente coquetterie. Je n'avais pas d'autre parti à prendre que de me rasseoir, et je n'avais d'autre vengeance à exercer que de recommencer sur le piano la quinte majeure : *A-mi-la-e-si-mi.*

Il faut convenir que cette façon d'exhaler mon dépit ne pouvait pas être bien triomphante. Un imperceptible sourire voltigea au coin de la lèvre de la signora lorsque je pliai les genoux pour me rasseoir, et il me sembla lire ces mots charmans écrits sur sa physionomie : Lélio, vous êtes un enfant. Mais lorsque je me redressai brusquement, prêt à faire rouler le piano au fond de la chambre pour voler à ses pieds, je lus clairement dans sa noire prunelle ces mots terribles : Monsieur, vous êtes un fou.

La signora Aldini, pensai-je, avait vingt-deux ans, j'en avais quinze ou seize; la signora Grimani en a quinze ou seize, et j'en ai plus de vingt-deux. Que j'aie été dominé par la Bianca, c'est tout simple; mais que je sois joué par celle-ci, ce n'est pas dans l'ordre. Donc il faut du sang-froid. Je me rassis avec calme, en disant :

— Pardon, signora, si je regarde l'heure à la pendule, je ne puis rester long-temps, et ce piano me paraît en assez bon état pour que je retourne à mes affaires.

— En bon état! répondit-elle avec un mouvement d'humeur bien marqué. Vous l'avez mis en si bon état, que je crains de n'en jouer de ma vie. Mais j'en suis bien fâchée; vous avez entrepris de l'accorder : il faut, seigneur Lélio, que vous en veniez à votre honneur.

— Signora, repris-je, je ne tiens pas plus à accorder ce piano, que vous ne tenez à en jouer. Si j'ai obéi à votre commandement en revenant ici, c'est afin de ne pas vous compromettre en cessant brusquement cette feinte. Mais votre seigneurie doit comprendre que la plaisanterie ne peut pas durer éternellement, que le troisième jour cela commence à n'être plus divertissant pour elle, et que le quatrième cela serait un peu monotone pour moi-même. Je ne suis ni assez riche, ni assez illustre pour avoir du temps à perdre. Votre seigneurie voudra bien permettre que je me retire dans quelques minutes, et que ce soir un véritable accordeur vienne achever ma besogne, en alléguant que son confrère est malade et l'a envoyé à sa place. Je puis, sans livrer notre petit secret et sans me faire connaître, trouver un remplaçant qui me saura gré d'une bonne pratique de plus.

La signora ne répondit pas un mot, mais elle devint pâle comme la mort, et de nouveau je me sentis vaincu. Le cousin rentra. Je ne pus réprimer un mouvement d'impatience. La signora s'en aperçut, et de nouveau elle triompha, et de nouveau, voyant bien que je ne voulais pas m'en aller, elle se fit un jeu de mes secrètes agitations.

Elle redevint vermeille et sémillante. Elle fit à son cousin mille agaceries qui tenaient un milieu si juste entre la tendresse et l'ironie, que ni lui, ni moi, ne sûmes bientôt à quoi nous en tenir. Puis tout d'un coup, lui tournant le dos et s'approchant de moi, elle me pria, à voix basse et d'un air mystérieux, de tenir le piano à un quart de ton au-dessous du diapazon, parce qu'elle avait une voix de contralto. Qui voulait-elle mystifier du cousin ou de moi, en me disant ce grand secret d'un air si important? Je faillis aller donner une poignée de main à Hector, tant notre figure me parut également sotte, et notre position ridicule. Mais je vis que le bon jeune homme y attachait plus d'importance que moi, et il me regarda de travers d'un air si sournois et si profond, que j'eus de la peine à m'empêcher de rire. Je répondis tout bas à la Grimani et d'un air encore plus confidentiel :

— Signora, j'ai prévenu vos désirs, et le piano est juste au ton de l'orchestre de San-Carlo, qu'on baissa la saison dernière à cause de mon rhume.

La signora prit alors le bras de son cousin d'un air théâtral, et l'emmena dans le jardin avec précipitation. Comme ils restèrent à se promener devant la façade, et que je voyais leurs ombres passer et repasser sur le rideau, je me mis derrière ce rideau, et j'écoutai leur conversation.

— C'est précisément ce que je voulais vous dire, cher cousin, disait la signora. Cet homme a une figure bizarre, effrayante; il ne se doute pas de ce que c'est qu'un piano, et jamais il ne viendra à bout de l'accorder. Vous verrez! c'est un chevalier d'industrie, n'en doutez pas. Ayons toujours l'œil sur lui, et tenez votre montre dans votre main quand il passera près de vous. Je vous jure que, pendant que je me penchais, sans me douter de rien, vers le piano, pour lui dire de le baisser, il a avancé la main pour me voler ma chaîne d'or.

— Eh! vous raillez, ma cousine! Il est impossible qu'un filou ait tant d'audace. Ce n'est pas du tout là ce que je veux vous dire, et vous feignez de ne pas me comprendre.

— Je feins, Hector? Vous m'accusez de feindre? Moi, feindre? En vérité, dites-moi si vous valez la peine que je me donnerais pour inventer un mensonge?

— Cette dureté est fort inutile, ma cousine. Il paraît que je vaux du moins la peine que vous cherchiez l'occasion de m'adresser des paroles mortifiantes.

— Mais, pour Dieu, de quoi parlez-vous, mon cousin? et pourquoi dites-vous que cet homme...

— Je dis que cet homme n'est point un accordeur de piano, qu'il n'accorde pas votre piano, qu'il n'a jamais accordé aucun piano. Je dis qu'il ne vous quitte pas de l'œil, qu'il épie tous vos mouvemens, qu'il aspire toutes vos paroles. Je dis que c'est un homme qui vous aura vue quelque part, à Naples ou à Florence, au théâtre ou à la promenade, et qui est tombé amoureux de vous.

— Et qui s'est introduit ici *sous un déguisement*, pour me voir et pour me séduire peut-être! l'infame! le scélérat! — En prononçant ces paroles d'un ton emphatique, la signora se renversa sur un banc en riant aux éclats. Comme je vis le cousin s'approcher de la porte du salon d'un air presque furieux, je retournai à mon poste, et m'armant du marteau d'accordage, je résolus de l'en assommer s'il essayait de m'outrager; car j'avais déjà pressenti l'homme qui s'arrange de manière à ne pas se battre, et qui appelle ses valets quand on le brave à portée de l'antichambre. Il tombera raide mort avant de tirer le cordon de cette sonnette, pensai-je en serrant le marteau dans ma main et en jetant un rapide regard autour de moi. Mais mon aventure ne garda pas long-temps cette tournure dramatique.

Je revis la signora au bras de son cousin, se promenant sur la terrasse, et de temps en temps s'arrêtant devant la porte de glaces entr'ouverte, pour me regarder, elle, d'un air railleur, lui, d'un air embarrassé. Je ne savais plus ce qui se passait entre eux, et la colère me montait de plus en plus à la gorge.

Une jolie soubrette se trouva tout d'un coup en tiers sur la terrasse. La signora lui parlait d'un ton animé, tantôt riant, tantôt prenant un air absolu. La soubrette semblait hésiter; le cousin semblait supplier sa cousine de ne pas faire d'extravagance. Enfin la soubrette vint à moi d'un air confus, et me dit en rougissant jusqu'à la racine des cheveux : — Monsieur, la signora m'ordonne de vous dire, en propres termes, que vous êtes un insolent, et que vous feriez bien mieux d'accorder le piano que de la regarder comme vous faites. Pardon, monsieur... Je crois bien que c'est une plaisanterie. — Et je le prends ainsi, répondis-je; mais répondez à la signora que je lui présente mon profond respect, et que je la prie de ne pas me croire assez insolent pour la regarder. Je n'y pensais pas le moins du monde;

et, s'il faut vous dire la vérité, à vous, ma belle enfant, c'est vous que je voyais au milieu de la prairie, et qui m'occupiez tellement, que je ne songeais plus à continuer ma besogne.

— Moi! monsieur, dit la soubrette en rougissant encore plus, et en inclinant sa jolie tête sur son sein avec embarras. Comment pourrais-je occuper monsieur?

— Parce que vous êtes plus jolie cent fois que votre maîtresse, lui dis-je en passant un bras autour d'elle et en lui donnant un baiser avant qu'elle eût le temps de se douter de ma fantaisie.

C'était une belle villageoise, une sœur de lait de la signora. Elle était brune aussi, grande et svelte, mais timide dans sa démarche, et aussi naïve, aussi douce dans son maintien que sa jeune maîtresse était résolue et rusée. Elle tomba dans un tel trouble en se voyant ainsi embrassée par surprise, devant la signora qui s'était approchée presqu'au seuil du salon, entraînant son imbécile cousin, qu'elle s'enfuit en cachant son visage dans son tablier bleu brodé d'argent. La signora, qui ne s'attendait pas davantage à me voir prendre si philosophiquement ses impertinences, recula d'un pas, et le cousin, qui n'avait rien vu, répéta plusieurs fois de suite : — Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce que c'est? — La pauvre fillette continua de fuir sans vouloir répondre, et la signora éclata d'un rire forcé dont je feignis de ne pas m'apercevoir.

Au bout de peu d'instans, je la vis reparaître seule. Je la vis venir vers moi avec une expression de visage qui voulait être sévère, et qui était émue et troublée. — Il est heureux pour vous et pour moi, monsieur, dit-elle d'une voix un peu altérée, que mon cousin soit crédule et simple, car sachez qu'il est jaloux et querelleur.

— En vérité, mademoiselle? répondis-je gravement.

— Ne raillez pas, monsieur, reprit-elle avec dépit. On peut être aisé à tromper quand on aime, mais on est brave quand on s'appelle Grimani.

— Je n'en doute point, mademoiselle, continuai-je sur le même ton.

— Je vous prie donc, monsieur, reprit-elle encore avec une véhémence involontaire, de ne plus vous montrer ici, car toutes ces plaisanteries pourraient mal finir.

— C'est comme il vous plaira, mademoiselle, répondis-je, toujours imperturbable.

— Il me paraît cependant, monsieur, qu'elles vous divertissent beaucoup, car vous ne paraissez pas disposé à les terminer.

— Si je m'en amuse, signora, c'est par obéissance, comme on s'a-

muse en Italie sous le règne du grand Napoléon. Je voulais me retirer il y a une heure, et c'est vous qui ne l'avez pas voulu.

— Je ne l'ai pas voulu? osez-vous dire que je ne l'ai pas voulu?

— Je voulais dire, signora, que vous n'y avez pas songé, car j'attendais que vous me donnassiez un prétexte pour me retirer d'une manière tant soit peu vraisemblable au beau milieu de ma besogne, et il m'était impossible, quant à moi, de l'imaginer. Cela serait si peu naturel dans l'état où est le piano, et j'ai une si ferme volonté de ne rien faire qui vous compromette, que je reviendrai demain...

— Vous ne le ferez pas...

— J'en demande bien pardon à votre seigneurie, je reviendrai.

— Et pourquoi donc, monsieur? et de quel droit?

— Je reviendrai pour satisfaire la curiosité du seigneur Hector, qui est fort intrigué de savoir qui je suis, et j'y reviendrai du droit que vous m'avez donné de faire face à l'homme avec qui vous avez voulu rire de moi.

— Est-ce une menace, seigneur Lélio? dit-elle en cachant sa frayeur sous le manteau de son orgueil.

— Non, signora. Un homme qui ne veut pas reculer devant un autre homme n'est pas un homme qui menace.

— Mais mon cousin ne vous a rien dit, monsieur; c'est contre son gré que je vous ai fait ces plaisanteries.

— Mais il est jaloux et querelleur... De plus, il est brave. Moi, je ne suis pas jaloux, signora, je n'en ai ni le droit ni la fantaisie. Mais je suis querelleur aussi, et peut-être que, moi aussi, bien que je ne m'appelle pas Grimani, je suis brave; qu'en savez-vous?

— Oh! je n'en doute pas, Lélio! s'écria-t-elle avec un accent qui me fit frémir de la tête aux pieds, tant il était différent de ce que j'entendais depuis trois jours.

Je la regardai avec surprise; elle baissa les yeux d'un air à la fois modeste et fier. Je fus désarmé encore une fois. — Signora, repris-je, je ferai ce que vous voudrez, rien que ce que vous voudrez, comme vous le voudrez.

Elle hésita un instant. — Vous ne pouvez pas revenir comme accordeur de pianos, dit-elle, vous me compromettriez, car mon cousin va certainement dire à ma tante qu'il vous soupçonne d'être un chercheur d'aventures galantes, et si ma tante le sait, elle le dira à ma mère. Or, monsieur Lélio, sachez que je ne me soucie que d'une personne au monde, c'est de ma mère; que je ne crains qu'une chose au monde, c'est le déplaisir de ma mère. Elle m'a pourtant

bien mal élevée, vous le voyez, elle m'a horriblement gâtée... mais elle est si bonne, si douce, si tendre, si triste... Elle m'aime tant... si vous saviez!.... Une grosse larme roula sur la noire paupière de la signora; elle essaya quelques instans de la retenir, mais elle vint tomber sur sa main. Ému, pénétré et terrassé enfin par le terrible dieu avec lequel on ne joue pas en vain, je portai mes lèvres sur cette belle main, et je dévorai cette belle larme, poison subtil qui mit le feu dans mon sein. J'entendis revenir le cousin, et me levant précipitamment : — Adieu, signora, lui dis-je, je vous obéirai aveuglément, je le jure sur mon honneur : si monsieur votre cousin m'offense, je me laisserai insulter; je serai lâche plutôt que de vous faire verser une seconde larme... Et, la saluant jusqu'à terre, je me retirai. Le cousin ne me parut pas si belliqueux qu'elle me l'avait dépeint, car il me salua le premier, lorsque je passai devant lui. Je me retirai lentement, pénétré de tristesse, car j'aimais, et je devais ne pas revenir. En devenant sincère, mon amour devenait généreux. Je me retournai plusieurs fois pour essayer de voir la robe de velours de la signora; mais elle avait disparu. Au moment où je franchissais la grille du parc, je l'aperçus dans une petite allée qui longeait la muraille intérieurement. Elle avait couru pour se trouver là en même temps que moi, et elle s'efforçait de prendre une démarche lente et rêveuse pour me faire croire que le hasard amenait cette rencontre; mais elle était tout essoufflée, et ses beaux bandeaux de cheveux noirs s'étaient dérangés le long des branches qu'elle avait rapidement écartées pour venir à travers le taillis. Je voulus m'approcher d'elle, elle me fit un signe comme pour m'indiquer qu'on la suivait. J'essayai de franchir la grille; je ne pouvais pas m'y décider. Elle me fit alors un signe d'adieu accompagné d'un regard et d'un sourire ineffables. En cet instant elle fut belle comme je ne l'avais encore point vue. Je mis une main sur mon cœur, l'autre sur mon front, et je m'enfuis, heureux et amoureux déjà comme un fou. Les branches avaient frémi à quelques pas derrière la signora; mais, là comme ailleurs, le cousin n'arrivait pas à temps : j'avais disparu.

Je trouvai chez moi une lettre de la Checchina. « Je me suis mise en route dimanche pour aller te rejoindre, me disait-elle, et me reposer sous les doux ombrages de Cafaggiolo des fatigues du théâtre. J'ai versé à San-Giovanni; j'en suis quitte pour quelques contusions, mais ma voiture est brisée. Les maladroits ouvriers de ce village me demandent trois jours pour la réparer. Prends ta calèche, et viens me chercher, si tu ne veux que je périsse d'ennui dans cette auberge

de muletiers, etc. » Je partis une heure après, et à la pointe du jour j'arrivai à San-Giovanni. — Comment se fait-il que tu sois seule? lui dis-je en essayant de me débarrasser de ses grands bras et de ses fraternelles accolades, insupportables pour moi depuis ma maladie, à cause des parfums dont elle faisait un usage immodéré, soit qu'elle crût ainsi imiter les grandes dames, soit qu'elle aimât de passion tout ce qui flatte les sens. — Je me suis brouillée avec Nasi, me dit-elle; je l'ai planté là, et je ne veux plus entendre parler de lui! — Ce n'est pas très sérieux, repris-je, puisque pour le fuir tu vas t'installer chez lui. — C'est très sérieux, au contraire, car je lui ai défendu de me suivre. — Et c'est pour lui en ôter les moyens, apparemment, que tu prends sa voiture pour te sauver, et que tu la brises en chemin? — C'est sa faute; il fallait bien presser les postillons; pourquoi a-t-il la mauvaise habitude de courir après moi? J'aurais voulu me tuer en versant, et qu'il arrivât pour me voir expirer, et pour apprendre ce que c'est que de contrarier une femme comme moi. — C'est-à-dire une folle; mais tu n'auras pas le plaisir de mourir pour te venger, puisque d'une part tu ne t'es pas fait de mal, et que de l'autre il n'a pas couru après toi. — Oh! il aura passé ici cette nuit sans se douter que j'y suis, et tu l'auras croisé en venant. Nous allons le trouver à Cafaggiolo. — Il est assez insensé pour cela. — Si j'en étais sûre, je voudrais rester ici huit jours cachée, afin de l'inquiéter, et de lui faire croire que je suis partie pour la France, comme je l'en ai menacé. — A ton plaisir, ma belle; je te salue et te laisse ma voiture. Quant à moi, j'ai peu de goût pour ce pays et pour cette auberge. — Si tu n'étais pas un sot, tu me vengerais, Lélio! — Merci! je ne suis pas offensé; tu ne l'es pas davantage peut-être? — Oh! je le suis mortellement, Lélio! — Il aura refusé de te donner pour vingt-cinq mille francs de gants blancs, et il aura voulu te donner cinquante mille de diamans; quelque chose comme cela, sans doute? — Non, non, Lélio, il a voulu se marier! — Pourvu que ce ne soit pas avec toi, c'est une envie très pardonnable. — Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il s'était imaginé me faire consentir à son mariage, et conserver mes bonnes graces. Après une pareille insulte, crois-tu qu'il ait eu l'audace de venir m'offrir un million, à condition que je le laisserais se marier, et que je lui resterais fidèle! — Un million! diable! Voilà bien le quarantième million que je te vois refuser, ma pauvre Checchina. Il y aurait de quoi entretenir une famille royale avec les millions que tu as méprisés! — Tu plaisantes toujours, Lélio. Un jour viendra où tu verras que, si j'avais voulu, j'aurais pu être reine

tout comme une autre. Les sœurs de Napoléon sont-elles donc plus belles que moi? ont-elles plus de talent, plus d'esprit, plus d'énergie? Ah! que je m'entendrais bien à tenir un royaume! — A peu près comme à tenir des livres en partie double dans un comptoir de commerce. Allons! tu as mis ta robe de chambre à l'envers, et tu essuies les pleurs de tes beaux yeux avec un de tes bas de soie. Fais trêve pour quelques instans à ces rêves d'ambition; habille-toi, et partons.

Tout en regagnant la villa de Cafaggiolo, et en laissant ma compagne de voyage donner un libre cours à ses déclamations héroïques, à ses divagations et à ses hableries, j'arrivai, non sans peine, à savoir que le bon Nasi avait été fasciné dans un bal par une belle personne, et l'avait demandée en mariage; qu'il était venu signifier sa résolution à la Checchina; que celle-ci, ayant pris le parti de s'évanouir et d'avoir des convulsions, il avait été tellement épouvanté par la violence de son désespoir, qu'il l'avait suppliée d'accepter un terme moyen, et de rester sa maîtresse, malgré le mariage. Alors la Checchina, le voyant faiblir, avait orgueilleusement refusé de partager le cœur et la bourse de son amant. Elle avait demandé des chevaux de poste, et signé ou feint de signer un engagement avec l'Opéra de Paris. Le débonnaire Nasi n'avait pu supporter l'idée de perdre une femme qu'il n'était pas sûr de ne plus adorer, pour une femme que peut-être il n'adorait pas encore. Il avait demandé pardon à la cantatrice; il avait retiré sa demande, et cessé ses démarches de mariage auprès de l'illustre beauté dont la Checchina ignorait le nom. Checchina s'était laissé attendrir; mais elle avait appris indirectement, le lendemain de ce grand sacrifice, que Nasi n'avait pas eu grand mérite à le faire, puisqu'il venait, entre la scène de fureur et la scène de raccommodement, d'être débouté de sa demande de mariage, et dédaigné pour un heureux rival. La Checchina, outrée, était partie, laissant au comte une lettre foudroyante, dans laquelle elle lui déclarait qu'elle ne le reverrait jamais; et prenant la route de France, car tout chemin mène à Paris aussi bien qu'à Rome, elle courait attendre à Cafaggiolo que son amant la poursuivît, et vînt mettre son corps en travers du chemin pour l'empêcher de pousser plus avant une vengeance dont elle commençait à s'ennuyer un peu.

Tout cela n'était pas, dans le cerveau de la Checchina, à l'état de calcul étroit et d'intrigue cupide. Elle aimait l'opulence, il est vrai, et ne pouvait s'en passer; mais elle avait tant de foi en sa destinée et tant d'audace dans le caractère, qu'elle risquait à chaque instant la

fortune du jour pour celle du lendemain. Elle passait le Rubicon tous les matins, certaine de trouver sur l'autre rive un empire plus florissant que celui qu'elle abandonnait. Il n'y avait donc, dans ces féminines roueries, rien de vil, parce qu'il n'y avait rien de craintif. Elle ne jouait pas la douleur; elle ne faisait ni fausses promesses, ni feintes prières. Elle avait, dans ses momens de contrariété, de très véritables attaques de nerfs. Pourquoi ses amans étaient-ils assez crédules pour prendre l'impétuosité de sa colère pour l'effet d'une douleur profonde combattue par l'orgueil? N'est-ce pas notre faute à tous quand nous sommes dupes de notre propre vanité?

D'ailleurs, quand même, pour conserver son empire, la Checchina aurait un peu joué la tragédie dans son boudoir, elle avait son excuse dans la grande sincérité de sa conduite. Je n'ai jamais rencontré de femme plus franche, plus fidèle aux amans qui lui étaient fidèles, plus téméraire dans ses aveux lorsqu'elle était vengée, plus incapable de ressaisir sa domination au prix d'un mensonge. Il est vrai qu'elle n'aimait pas assez pour cela, et que nul homme ne lui semblait valoir la peine de se contraindre et de s'humilier à ses propres yeux par une dissimulation prolongée. J'ai souvent pensé que nous étions bien fous, nous autres, d'exiger tant de franchise, quand nous apprécions si peu le mérite de la fidélité. J'ai souvent éprouvé par moi-même qu'il faut plus de passion pour soutenir un mensonge qu'il ne faut de courage pour dire la vérité. Il est si facile d'être sincère avec ce qu'on n'aime pas! Il est si agréable de l'être avec ce qu'on n'aime plus!

Cette simple réflexion vous expliquera pourquoi il me fut impossible d'aimer long-temps la Checchina, et comment il me fut impossible aussi de ne pas l'estimer toujours, en dépit de ses frasques insolentes et de son ambition démesurée. Je compris vite que c'était une détestable amante et une excellente amie; et puis, il y avait une sorte de poésie dans cette énergie d'aventurière, dans ce détachement des richesses, inspiré par l'amour même des richesses; dans cette fatuité inconcevable, couronnée toujours d'un succès plus inconcevable encore. Elle se comparait sans cesse aux sœurs de Napoléon pour se préférer à elles, et à Napoléon pour s'égaler à lui. Cela était plaisant et par trop ridicule. Dans sa sphère, elle avait autant d'audace et de bonheur que le grand conquérant. Elle n'eut jamais pour amans que des hommes jeunes, riches, beaux et honnêtes; et je ne crois pas qu'un seul se soit jamais plaint d'elle après l'avoir quittée ou perdue, car au fond elle était grande et noble. Elle savait toujours racheter mille puérilités et mille malices par un acte décisif

de force et de bonté. Enfin, pour tout dire, elle était brave au moral et au physique, et les gens de ce tempérament valent toujours quelque chose, où qu'ils soient et quoi qu'ils fassent.

— Ma pauvre enfant, lui disais-je chemin faisant, tu vas être bien attrapée si Nasi te prend au mot et te laisse partir pour la France. — Il n'y a pas de danger, disait-elle en souriant, oubliant qu'elle venait de me dire que pour rien au monde elle ne se laisserait fléchir par ses soumissions. — Mais enfin, supposons que cela arrive, que feras-tu? Tu n'as rien au monde, et tu n'as pas coutume de garder les dons des amans que tu quittes. C'est pour cela que je t'estime un peu, malgré tous tes crimes. Voyons, dis-moi, que vas-tu devenir? — J'aurai du chagrin, me répondit-elle; oui, vraiment, Lélio, j'aurai des regrets, car Nasi est un digne homme, un excellent cœur. Je parie que je pleurerai pendant... je ne sais pas combien de temps! Mais enfin on a une destinée, ou on n'en a pas. Si Dieu veut que j'aille en France, c'est apparemment parce que je n'ai plus rien d'heureux à rencontrer en Italie. Si je me sépare de ce bon et tendre amant, c'est sans doute que là-bas un homme plus dévoué et plus courageux m'attend pour m'épouser, et pour prouver au monde que l'amour est au-dessus de tous les préjugés; n'en doute pas Lélio, je serai princesse, reine peut-être. Une vieille sorcière de Malamocco me l'a prédit dans mon horoscope lorsque je n'avais que quatre ans, et je l'ai toujours cru; preuve que cela doit être! — Preuve concluante, repris-je, argument sans réplique! reine de Barataria, je te salue!

— Qu'est-ce que c'est que la Barataria? Est-ce que c'est le nouvel opéra de Cimarosa?

— Non, c'est le nom de l'étoile qui préside à ta destinée.

Nous arrivâmes à Cafaggiolo et n'y trouvâmes point Nasi. — Ton étoile pâlit, la fortune t'abandonne, dis-je à la Chioggiote. — Elle se mordit la lèvre et reprit aussitôt avec un sourire : Avant le lever du soleil, il y a toujours des brouillards sur les lagunes. Dans tous les cas, il faut prendre des forces, afin d'être préparé aux coups de la destinée. En parlant ainsi, elle se mit à table, avala presque une daube truffée, après quoi elle dormit douze heures sans désemparer, passa trois heures à sa toilette et pétilla d'esprit et d'absurdité jusqu'au soir. Nasi n'arriva point.

Pour moi, au milieu de la gaieté et de l'animation que cette bonne fille avait apportée dans ma solitude, j'étais préoccupée du souvenir de mon aventure à la villa Grimani, et tourmenté du désir de revoir

ma belle patricienne. Mais quel moyen? je me creusais vainement l'esprit pour en trouver un qui ne la compromît pas. En la quittant, je m'étais juré de ne faire aucune imprudence. En repassant dans ma mémoire le souvenir de ces derniers instans où elle m'avait semblé si naïve et si touchante, je sentais que je ne pouvais plus agir légèrement envers elle, sans perdre ma propre estime. Je n'osais pas prendre des informations sur son entourage, encore moins sur son intérieur; je n'avais voulu voir personne dans les environs, et maintenant j'en étais presque fâché, car j'eusse pu apprendre par hasard ce que je n'osais demander directement. Le domestique qui me servait était un Napolitain arrivé avec moi et comme moi pour la première fois dans le pays. Le jardinier était idiot et sourd. Une vieille femme de charge, qui tenait la maison depuis l'enfance de Nasi, eût pu m'instruire peut-être; mais je n'osais l'interroger, elle était curieuse et bavarde. Elle s'inquiétait beaucoup de savoir où j'allais, et pendant les trois jours que je ne lui avais pas rapporté de gibier, ni rendu compte de mes promenades, elle était si intriguée, que je tremblais qu'elle ne vînt à découvrir mon roman. Un nom seul eût pu la mettre sur la voie. Je me gardai donc bien de le prononcer. Je ne voulais pas aller à Florence, j'y étais trop connu; je m'y serais à peine montré que j'eusse été inondé de visites. Or, dans la disposition maladive et misanthropique qui m'avait fait chercher la retraite de Cafaggiolo, j'avais caché mon nom et mon état tant aux gens des environs qu'aux serviteurs de la maison même. Je devais garder plus que jamais mon incognito, car je présumais que le comte allait arriver, et que ses velléités de mariage pourraient bien lui faire désirer d'ensevelir dans le mystère la présence de la Checchina dans sa maison.

Deux jours s'écoulèrent ainsi sans que Nasi revînt, lui qui eût pu m'éclairer, et sans que j'osasse faire un pas dehors. La Checchina fut prise de vives douleurs et d'un gros rhume par suite des mésaventures de son voyage. Peut-être, ne sachant quelle figure faire vis-à-vis de moi, ne voulant pas avoir l'air d'attendre son infidèle après avoir juré qu'elle ne l'attendrait pas, n'était-elle pas fâchée d'avoir un prétexte pour rester à Cafaggiolo.

Un matin, ne pouvant y tenir, car cette signorina de quinze ans me trottait par la tête avec ses petites mains blanches et ses grands yeux noirs, je pris mon carnier, j'appelai mon chien, et je partis pour la chasse, n'oubliant que mon fusil. Je rôdai vainement autour de la villa Grimani; je n'aperçus pas un être vivant, je n'entendis pas un

bruit humain. Toutes les grilles du parc étaient fermées, et je remarquai que dans la grande allée, d'où l'on apercevait le bas de la façade, on avait abattu de gros arbres, dont le branchage touffu interceptait complètement la vue. Était-ce à dessein qu'on avait dressé ces barricades? Était-ce une vengeance du cousin? Était-ce une précaution de la tante? Était-ce une malice de mon héroïne elle-même? Si je le croyais! me disais-je. Mais je ne le croyais pas. J'aimais bien mieux supposer qu'elle gémissait de mon absence et de sa captivité, et je faisais pour sa délivrance mille projets plus ridicules les uns que les autres.

En rentrant à Cafaggiolo, je trouvai dans la chambre de la Checchina une belle villageoise, que je reconnus aussitôt pour la sœur de lait de la Grimani. — Voilà, me dit la Checchina qui l'avait fait asseoir sans façon sur le pied de son lit, une belle enfant qui ne veut parler qu'à toi, Lélio. Je l'ai prise sous ma protection, parce que la vieille Cattina voulait la renvoyer insolemment. Moi, j'ai bien vu à son petit air modeste que c'est une honnête fille, et je ne lui ai pas fait de questions indiscrètes. N'est-ce pas, ma pauvre brunette? Allons, ne soyez pas honteuse, et passez dans le salon avec M. Lélio. Je ne suis pas curieuse, allez; j'ai autre chose à faire qu'à tourmenter mes amis.

— Venez, ma chère enfant, dis-je à la soubrette, et ne craignez rien; vous n'avez affaire ici qu'à d'honnêtes gens.

La pauvre fille restait debout, éperdue, et triste à faire pitié. Bien qu'elle eût eu le courage de cacher jusque-là le motif de sa visite, elle tirait de sa poche, et montrait à demi, dans son trouble, un billet qu'elle y renfonçait de nouveau, partagée entre le soin de son bonheur et celui de l'honneur de sa maîtresse. — Oh! mon Dieu! dit-elle enfin d'une voix tremblante, si madame allait croire que je viens ici dans de mauvaises intentions!... — Moi! je ne crois rien du tout, ma pauvrette, s'écria la bonne Checchina en ouvrant un livre et en lisant au travers d'un lorgnon, bien qu'elle eût une vue excellente, car elle croyait qu'il était de bon air d'avoir les yeux faibles. — C'est que madame a l'air si bon, et m'a reçue avec tant de confiance, reprit la jeune fille. — Votre air inspire cette confiance à tout le monde, repartit la cantatrice, et si je suis bonne avec vous, c'est que vous le méritez. Allez, allez, je ne suis pas indiscrète, contez vos affaires à M. Lélio, cela ne me fâchera pas le moins du monde. Allons, Lélio, emmène-la donc! Pauvre petite! elle se croit perdue. Va, mon enfant, les comédiens sont d'aussi braves gens que les autres, sois-en sûre.

La jeune fille fit une profonde révérence, et me suivit dans le salon. Son cœur battait à briser le lacet de son corsage de velours vert, et ses joues étaient écarlates comme sa jupe. Elle se hâta de tirer la lettre de sa poche, et, en me la remettant, elle recula de trois pas, tant elle craignait que je ne fusse aussi insolent avec elle que la première fois. Je la rassurai par le calme de mon maintien, et lui demandai si elle avait quelque chose de plus à me dire. — Il faut que j'attende la réponse, me dit-elle d'un air d'angoisse. — Eh bien! lui dis-je, allez l'attendre dans l'appartement de madame. Et je la reconduisis auprès de la Checchina. — Cette brave fille, lui dis-je, veut entrer au service d'une dame de Florence que je connais particulièrement, et elle vient me demander une lettre de recommandation. Pendant que je vais l'écrire, voulez-vous permettre qu'elle reste près de vous? — Oui, oui, certes! dit la Checchina en lui faisant signe de s'asseoir, et en lui souriant d'un air de protection amicale. Cette douceur et cette simplicité de manières envers les gens de son ancienne condition étaient au nombre des belles qualités de la Chioggiote. En même temps qu'elle minaudait les allures de la grande dame, elle conservait la bonté brusque et naïve de la batelière. Ses manières, souvent ridicules, étaient toujours bienveillantes; et si elle aimait à trôner dans un lit de satin garni de dentelles devant cette pauvre villageoise, elle n'en avait pas moins dans le cœur et sur les lèvres de tendres encouragemens pour son humilité.

La lettre de la signora était conçue en ces termes :

« Trois jours sans revenir! ou vous n'avez guère d'esprit, ou vous n'avez guère d'envie de me revoir. Est-ce donc à moi de trouver le moyen de continuer nos amicales relations? Si vous ne l'avez pas cherché, vous êtes un sot; si vous ne l'avez pas trouvé, vous êtes ce que vous m'accusez d'être. La preuve que je ne suis *ne superba*, *ne stupida*, c'est que je vous donne un rendez-vous. Demain matin dimanche, je serai à la messe de huit heures à Florence, à *Santa-Maria del Sasso*. Ma tante est malade; Lila, ma sœur de lait, doit seule m'accompagner. Si le domestique et le cocher vous remarquent ou vous interrogent, donnez-leur de l'argent, ce sont des coquins. Adieu, à demain. »

Répondre, promettre, jurer, remercier, et remettre à la belle Lila le plus ampoulé des billets d'amour, ce fut l'affaire de peu d'instans. Mais quand je voulus glisser une pièce d'or dans la main de la messagère, j'en fus empêché par un regard plein de tristesse et de dignité. Elle avait cédé par dévouement à la fantaisie de sa maîtresse;

mais il était évident que sa conscience lui reprochait cet acte de faiblesse, et que lui en offrir le paiement, c'eût été la châtier et l'humilier cruellement. Je me reprochais beaucoup, en cet instant, le baiser que j'avais osé lui dérober pour railler sa maîtresse, et j'essayai de réparer ma faute, en la reconduisant jusqu'au bout du jardin avec autant de respect et de courtoisie que j'en eusse témoigné à une grande dame.

Je fus très agité tout le reste du jour. La Checchina s'aperçut de ma préoccupation.—Voyons, Lélio, me dit-elle à la fin du souper que nous prenions tête à tête sur une jolie petite terrasse ombragée de pampres et de jasmins; je vois que tu es tourmenté; pourquoi ne m'ouvres-tu pas ton cœur ? Ai-je jamais trahi un secret? Ne suis-je pas digne de ta confiance? ai-je mérité qu'elle me fût retirée?—Non, ma bonne Checchinna, lui répondis-je, je rends justice à ta discrétion (et il est certain que la Checchina eût gardé, comme Portia, les confidences de Brutus); mais, ajoutai-je, si tous mes secrets t'appartiennent, il en est d'autres...—Je sais ce que tu vas me dire, dit-elle avec vivacité. Il en est d'autres qui ne sont pas à toi seul et dont tu n'as pas le droit de disposer; mais si, malgré toi, je les devine, dois-tu pousser le scrupule jusqu'à nier inutilement ce que je sais aussi bien que toi? Allons, ami, j'ai fort bien compris la visite de cette belle fille; j'ai vu sa main dans sa poche, et, avant qu'elle m'eût dit bonjour, je savais qu'elle apportait une lettre. A l'air timide et chagrin de cette pauvre Iris (la Checchina aimait beaucoup les comparaisons mythologiques depuis qu'elle épelait l'*Aminta di Tasso* et l'*Adone del Guarini*), j'ai bien compris qu'il y avait là une véritable histoire de roman, une grande dame craignant le monde ou une petite fille risquant son établissement futur avec quelque honnête bourgeois. Ce qu'il y a de certain, c'est que tu as fait une de ces conquêtes dont vous autres hommes êtes si fiers, parce qu'elles passent pour difficiles et demandent beaucoup de cachotteries. Tu vois que j'ai deviné?—Je répondis par un sourire.—Je ne t'en demande pas davantage, reprit-elle; je sais que tu ne dois trahir ni le nom, ni la demeure, ni la condition de la personne; d'ailleurs cela ne m'intéresse pas. Mais je puis te demander si tu es enchanté ou désespéré, et tu dois me dire si je puis te servir à quelque chose.—Si j'ai besoin de toi, je te le dirai, répondis-je; et quant à te faire savoir si je suis enchanté ou désespéré, je puis t'assurer que je ne suis encore ni l'un ni l'autre.

— Eh bien! eh bien! prends garde à l'un comme à l'autre, car dans les deux cas, il n'y aurait pas lieu à de si grandes émotions.

— Et qu'en sais-tu?

— Mon cher Lélio, reprit-elle d'un ton sentencieux, supposons que tu sois enchanté. Qu'est-ce qu'une femme facile de plus ou de moins dans la vie d'un homme de théâtre? Le théâtre, où les femmes sont si belles, si étincelantes d'esprit! Vas-tu donc t'enivrer d'une bonne fortune du grand monde? Vanité! vanité! Les femmes du monde sont aussi inférieures à nous sous tous les rapports, que la vanité est inférieure à la gloire.

— Voilà qui est modeste, et je t'en félicite, répondis-je; mais ne pourrait-on pas retourner l'aphorisme, et dire que c'est la vanité, et non l'amour, qui attire les hommes du monde aux pieds des femmes de théâtre!

— Oh! quelle différence! s'écria la Checchina. Une belle et grande actrice est un être privilégié de la nature et relevée par le prestige de l'art; livrée aux regards des hommes dans tout l'éclat de sa beauté, de son talent et de sa célébrité, n'est-il pas naturel qu'elle excite l'admiration et qu'elle allume les désirs? Pourquoi donc, vous autres, qui avez la plupart d'entre nous avant les grands seigneurs; vous, qui nous épousez quand nous avons l'humeur sédentaire, et qui prélevez vos droits sur nous quand nous avons l'ame ardente; vous, qui laissez jouer à d'autres le rôle d'amans magnifiques, et qui toujours êtes l'amant préféré, ou tout ou moins l'ami du cœur, pourquoi tourneriez-vous vos pensées vers ces patriciennes qui vous sourient du bout des lèvres et vous applaudissent du bout des doigts? Ah! Lélio! Lélio! je crains qu'ici ton bon sens ne soit fourvoyé dans quelque sotte aventure. A ta place, plutôt que d'être flatté des œillades de quelque marquise sur le retour, je ferais attention à une belle choriste, à la Torquata ou à la Gargani, par exemple..... Eh oui! eh oui! s'écria-t-elle en s'animant à mesure que je souriais; ces filles-là sont plus hardies en apparence, et je soutiens qu'elles sont moins corrompues en réalité que tes Cidalises de salon. Tu ne serais pas forcé de jouer auprès d'elles une longue comédie de sentiment, ou de livrer une misérable guerre de bel-esprit... Mais voilà comme vous êtes! l'écusson d'un carrosse, la livrée d'un laquais, c'en est assez pour embellir à vos yeux le premier laidron titré qui laisse tomber sur vous un regard de protection...

— Ma chère amie, repris-je, tout cela est fort sensé; mais il ne

manque à ton raisonnement que d'être appuyé sur un fait vrai. Pour mon honneur, tu aurais bien pu, je pense, supposer que la laideur et la vieillesse ne sont pas de rigueur chez une patricienne éprise d'un artiste. Il s'en est trouvé de jeunes et belles qui ont eu des yeux, et puisque tu me forces à te dire des choses ridicules dans un langage ridicule, pour et fermer la bouche, apprends que l'objet de *ma flamme* a quinze ans, et qu'elle est belle comme la *déesse Cypris*, dont tu apprends par cœur les prouesses en bouts rimés.

— Lélio, s'écria la Checchina en éclatant de rire, tu es le fat le plus insupportable que j'aie jamais rencontré.

— Si je suis fat, belle princesse, m'écriai-je, il y a un peu de votre faute, à ce qu'on prétend.

— Eh bien! dit-elle, si tu ne mens pas, si ta maîtresse est digne par sa beauté des folies que tu vas faire pour elle, prends bien garde à une chose, c'est qu'avant huit jours tu seras désespéré.

— Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, signora Checchina, pour me dire des choses si désobligeantes?

— Lélio, ne rions plus, dit-elle en posant sa main sur la mienne avec amitié. Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Tu es sérieusement amoureux, et tu vas souffrir...

— Allons, allons! Checa, sur tes vieux jours tu te retireras à Malamocco, et tu diras la bonne ou la mauvaise aventure aux bateliers des lagunes; en attendant, laisse-moi, belle sorcière, affronter la mienne sans lâches pressentimens.

— Non, non! Je ne me tairai pas que je n'aie tiré ton horoscope. S'il s'agissait d'une femme faite pour toi, je ne voudrais pas t'inquiéter; mais une noble! une femme du monde, marquise ou bourgeoise, il n'importe, je leur en veux! Quand je vois cet imbécile de Nasi me négliger pour une créature qui ne me va pas, je parie, au genou, je me dis que tous les hommes sont vains et sots. Ainsi je te prédis que tu ne seras point aimé, parce qu'une femme du monde ne peut pas aimer un comédien; et si par hasard tu es aimé, tu n'en seras que plus misérable, car tu seras humilié.

— Humilié! Checchina, qu'est-ce que vous dites donc là?

— A quoi connaît-on l'amour, Lélio? au plaisir qu'on donne ou à celui qu'on éprouve?...

— Pardieu! à l'un et à l'autre! Où veux-tu en venir?

— N'en est-il pas du dévouement comme du plaisir? Ne faut-il pas qu'il soit réciproque?

— Sans doute; après?

— Quel dévouement espères-tu rencontrer chez ta maîtresse? quelques nuits de plaisir? Tu sembles embarrassé de répondre?

— Je le suis, en effet, je t'ai dit qu'elle avait quinze ans, et je suis un honnête homme.

— Espères-tu l'épouser?

— Épouser, moi! une fille riche et de grande maison! Dieu m'en préserve! Ah! ça, tu crois donc que je suis dévoré comme toi de la matrimoniomanie?

— Mais je suppose, moi, que tu aies envie de l'épouser, tu crois qu'elle y consentira, tu en es sûr?

— Mais je te répète que pour rien au monde je ne veux épouser personne.

— Si c'est parce que tu serais mal venu à en avoir la prétention, ton rôle est triste, mon bon Lélio!

— Corpo di Bacco, tu m'ennuies, Checchina!

— C'est bien mon intention, cher ami de mon ame. Or donc, tu ne songes point à épouser, parce que ce serait une impertinente fantaisie de ta part, et que tu es un homme d'esprit. — Tu ne songes point à séduire, parce que ce serait un crime, et que tu es un homme de cœur. — Dis-moi, est-ce que ce sera bien amusant, ton roman?

— Mais, créature épaisse et positive que tu es, tu n'entends rien au sentiment. Si je veux faire une pastorale, qui m'en empêchera?

— Une pastorale, c'est joli en musique. En amour, ce doit être bien fade.

— Mais ce n'est ni criminel ni humiliant.

— Et pourquoi es-tu si agité? Pourquoi es-tu triste, Lélio?

— Tu rêves, Checchina, je suis tranquille et joyeux comme de coutume. Laissons toutes ces paroles; je ne te recommande pas le secret sur le peu que je t'ai dit, j'ai confiance en toi. Pour te rassurer sur ma situation d'esprit, sache seulement une chose : je suis plus fier de ma profession de comédien, que jamais gentilhomme ne le fut de son marquisat. Il n'est au pouvoir de personne de m'en faire rougir. Je ne serai jamais assez fat, quoi que tu en dises, pour désirer des dévouemens extraordinaires, et si un peu d'amour réchauffe mon cœur en cet instant, la joie modeste d'en inspirer un peu me suffit. Je ne nie pas les nombreuses supériorités des femmes de théâtre sur les femmes du monde. Il y a plus de beauté, de grace, d'esprit et de feu, dans les coulisses que partout ailleurs, je le sais. Il n'y a pas plus de pudeur, de désintéressement, de chasteté et de fidélité, chez les grandes dames que partout ailleurs, je le sais encore. Mais

la jeunesse et la beauté sont partout des idoles qui nous font plier le genou; et quant au préjugé, c'est déjà beaucoup pour une femme élevée sous des lois tyranniques, d'avoir en secret un pauvre regard et un pauvre battement de cœur pour un homme que ses préjugés mêmes lui défendent de considérer comme un être de son espèce. Ce pauvre regard, ce pauvre *palpito*, ce serait bien peu pour le vaste désir d'une grande passion; — mais je te l'ai dit, *cousine*, je n'en suis pas là.

— Et qui te dit que tu n'y viendras pas?

— Alors il sera temps de me prêcher.

— Il sera trop tard, tu souffriras!

— Ah! Cassandra! laisse-moi vivre!

Le lendemain à sept heures du matin, j'errais lentement dans l'ombre des piliers de Santa-Maria. Ce rendez-vous était bien la plus grande imprudence que pût commettre ma jeune signora, car ma figure était aussi connue de la plupart des habitans de Florence que la grande route aux pieds de leurs chevaux. Je pris donc les plus minutieuses précautions pour entrer dans la ville à la lueur incertaine de l'aube, et je me tins caché sous les chapelles, la figure plongée dans mon manteau, me glissant en silence et n'éveillant, par le moindre frôlement, les fidèles en prières parmi lesquels je cherchais à découvrir la dame de mes pensées. Je n'attendis pas long-temps; la belle Lila m'apparut au détour d'un pilier; elle me montra du regard un confessionnal vide dont la niche mystérieuse pouvait abriter deux personnes. Il y avait, dans le beau regard prompt et intelligent de cette jeune fille, quelque chose de triste qui m'alla au cœur; je m'agenouillai dans le confessional, et, peu d'instans après, une ombre noire glissa près de moi et vint s'agenouiller à mes côtés. Lila se courba sur une chaise entre nous et les regards du public, qui, heureusement, était absorbé en cet instant par le commencement de la messe, et se prosternait bruyamment au son de la clochette de l'*introït*.

La signora était enveloppée d'un grand voile noir, et ses mains le retinrent croisé sur son visage pendant quelques instans. Elle ne me parlait point, elle courbait sa belle tête, comme si elle fût venue à l'église pour prier; mais, malgré tous ses efforts pour me paraître calme, je vis que son sein était oppressé, et qu'au milieu de son audace elle était frappée d'épouvante. Je n'osais la rassurer par des paroles tendres, car je la savais prompte à la repartie ironique, et je ne prévoyais pas quel ton elle prendrait avec moi en cette circonstance délicate. Je comprenais seulement que plus elle s'exposait

avec moi, plus je devais me montrer respectueux et soumis. Avec un caractère comme le sien, l'impudence eût été promptement repoussée par le mépris. Enfin je vis qu'il fallait le premier rompre le silence, et je la remerciai assez gauchement de la faveur de cette entrevue. Ma timidité sembla lui rendre le courage. Elle souleva doucement le coin de son voile, appuya son bras avec plus d'aisance sur le bois du confessionnal, et me dit d'un ton demi-railleur, demi-attendri :

— De quoi me remerciez-vous, s'il vous plaît?

— D'avoir compté sur ma soumission, madame, répondis-je; de n'avoir pas douté de l'empressement avec lequel je viendrais recevoir vos ordres.

— Ainsi, reprit-elle en raillant tout-à-fait, votre présence ici est un acte de pure soumission?

— Je n'oserais pas me permettre de rien penser sur ma situation présente, sinon que je suis votre esclave, et qu'ayant une volonté souveraine à me manifester, vous m'avez commandé de venir m'agenouiller ici.

— Vous êtes un homme parfaitement élevé, répondit-elle en dépliant lentement son éventail devant son visage et en remontant sa mitaine noire sur son bras arrondi, avec autant d'aisance que si elle eût parlé à son cousin.

Elle continua sur ce ton, et, en très peu d'instans, je fus obsédé et presque attristé de son babil fantastique et mutin. A quoi bon, me disais-je, tant d'audace pour si peu d'amour? Un rendez-vous dans une église, à la vue de toute une population; le danger d'être découverte, maudite et reniée de sa famille et de toute sa caste, le tout pour échanger avez moi des quolibets comme elle ferait avec une de ses amies en grande loge, au théâtre! Se plaît-elle donc aux aventures pour le seul amour du péril? Si elle s'expose ainsi sans m'aimer, que fera-t-elle pour l'homme qu'elle aimera? Et puis combien de fois déjà et pour qui ne s'est-elle pas exposée de la sorte? Si elle ne l'a pas fait encore, c'est le temps et l'occasion qui lui ont manqué. Elle est si jeune! Mais quelle énorme série d'aventures galantes ne recèle pas cet avenir dangereux, et combien d'hommes en abuseront, et combien de souillures terniront cette fleur charmante avide de s'épanouir au vent des passions?

Elle s'aperçut de ma préoccupation, et me dit d'un ton brusque :

— Vous avez l'air de vous ennuyer?

J'allais répondre, lorsqu'un petit bruit nous fit tourner la tête par

un mouvement spontané. Derrière nous s'ouvrit la coulisse de bois qui ferme la lucarne grillée par laquelle le prêtre reçoit les confessions, et une tête jaune et ridée, au regard pénétrant et sévère, nous apparut comme un mauvais rêve. Je me détournai précipitamment avant que ce tiers malencontreux eût le temps d'examiner mes traits. Mais je n'osai m'éloigner de peur d'attirer l'attention des personnes environnantes. J'entendis donc distinctement ces paroles adressées à l'oreille de ma complice : — Signora, la personne qui est auprès de vous n'est point venue dans la maison du Seigneur pour entendre les saints offices. J'ai vu dans toute son attitude, et dans les distractions qu'elle vous donne, que l'église est profanée par un entretien illicite. Ordonnez à cette personne de se retirer, ou je me verrai forcé d'avertir madame votre tante du peu de ferveur que vous portez à l'audition de la sainte messe, et de la complaisance avec laquelle vous ouvrez l'oreille aux fades propos des jeunes gens qui se glissent près de vous. La lucarne se referma aussitôt, et nous demeurâmes quelques instans immobiles, craignant de nous trahir par un mouvement. Alors Lila, s'approchant tout près de nous, dit à voix basse à sa maîtresse : — Mon Dieu, retirons-nous, signora! M. l'abbé Cignola, qui rôdait dans l'église depuis un quart d'heure, vient d'entrer dans le confessional et d'en ressortir presque aussitôt après vous avoir regardée sans doute par la lucarne. Je crains bien qu'il ne vous ait reconnue, ou qu'il n'ait entendu ce que vous disiez. — Je le crois bien, car il m'a parlé, répondit la signora, dont le noir sourcil s'était froncé durant le discours de l'abbé avec une expression de bravade. Mais peu m'importe.

— Je dois me retirer, signora, dis-je en me levant; en restant une minute de plus, j'achèverais de vous perdre. Puisque vous connaissez ma demeure, vous me ferez savoir vos volontés...

— Restez, me dit-elle en me retenant avec force. Si vous vous éloignez, je perds le seul moyen de me disculper. N'aie pas peur, Lila. Ne dis pas un mot, je te le défends. Mon cousin, dit-elle en élevant un peu la voix, donnez-moi le bras et allons-nous-en. — Y songez-vous, signora! Tout Florence me connaît. Jamais vous ne pourrez me faire passer pour votre cousin. — Mais tout Florence ne me connaît pas, répondit-elle en passant son bras sous le mien et en me forçant à marcher avec elle. D'ailleurs je suis *hermétiquement* voilée, et vous n'avez qu'à enfoncer votre chapeau. Allons! ayez donc mal aux dents! Mettez votre mouchoir sur votre visage. Eh vite! voici

des gens qui me connaissent et qui me regardent. Ayez de l'assurance et doublez le pas.

En parlant ainsi, et en marchant avec vivacité, elle gagna la porte de l'église, appuyée sur mon bras. J'allais prendre congé d'elle et m'enfoncer dans la foule qui s'écoulait avec nous, car la messe venait de finir, lorsque l'abbé Cignola nous apparut de nouveau, debout sous le portique et feignant de s'entretenir avec un des bedeaux. Son oblique regard nous suivait attentivement. — N'est-ce pas, Hector? dit la signora en passant près de lui et en penchant sa tête entre le visage de l'abbé et le mien. Lila tremblait de tous ses membres. La signora tremblait aussi, mais son émotion redoublait son courage. L'abbé nous suivait et ne perdait pas un seul de nos mouvemens. Une voiture aux armoiries et à la livrée des Grimani s'avançait à grand bruit, et le peuple, qui a toujours coutume de regarder avidement l'étalage du luxe, se pressait sous les roues et sous les pieds des chevaux. D'ailleurs, l'équipage de la vieille Grimani en particulier attirait toujours une nuée de mendians, car la pieuse dame avait coutume de répandre des aumônes sur son passage. Un grand laquais fut forcé de les repousser pour ouvrir la portière, et j'avançais toujours, conduisant la signora, et toujours suivi du regard inquisitorial de l'abbé Cignola. — Montez avec moi, me dit la signora d'un ton absolu et avec un serrement de main énergique en s'élançant sur le marchepied. — J'hésitais; il me semblait que ce dernier coup d'audace allait consommer sa perte. — Montez donc, me dit-elle avec une sorte de fureur; et dès que je fus assis près d'elle, elle leva elle-même la glace, donnant à peine à Lila le temps de s'asseoir vis-à-vis de nous, et au domestique celui de fermer la portière. Et déjà nous roulions avec la rapidité de l'éclair à travers les rues de Florence.

GEORGE SAND.

(*La fin au prochain numéro.*)

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE DE LAUSANNE

A L'OUVERTURE DU COURS SUR PORT-ROYAL,

LE 6 NOVEMBRE 1837.

Le cours que M. Sainte-Beuve a été appelé à donner à l'Académie de Lausanne est commencé depuis plus d'un mois. Ce cours, qui a lieu trois fois la semaine, ne se terminera guère qu'à la fin de mai. On voit combien M. Sainte-Beuve devra, au sortir de ce long et fréquent enseignement, avoir approfondi son sujet et exploré en mille sens la littérature du XVIIe siècle. Son ouvrage sur Port-Royal, depuis si long-temps annoncé et désiré, se trouvera donc alors, sinon rédigé dans sa dernière forme, du moins complètement assemblé dans les matériaux et dans les idées. En donnant aujourd'hui la leçon d'ouverture, qui expose l'ensemble des jugemens de M. Sainte-Beuve sur la littérature de Port-Royal, nous sommes heureux d'applaudir, pour notre part, au succès d'un cours que nous regrettons bien vivement de ne voir pas plus voisin et plus présent. L'accueil que M. Sainte-Beuve a reçu à Lausanne ne nous fait que mieux sentir cet éloignement. Au moins l'accompagnons-nous de tous nos vœux dans cette lointaine entreprise, et espérons-nous de son amitié, qu'il voudra bien tenir quelquefois les lecteurs de la *Revue* au courant d'un travail sérieux qui les intéresse à tant de titres.

MESSIEURS,

Appelé par la bienveillante proposition du Conseil d'instruction publique et par la libérale décision du Conseil d'état à professer, bien

qu'étranger, au sein de votre Académie, présenté en ce moment, installé dans cette chaire avec des paroles d'une si flatteuse obligeance par M. le recteur même de cette Académie, c'est, avant tout, pour moi un besoin autant qu'un devoir d'exprimer publiquement ma respectueuse gratitude, et de dire combien je me sens touché d'un honneur dont mon zèle du moins s'efforcera d'être digne. Le sujet qu'on a bien voulu agréer pour la matière de ce cours, et que des études, des prédilections, déjà anciennes, suggéraient à mon choix, est singulièrement fait pour soutenir ce zèle et pour l'avertir d'apporter tout ce qu'il pourra de lumières. La littérature française se trouvant de tout temps si bien représentée auprès de vous par un homme d'un esprit, d'un sens aussi droit et ferme qu'élevé (1), ce ne pouvait être d'ailleurs que par un coin plus spécial, et comme exceptionnel, qu'il y avait lieu de songer, pour mon compte, à l'aborder aujourd'hui : j'ai choisi à cet effet Port-Royal. Port-Royal pourtant, messieurs, est un grand sujet. Ce qu'il a de particulier en apparence et de réellement circonscrit ne l'empêche pas de tenir à tout son siècle, de le traverser dans toute sa durée, de le presser dans tous ses momens, de le vouloir envahir sans relâche, de le modifier du moins, de le caractériser et de l'illustrer toujours. Ce cloître d'abord rétréci, sous les arceaux duquel nous nous engagerons, va jusqu'au bout du grand règne qu'il a devancé, y donne à demi ou en plein à chaque instant, et l'éclaire de son désert par des jours profonds et imprévus. Comment la réforme d'un seul couvent de filles, et dans le voisinage de ce couvent, la société de quelques pieux solitaires, purent-elles acquérir cette importance et cette étendue de position, d'action? C'est ce que ces réunions, messieurs, auront pour objet de développer sous bien des aspects et d'éclaircir.

Au commencement du XVIIe siècle, l'église, — l'église catholique, — était dans un état de danger et de relâchement qui exigeait sur tous les points une réparation active; le XVIe, en effet, avait été pour elle un désastre. Quoiqu'en remontant de près aux différens âges de la société chrétienne, on y retrouve presque les mêmes plaintes sur la décadence du bien et l'envahissement du désordre, quoiqu'à vrai dire, il en soit des meilleurs siècles chrétiens comme des plus saintes ames, qui néanmoins luttent encore, contiennent en elles le mal, et sont sans relâche aux prises avec lui, le XVIe siècle se détachait

(1) M. Monnard, connu en France par son ancienne collaboration au *Globe*; par sa traduction récente de l'*Histoire de la Suisse* de Jean de Muller, histoire qu'il continuera avec M. Vulliemin; et, politiquement, l'un des plus honorables citoyens de la Suisse.

réellement et manifestement de tous ceux qui avaient précédé, par la vigueur de l'agression, par la nouveauté et l'étendue des plaies qu'il avait faites. La connaissance de l'antiquité, en débordant, avait apporté à une foule d'esprits supérieurs une sorte de nouveau paganisme et l'indifférence pour la tradition chrétienne. La séparation de Luther et de Calvin, de quelque point de vue qu'on la juge, là où elle n'avait pas triomphé, avait été une grande cause d'ébranlement. Les railleurs et les douteurs, comme Rabelais ou Montaigne, bien qu'encore isolés, levaient la tête en plus d'un endroit. L'intelligence vraie de l'antique esprit chrétien, que les confesseurs de Genève et d'Augsbourg s'efforçaient de ressaisir, n'existait plus dans les écoles catholiques; la théologie scolastique se maintenait sans la vie qui l'avait animée en ses âges d'inauguration; les sources directes des pères étaient tout-à-fait négligées. En Espagne, en Italie, les réformes partielles de sainte Thérèse, de saint Charles Borromée, donnèrent signal au grand effort qui devenait nécessaire au sein de l'église romaine pour résister à tant de causes ruineuses. Saint Ignace et son ordre, en se portant expressément contre le mal, firent de grandes choses, et pourtant devinrent bientôt eux-mêmes une portion de ce mal, en voulant trop le combattre sur son terrain, avec ses propres armes mondaines, et en ignorant trop l'antique esprit pratique intérieur. En France particulièrement, aux premières années du XVIIe siècle, tout restait à relever et à réparer. Les guerres civiles, attisées au nom de la religion, l'avaient d'autant plus outragée et abîmée. Henri IV, en rétablissant l'ordre politique et la paix, fournit, en quelque sorte, le lieu et l'espace aux nombreux efforts salutaires qui allaient naître, et dont Port-Royal devait être le plus grand.

Autant le XVIe siècle fut désastreux pour l'église catholique (je parle toujours particulièrement en vue de la France), autant le XVIIe, qui s'ouvre, lui deviendra glorieux. La milice de Jésus-Christ, dans ses divers ordres, se rangera de nouveau; des réformes, dirigées avec humilité et science, prospèreront; de jeunes fondations, pleines de ferveur, s'y adjoindront pour régénérer. Au milieu de ces ordres brillera un clergé illustre et sage; et Bossuet, dans sa chaire adossée au trône, dominera. De tous les beaux-esprits, les talens et génies séculiers d'alentour, la plupart s'encadreront à merveille dans les dehors du temple; aucun, presque aucun, ne soulèvera impiété ni blasphème; beaucoup mériteront place sur les degrés.

Eh bien! ce XVIIe siècle, si réparateur et si beau, arrivé à son

terme, mourra un jour comme tout entier. Le XVIIIe siècle, son successeur, en tiendra peu de compte par les idées, et semblera plutôt, sauf la politesse du bien dire et le bon goût dans l'audace (bon goût qu'il ne garda pas toujours), — semblera continuer immédiatement le XVIe. On dirait que celui-ci a coulé obscurément et sous terre à travers l'autre, pour reparaître plus clarifié, mais non moins puissant, à l'issue. Entre tant de causes qui amenèrent un résultat si étrange en apparence, la destinée de Port-Royal doit être pour beaucoup. Une connaissance approfondie des doctrines de ceux qu'on entend sous ce nom, des obstacles qu'ils rencontrèrent, de la ruine de leurs projets, et de la fausse voie, je le crains, où la persécution les poussa, est faite pour éclairer cette grande question de la marche générale des idées, qu'il ne faut jamais aborder, autant qu'on le peut, que par des aspects précis.

Port-Royal, ai-je dit, ne fut pas un effort isolé. Quelques mots d'énumération sur l'ensemble et la diversité des efforts religieux qui se tentèrent en France à cette époque, dès ce commencement du XVIIe siècle, serviront à mieux environner dans vos esprits, à mieux situer par avance le point de départ et les circonstances premières de l'entreprise même, à l'histoire particulière de laquelle nous nous consacrerons.

Vers 1611, trois hommes se trouvèrent réunis un jour pour consulter sur ce que leur suggérerait la volonté de Dieu par rapport à la restauration de l'église. Après s'être mis tous trois en prière et en méditation, l'un d'eux, le plus âgé, M. de Bérulle, dit que ce qui venait de lui paraître avant tout désirable était une congrégation de prêtres savans et vertueux, capables d'édifier par leurs actions, par leurs paroles et leur enseignement. Le second, M. Vincent (de Paule), dit que ce qui lui avait paru le plus urgent, eu égard à l'ignorance et au paganisme véritable des gens de campagne, c'était de fonder une compagnie d'ouvriers apostoliques et de prêtres de mission pour rapprendre le christianisme aux peuples; et le troisième, M. Bourdoise dit que ce qui lui avait été inspiré en ce moment et dès l'enfance, c'était de rétablir la discipline et la régularité dans la *cléricature*, et, à cet effet, de faire vivre en commun les prêtres des paroisses. Et, à partir de là, ces trois hommes n'avaient pas tardé à fonder, l'un l'Oratoire, l'autre les Missions, et le troisième sa communauté des prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Vers le même temps (1610), Mme de Chantal, sous la conduite de saint François de Sales, commençait l'ordre de la Visitation. Par

l'*Introduction à la Vie dévote*, publiée précédemment, et qui eut un succès universel, le saint évêque réveillait le goût de la dévotion intérieure et tendre, principalement parmi les personnes du sexe.

Dès 1600, Henri IV avait pourvu à la réforme de l'Université, qui était tombée, pendant la Ligue, dans un état honteux de dilapidation et de dissolution. Edmond Richer, docteur en Sorbonne, ci-devant ultramontain déclaré, un de ces hommes de logique et d'ardeur qui, comme nous en avons d'illustres exemples de nos jours, passent soudainement et sincèrement d'un extrême à l'autre, Edmond Richer avait, plus que personne, contribué, sous le titre de censeur, et quelquefois au risque de sa vie, à la réforme de cette institution gallicane, au nom de laquelle Antoine Arnauld, avocat, le père de tous les Arnauld, avait si *véhémentement* plaidé contre les jésuites en 1593.

D'autres réformes ou des fondations de congrégations secondaires s'ajoutaient à celles-là, et achevaient l'ensemble du mouvement. Le vénérable César de Bus fondait les prêtres de la *Doctrine chrétienne*, M. Charpentier les prêtres *du Calvaire* en Béarn, puis ceux du *Mont-Valérien* près Paris, le père Eudes les Eudistes. La réforme illustre de Saint-Maur s'introduisait en France en 1618; dom Tarisse, quand il fut élu général, en 1630, y donna l'impulsion aux grandes études. M. Olier instituait la congrégation de Saint-Sulpice.

Il y avait des évêques que l'exemple de saint Charles de Milan et de saint François de Sales animait d'une ferveur de sainteté, comme M. Gault, évêque de Marseille.

Les histoires particulières qu'on a écrites de ces hommes à piété active commencent chacune d'ordinaire par un exposé de l'état déplorable de l'église à la fin du XVIe siècle, et rapportent à celui dont on retrace la vie l'idée principale d'une restauration religieuse. Tous y concoururent, d'abord sans s'entendre, et bientôt se rejoignirent, s'entendirent, ou quelquefois se combattirent dans leurs efforts.

Mais, même avant 1611, deux hommes, alors très jeunes, les pères de l'entreprise qui doit fixer notre attention, arrivaient à en concevoir une précoce et profonde idée. Jansénius, venu de Louvain à Paris pour motif d'étude et de santé, et M. Du Vergier de Hauranne, depuis abbé de Saint-Cyran, de quatre ans plus âgé que lui, se rencontrèrent; et, causant de leurs lectures, de leurs pensées, ils reconnurent que les maîtres d'alors, asservis à des cahiers de scholastique, ne remontaient plus à l'esprit de la véritable antiquité chrétienne. Ils résolurent d'aller droit à ces sources; et, pour s'y mieux appliquer, M. de Saint-Cyran emmena son ami Jansénius à Bayonne

dans sa famille ; là, depuis 1611 jusqu'en 1617, ils étudièrent ensemble toute l'antiquité ecclésiastique, les conciles, les pères, et surtout saint Augustin.

Cependant, par un concours invisible, vers le moment où, se rencontrant au quartier latin, ils se faisaient ainsi part de leurs doutes, de leurs projets, en 1608, dans un monastère situé à six lieues de là, proche Chevreuse, une jeune abbesse de seize ans et demi se sentait poussée de son côté à la réforme de sa maison, de la maison de Port-Royal-des-Champs.

De la rencontre, de l'union, et pour ainsi dire du confluent qui s'opéra ensuite, nous le verrons, entre l'œuvre de cette jeune abbesse et l'œuvre de Saint-Cyran, se composa le Port-Royal complet, définitif, celui des religieuses et des solitaires : pratique méditée, doctrine pratiquée, pénitence et science.

Tel fut, messieurs, le vrai point de départ d'où naquit, au commencement de ce XVIIe siècle, ce que nous y suivrons pas à pas se développant et s'y faisant une si grande place. J'ai voulu vous bien préciser d'abord, vous décrire, au moins en raccourci, l'heure sociale, l'heure religieuse, où se conçut la réforme de Port-Royal, et, en quelque sorte, les circonstances générales du ciel au moment et à l'entour de ce berceau. Si maintenant nous nous transportons tout d'un coup au but et au résultat, à la chose accomplie autant qu'elle put l'être, nous apprécierons rapidement l'étendue et les termes divers de cette grave et intéressante destinée. Dans le dogme et le fond de la doctrine chrétienne, dans la forme extérieure et la constitution civile de la chose religieuse, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la marche de l'esprit humain, dans la littérature, dans l'ordre des vertus morales et des vies touchantes, de ces vies mêmes auxquelles de loin s'attache un intérêt de sentiment, Port-Royal a marqué beaucoup; il a tenté des pas qui n'ont pas tous été vains, et laissé des traces, des ruines illustres, que nous ne pourrons que dénombrer fort brièvement aujourd'hui.

I. — Théologiquement d'abord, Port-Royal, nous le verrons, eut la plus grande valeur. Dans son esprit fondamental, dans celui de la grande Angélique (comme on disait) et de Saint-Cyran, il fut à la lettre une espèce de *réforme* en France, une tentative expresse de retour à la sainteté de la primitive église sans rompre l'unité, la voie étroite dans sa pratique la plus rigoureuse, et de plus un essai de l'usage en français des saintes Ecritures et des pères, un dessein formel de réparer et de maintenir la science, l'intelligence et la grace.

Saint-Cyran fut une manière de Calvin au sein de l'église catholique et de l'épiscopat gallican, un Calvin restaurant l'esprit des sacremens, un Calvin *intérieur* à cette Rome à laquelle il voulait continuer d'adhérer. La tentative échoua, et l'église catholique romaine y mit obstacle, déclarant égarés ceux qui voulaient à toute force, et tout en la modifiant, lui demeurer soumis et fidèles.

Port-Royal, entre le XVIe et le XVIIIe siècle, c'est-à-dire deux siècles volontiers incrédules, ne fut, à le bien prendre, qu'un retour et un redoublement de foi à la divinité de Jésus-Christ. Saint-Cyran, Jansénius et Pascal furent tout-à-fait clairvoyans et prévoyans sur un point : ils comprirent et voulurent redresser à temps la pente déjà ancienne et presque universelle où inclinaient les esprits. Les doctrines du pélagianisme et surtout du semi-pélagianisme avaient rempli insensiblement l'église, et constituaient le fond, l'inspiration du christianisme enseigné. Ces doctrines qui, en s'appuyant de la bonté du Père et de la miséricorde infinie du Fils, tendaient toutes à placer dans la volonté et la liberté de l'homme le principe de sa justice et de son salut, leur parurent pousser à de prochaines et désastreuses conséquences. Car, pensaient-ils, si l'homme déchu est libre encore dans ce sens qu'il puisse opérer par lui-même les commencemens de sa régénération et mériter quelque chose par le mouvement propre de sa bonne volonté, il n'est donc pas tout-à-fait déchu, toute sa nature n'est pas incurablement infectée; la rédemption toujours vivante et actuelle par le Christ ne demeure pas aussi souverainement nécessaire. Etendez encore un peu cette liberté comme fait Pélage, et le besoin de la rédemption surnaturelle a cessé. Voilà bien, aux yeux de Jansénius et de Saint-Cyran, quel fut le point capital, ce qu'ils prévirent être près de sortir de ce christianisme, selon eux relâché, et trop concédant à la nature humaine. Ils prévirent qu'on était en voie d'arriver par un chemin plus ou moins couvert,.... où donc? à l'*inutilité du Christ-Dieu*. A ce mot ils poussèrent un cri d'alarme et d'effroi. Le lendemain du XVIe siècle, et cent ans avant les débuts de Montesquieu et de Voltaire, ils devinèrent toute l'audace de l'avenir; ils voulurent, par un remède absolu, couper court et net à tout ce qui tendait à la mitigation sur ce dogme du Christ-Sauveur. Il semblait qu'ils lisaient dans les définitions de la liberté et de la conscience par le moine Pélage les futures pages éloquentes du *Vicaire Savoyard*, et qu'ils les voulaient abolir.

Théologiquement donc, quelques-uns des principaux de Port-Royal, trois au moins, Jansénius et Saint-Cyran par leur pénétration

purement théologique, et Pascal par son génie, eurent le sentiment profond et lucide du point capital où serait bientôt le grand danger; ils eurent ce sentiment plus qu'aucun autre peut-être de leur temps, plus que Bossuet lui-même, un peu calme dans sa sublimité. Quant à Fénelon, qui d'ailleurs vint plus tard, loin de s'effrayer de ces choses, il les favorisait plutôt en les embellissant des lumières diffuses de sa charité. Il apercevait, il regardait déjà en beaucoup d'endroits le XVIIIe siècle, et sans le maudire.

II. — Non plus au point de vue théologique, mais à celui de la constitution civile de la religion, Port-Royal, bien qu'il n'ait pas eu à s'expliquer formellement sur ce point, tendait évidemment à une forme plus libre, et où l'autorité pourtant s'exercerait. Les évêques, les curés, les directeurs surtout, une fois choisis, auraient formé une sorte de pouvoir moyen, à peu près indépendant de Rome, prenant conseil habituel dans la prière, et s'exerçant en supérieur vénéré sur les fidèles. On peut dire que la famille des Arnauld porta, dans le cadre de Port-Royal, beaucoup de l'esprit de famille, du culte domestique, de cet esprit du patriciat de la haute bourgeoisie, qui était propre à certaines dynasties parlementaires du XVIe siècle (les Bignon, Sainte-Marthe, Marion, etc.). La religion qu'ils adoptèrent à Port-Royal, et que Saint-Cyran leur exprima, était (civilement, politiquement parlant et sinon d'intention, du moins d'instinct et de fait) l'essai anticipé d'une sorte de tiers-état supérieur, se gouvernant lui-même dans l'Église, une religion, non plus romaine, non plus aristocratique et de cour, non plus dévotieuse à la façon du petit peuple, mais plus libre des vaines images, des cérémonies ou splendides ou petites, et plus libre aussi, au temporel, en face de l'autorité; une religion sobre, austère, indépendante, qu eût fondé véritablement une réforme gallicane. Ce qu'on a entendu par ce mot ne portait que sur des réserves de discipline et une jurisprudence, une procédure sorbonnique, en quelque sorte extérieure. Le jansénisme, lui, cherchait une base essentielle et spirituelle à ce que les gallicans (plus prudemment sans doute) n'ont pris que par le dehors, par les maximes coutumières et par les précédens. L'illusion fut de croire qu'on pouvait continuer d'exister dans Rome en substituant un centre si différent. Richelieu et Louis XIV sentirent, le premier plus longuement et nettement, l'autre d'une vue plus restreinte, mais non moins ennemie, la hardiesse de cet essai et n'omirent rien pour le ruiner. On a dit qu'au XVIe siècle, le protestantime en France fut une tentative de l'aristo-

cratie, ou du moins de la petite noblesse, qui se montrait contraire en cela à la royauté de saint Louis et à la foi populaire. On peut dire qu'au XVIIe siècle, la tentative de Saint-Cyran et des Arnauld fut un second acte, une reprise à un étage moindre, mais aussi suivie et prononcée, d'organisation religieuse pour la classe moyenne élevée, la classe parlementaire, celle qui, sous la Ligue, était plus ou moins du parti des *politiques*. Port-Royal fut l'entreprise religieuse de l'aristocratie de la classe moyenne en France. Il aurait voulu édifier, resserrer et régulariser ce qui était à l'état de bon sens religieux et de simple pratique dans cette classe. Louis XIV ni Richelieu, on le conçoit, n'en voulurent rien; et cette classe même, bien qu'en gros assez disposée, ne s'y serait jamais prêtée jusqu'au bout, trop mondaine déjà à sa manière et trop dans le siècle pour le ton chrétien sur lequel le prenait Saint-Cyran. Le jansénisme parlementaire du XVIIIe siècle n'est plus Port-Royal et n'y tient que par l'hostilité contre les jésuites. La première entreprise était dès-lors depuis long-temps et à jamais manquée. A la fin du XVIIIe siècle, quand on entama révolutionnairement la réforme civile du clergé, quelques jansénistes essayèrent de se présenter; mais leur mesure n'était plus possible; la constitution civile du clergé ne la représente qu'infidèlement, et ne peut passer elle-même que pour un accident de l'attaque commençante : tout fut vite emporté au-delà par le débordement des grandes eaux.

III. — Nous venons de dire en somme ce qu'a été la vraie tendance politique de Port-Royal. Car pour l'autre prétention politique qui lui a tant été reprochée de son vivant, pour cette ambition positive et tracassière qui aurait consisté à s'entendre avec les frondeurs, avec les adversaires du pouvoir et de la royauté d'alors, ç'a été, durant tout ce temps-là, une calomnie pure aux mains des ennemis. Depuis, ç'a été chez plusieurs une erreur accréditée. Petitot, dans un remarquable et savant travail sur Port-Royal (en tête des Mémoires d'Arnauld d'Andilly), a repris, il y a peu d'années, cette thèse, pour la démontrer en détail; et, à l'intention secrète, à la vivacité amère qu'il y a mise, on peut oser affirmer qu'il en a refait une calomnie. Rien n'est dangereux et cruel comme les transfuges; et, de cet auteur, d'ailleurs estimable, mais sorti du jansénisme et si acharné contre lui, on aurait presque droit de dire par vengeance, de répéter avec Racine, avec le grand poète de Port-Royal, parlant du transfuge sacrilége de Sion :

Ce *cloître* l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Nous aurons, pour le réfuter, à insister souvent et beaucoup, à expliquer comment Port-Royal se trouva naturellement et insensiblement lié avec tous les héros et les héroïnes, tous les débris de la Fronde, sans en être le moins du monde comme eux. Cela, raconte-t-on, faisait bien rire le cardinal de Retz et Mme de Longueville, qui étaient, certes, bons juges en matière de conspirations et de complots, quand ils entendaient accuser Arnauld, le naïf et le bouillant, d'être un conspirateur. Selon nous, l'accusation d'intrigue et de cabale politique qu'on a intentée confusément, tant aux religieuses qu'aux solitaires de Port-Royal, n'est donc qu'une de ces opinions qu'on se fait en gros et de loin sur certains partis, sur certains groupes d'hommes en histoire, une de ces préventions pour lesquelles il y a peut-être des prétextes suffisans, mais pas de cause fondée, et qui peuvent donner à rire de près à ceux qui savent bien les objets et les circonstances. Pourtant il faut convenir qu'auprès d'esprits déjà prévenus, il y avait plus d'un prétexte assez vraisemblable au soupçon. Et puis, reconnaissons-le encore, les jansénistes, accusés sans cesse d'un système d'opposition politique en même temps que religieuse, le prirent peu à peu par suite même de cette accusation. On a remarqué que bien des prédictions, chez les oracles de l'antiquité, ne se sont vérifiées que parce qu'elles avaient été faites; de même bien des imputations et accusations provoquantes créent elles-mêmes, à la longue, le grief qu'elles ont d'abord supposé. On trouverait même qu'il en est une raison profonde dans la doctrine de l'épreuve : tout homme, qui n'a pas évité un mal, a pu commencer par en être accusé lorsqu'il en était innocent encore, pour en être tenté. Il méritait presque d'avance l'accusation, s'il l'a réalisée et vérifiée après, s'il n'a pas trouvé la force de résister à l'épreuve. Les jansénistes furent un peu ainsi. Le grand Arnauld ne complotait pas du tout, quoi qu'on en ait dit, avec Mme de Longueville et avec le cardinal de Retz. Patience! le janséniste Camus sera moins royaliste que Dumouriez; l'abbé Grégoire, en hardiesse de renversement, ira plus loin que Mirabeau.

IV. — Philosophiquement, et dans ce qu'on appelle aujourd'hui la philosophie de l'histoire, Port-Royal nous semble le nœud et la clé d'une question que nous avons déjà laissé entrevoir précédemment, d'une question qui domine l'histoire de l'esprit humain dans le rapport du XVIIe siècle au XVIIIe. Comment cette cause catholique, qui fut si grande de doctrine et de talent au XVIIe siècle, se trouva-t-elle si impuissante et désarmée du premier jour au début du XVIIIe,

et tout d'abord criblée sous les flèches persannes de Montesquieu? Car ces trois siècles (du moins en France), le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe, se peuvent figurer à l'esprit comme une immense bataille en trois journées. Le premier jour, la philosophie et la liberté de l'esprit humain enfoncent les rangs et portent partout la plaie et le désordre. Au second jour, la discipline, l'autorité et la doctrine réparent, et vont triompher, et triomphent même, sans qu'on voie d'autre danger pressant. Mais, au terme du triomphe, la philosophie et la liberté de l'esprit humain ont reparu dans toute leur fraîcheur et leur superbe; elles sortent de nouveau on ne sait d'où, et, ne trouvant nulle sérieuse résistance, elles emportent cette gloire qui régnait et tous les retranchemens. Port-Royal doit être pour beaucoup dans cette issue singulière du XVIIe siècle. Ce siècle, en effet, a usé, à détruire une partie essentielle de lui-même, les forces qui ne se présentèrent plus ensuite à la lutte contre l'ennemi commun, qu'isolées et entachées. Entre les jésuites et les jansénistes, entre ces deux ailes, en quelque sorte, de l'armée catholique, qui en étaient aux mains et aux injures, la philosophie aisément fit sa trouée. Port-Royal aussi (il faut le dire), dont l'esprit, bien que rétréci, survivait et subsistait toujours, n'avait jamais eu, même au temps le plus glorieux de cet esprit, ce qui pouvait modifier et modérer l'avenir, une fois émancipé. N'ayant pas étouffé cet avenir dans son germe, dans son idée première de libre arbitre et de volonté, il se trouvait impuissant à le soumettre, et l'irritait, le révoltait extraordinairement par la rigueur de ses dogmes si contraires aux inclinaisons nouvelles. Si, en effet, une sorte d'indépendance du côté de Rome, une sorte de rappel du chrétien aux textes de l'Écriture, et assez peu de superstition pour les pouvoirs socialement constitués, dénotaient dans le jansénisme quelques traits moins en désaccord avec le mouvement général d'émancipation philosophique, tout le reste de sa part était, au fond, aussi contraire, aussi négatif, aussi irritant pour ce qui allait venir, qu'il est possible d'imaginer. Le péché originel comme il l'entendait, la déchéance complète de la nature, l'impuissance radicale de la volonté, la prédestination enfin, composaient, non pas un système de défense, mais un défi contre la philosophie et les opinions survenantes, toutes flatteuses pour la nature, pour la volonté, pour la philanthropie universelle. L'autorité absolue et irréfragable, conférée à saint Augustin sur certaines matières, et qui formait une des bases du jansénisme, n'était pas moins une pierre d'achoppement et comme un scandale devant l'omnipotence

de la raison. Je ne m'en tiens ici qu'aux points d'opposition, d'incompatibilité, intérieurs et nécessaires; je ne descends pas aux détails si faits pour déconsidérer, compromettans détails de cette querelle pour la bulle qui sort d'ailleurs de mon sujet. Ce que je tiens à relever, c'est l'influence directe (bien que toute par contradiction) de Port-Royal sur la philosophie du siècle suivant. On peut, je crois, démontrer à la lettre que telle page de Nicole sur la réprobation engendra net par contre-coup telle page de Diderot sur l'indifférence en matière de dogme et contre le christianisme. Le rôle particulier de Port-Royal, dans le rapport du XVIIe au XVIIIe siècle, bien qu'il n'ait pas été du tout ce qu'on aurait pu espérer et désirer, fut très réel, et, en tant que négatif, fut grand.

V. — Littérairement, nous aurons moins à dire pour nous faire croire. Cette docte et sévère école qui, la première, appliqua aux langues et aux grammaires une méthode philosophique, une méthode générale et logique, tout ce qui se pouvait de plus lumineux et de plus vrai avant la méthode particulièrement historique et philologique de ces derniers temps, cette école de Port-Royal est encore plus célébrée qu'étudiée; nous l'étudierons. — Hors de ligne, parmi les hommes qui font la gloire de notre littérature, nous trouvons là celui qui, avec Bossuet, et autrement que lui, et antérieurement à lui, domine le plus son siècle. Pascal, du sein de ce cadre de Port-Royal, se détache extrêmement. Il faut convenir même qu'il en sort et le dépasse un peu. D'autres, grands encore, ou bien remarquables, y tiennent tout entiers. Arnauld, Nicole, Duguet, et leurs semblables, voilà les vrais et purs port-royalistes. C'est assez pour la gloire durable de l'ensemble. L'originalité de Port-Royal, en effet, se voit moins dans tel ou tel de ses personnages ou de ses livres que dans leur ensemble même et dans l'esprit qui les forma. On a dit avec raison que, tout en imitant les anciens, le siècle de Louis XIV avait été *lui-même*, et que son originalité glorieuse consistait précisément dans ce mélange approprié. Boileau, plein de Perse, de Juvénal et d'Horace, est juste à la fois le poète moraliste et didactique de son moment. Racine, en croyant tout devoir à Euripide, fait une Phèdre que le christianisme d'Arnauld admire et pardonne. Eh bien! l'on peut dire que la littérature entière de Port-Royal fut, à sa manière, l'une de ces imitations originales qui caractérisent le siècle de Louis XIV. Ce n'est plus Horace cette fois, ce n'est plus Euripide qu'il s'agit de reproduire; ce n'est plus même le trésor éloquent de Chrysostôme, comme fera Bossuet. C'est la Thébaïde, le désert de Bethléem ou de

Sinaï, c'est la cellule de saint Paulin, c'est l'île de Lérins (j'entends pour le genre des travaux bien que contrairement pour des points de doctrine). Port-Royal est, dans le XVIIe siècle, une imitation originale et neuve, et adaptée aux alentours, une imitation à la fois profonde et rien qu'à trois lieues de Versailles, une reproduction mémorable, et la dernière, de cette vaste partie de l'antiquité chrétienne.

VI. — Moralement, et sans tant s'inquiéter des rapports historiques, des comparaisons lointaines, le fruit direct est encore grand à tirer. Le trait le plus saillant de ces saints caractères me semble *l'autorité*. Cette autorité morale, qu'on sait particulière aux grands personnages du temps de Louis XIV, est singulièrement propre à ceux de Port-Royal entre tous. Cette qualité, cette vertu manque tellement de nos jours aux plus grands talens, à ceux même qui en paraîtraient le plus dignes, qu'il devient précieux de l'étudier, comme dans son principe, chez les maîtres. C'est, sans doute l'admiration et la préoccupation pour ce notable trait de caractère, qui fait dire habituellement à l'un des hommes qui en ont gardé quelque chose aujourd'hui, à un homme qui a été comme le Despréaux philosophique de notre âge, et dont la parole agréablement sentencieuse a volontiers la forme et tant soit peu le crédit d'un oracle, à M. Royer-Collard; c'est ce qui lui fait dire : « Qui ne connaît pas Port-Royal, ne connaît pas l'humanité! » Une autre vertu, jointe chez messieurs de Port-Royal à celle d'autorité, et qui en est presque l'opposé, qui y apporte du moins l'essentiel correctif, est une certaine modération bien qu'avec l'austérité, une modération rigoureuse de tous les désirs, de tous les horizons, quelque chose qu'il peut être infiniment utile d'envisager, de rappeler, dans un siècle qui fait du contraire une pratique turbulente et une apothéose insensée. Dans un pays qui a heureusement conservé les pratiques modestes et les horizons calmes, il nous sera plus doux de faire l'étude et de trouver souvent l'accord. Nous serons moins gêné aussi pour convenir de quelques points d'excès dans les restrictions, de quelques violences et duretés humaines mêlées à ces cœurs d'ailleurs tout circoncis. Autour de cette affaire de Port-Royal, où la contestation eut sans cesse tant de part, il serait difficile qu'il en eût été autrement. On a spirituellement dit (c'est Mme Necker, je crois) qu'au bout d'une demi-heure de n'importe quelle dispute, personne des contendans n'a plus raison et ne sait plus ce qu'il dit; que faut-il penser quand on est au bout d'un demi-siècle? Les plus modestes y

gagnent quelque chose d'opiniâtre, les plus doux ont leur coin d'endurcissement.

Port-Royal avait raison, je le crois, en commençant la dispute; mais il est des sentiers que le choc seul gâte et ravage, qu'il faut se hâter d'abandonner dès que la dispute nous y suit; car cela devient au bout de dix pas un sentier inextricable de ronces. Port-Royal eut le tort (comme quelques-uns des siens le sentirent) de ne pas se retirer, se taire, s'abîmer pour le moment, afin de reprendre ensuite par quelque autre chemin où la paix se retrouverait.

L'ascétisme dont Port-Royal, chez Lancelot, chez M. Hamon, chez M. de Tillemont, plus tard, au XVIIIe siècle, chez M. Collard, nous offrira de si humbles, de si savans, de si accomplis modèles, y eut aussi des excès. Bien qu'en général on y semblât garder une sorte de juste milieu entre les rigueurs de la Trappe et le relâchement des autres ordres, quelques-uns des solitaires, sur quelques points, ont passé outre. M. Le Maître s'est détruit par ses austérités; M. de Pontchateau s'est tué, malgré ses directeurs, à force de trop jeûner.

VII. — Puisque nous y sommes et que notre regard est en train de courir, il faut épuiser les points de vue. Poétiquement donc, si l'on ose ainsi dire, et pour l'intérêt d'émotion qui s'éveille dans les cœurs, notre sujet enfin n'est point ingrat. Ce Port-Royal, tant aimé des siens, qu'on voit renaître, grandir, lutter, être veuf long-temps ou de ses solitaires ou même de ses sœurs, puis les retrouver pour les reperdre encore et pour être bientôt perdu lui-même et aboli jusque dans ses pierres et ses ruines, ce Port-Royal, en sa destinée, forme un drame entier, un drame sévère et touchant, où l'unité antique s'observe, où le chœur avec son gémissement fidèle ne manque pas. La noble et pure figure de Racine s'y présente, s'y promène, depuis ce désert, cet étang et cette prairie qu'il célébrait, mélodieusement déjà, dans son enfance, jusqu'à ce sanctuaire où son âge mûr se passe à prier, à versifier pieusement quelques hymnes du Bréviaire (1), à méditer *Esther* et *Athalie*. *Esther* et les chants de ces jeunes filles proscrites, exilées *du doux pays de leurs aïeux*, ces aimables chants qui, chantés devant Mme de Maintenon, lui rappelaient peut-être, a-t-on dit, ces jeunes filles protestantes qu'elle n'osait ouvertement défendre ni plaindre, nous paraîtront plus à coup sûr dans l'ame de Racine la voix, à peine dissimulée, des vierges de Port-Royal, qu'on disperse et qu'on opprime. L'art, le talent, à

(1) S'il avait d'abord traduit ces hymnes du Bréviaire dans sa première jeunesse, il a dû les retraduire telles qu'on les a aujourd'hui, ou du moins les retoucher dans son âge mûr.

Port-Royal, ne fut jamais de l'art, du talent, à proprement parler; on le réprimait, nous le verrons, dans Santeuil, dans Racine lui-même (1); il fallait qu'il servît tout à la religion. Mlle Boulogne, fille et sœur des peintres de ce nom, et peintre elle-même, nous a laissé des dessins de ce cher monastère où elle se retirait souvent. « Elle « ne peignait, est-il dit dans sa vie, que des tableaux de piété pour « honorer les mystères, pour peindre en elle l'image de Jésus-Christ « souffrant et mourant. » Mais celui qui fut d'abord le principal et grand peintre de Port-Royal, comme Racine en fut plus tard le poète, c'est Philippe de Champagne. Qu'il nous exprime des paysages et scènes d'ermitage tirés des *Pères du Désert* de d'Andilly, qu'il nous expose cette sainte Cène dans laquelle les figures des apôtres sont copiées de celles des solitaires, ou qu'enfin il suspende son admirable *ex-voto* pour la guérison de sa fille religieuse à Port-Royal, dans ces divers tableaux destinés à l'autel, ou à la salle du chapitre, ou au réfectoire du monastère, sa peinture calme, sobre, serrée, sérieuse, tour à tour fouillée ou contrite dans l'expression des visages, s'accorde, d'un pinceau sincère, avec le sentiment qui le doit diriger : toute la couleur de Port-Royal est là. Dans les chants du chœur, dans cette partie plus spirituelle et plus permise, le seul luxe du lieu, et qui était comme l'huile prodiguée aux pieds du Sauveur par Marie, dans le concert de ces voix qu'on nous représente si douces, si ravissantes, et surtout articulées et distinctes, Port-Royal nous offrira encore plus d'une émouvante circonstance. A la mort de la mère Agnès, pendant l'office de la sépulture où M. Arnauld, son frère, est le célébrant, tout d'un coup, quand le chœur en vient à l'*In exitu*, les religieuses ne peuvent retenir leurs larmes. « Le chœur, est-il « dit, manqua tout court, et ce qui restait fut chanté par ces mes- « sieurs. » A la mort de M. de Saci, au contraire, au milieu de l'office funèbre, ce fut la voix des ecclésiastiques qui manqua dans les larmes, et les religieuses seules, est-il dit, chantèrent jusqu'au bout *avec une gravité qui devint un sujet d'étonnement et d'admiration.* — Que d'autres scènes pareilles, et auxquelles l'imagination la plus discrète

(1) M. Le Tourneux écrivait à Santeuil : « Vous avez donné de l'encens dans vos vers, « mais c'était un feu étranger qui était dans l'encensoir. La vanité faisait ce que la charité « devait faire. » Racine se disait la même chose dans son beau cantique imité de saint Paul :

En vain je parlerais le langage des anges,
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers.
Sans amour ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

a droit de se complaire! A la nouvelle de l'élargissement de l'abbé de Saint-Cyran, qui était depuis plusieurs années prisonnier à Vincennes, la mère Agnès, qui l'apprit au parloir, et qui voulait en informer les religieuses sans pourtant faire infraction à la loi du silence, entra au réfectoire, et, prenant sa ceinture, la délia devant la communauté, pour donner à entendre que Dieu rompait les liens de son serviteur; et toutes à l'instant comprirent, tant elles n'avaient qu'une seule pensée! — Lors de la signature de la paix de l'église en 1669, quand Port-Royal rentre dans ses droits, quand le grand-vicaire de Paris se présente à la grille pour lever l'interdit, qu'au milieu des cierges allumés les chantres entonnent le *Te Deum*, et que les cloches sonnent à volées, on partage presque l'impression de ces pauvres gens du voisinage, qui accoururent de toutes parts, est-il dit, étonnés et ravis d'entendre de nouveau ces cloches de bénédiction *qui n'avaient point sonné depuis trois ans et demi*.—Au moment où le curé de Magny, l'ami et le consolateur de Port-Royal durant ces années de disgrace, s'avançait en procession avec son clergé pour louer Dieu de la délivrance, et entrait dans l'église où M. Arnauld de retour célébrait la messe pour la première fois, le premier verset qu'on entendit au seuil et que cette procession chantait sans en calculer l'intention : *Omnes qui de uno pane et de uno calice participamus*, nous tous qui participons au même pain et au même calice, etc., etc., ce verset parut sur l'heure à tous d'une signification divine, et nous paraîtra à nous-même d'une application touchante.— Durant les années les plus étroites de la persécution, Port-Royal avait eu ses incidens hardis et comme ses aventures de sainteté. M. de Sainte-Marthe, confesseur de cette maison, sautait la nuit par-dessus les murs pour aller porter la communion aux religieuses malades, et cela de l'avis de l'évêque d'Aleth; en sorte, nous dit Racine, qu'il n'en est pas morte une sans les sacremens. Ce même M. de Sainte-Marthe, le plus doux et le moins audacieux des hommes, partait souvent le soir de Paris, ou de la maison qu'il habitait près de Gif, et arrivait le long des murailles du monastère à quelque endroit convenu d'avance et assez éloigné des gardes. Là, l montait sur un arbre assez près du mur, au pied duquel, en dedans, étaient venues les religieuses du côté des jardins, et, du haut de cet arbre, il leur faisait de petits discours pour les consoler et les fortifier. C'était pendant l'hiver. On ne se séparait qu'après avoir fixé l'heure du prochain rendez-vous pareil. Voilà presque du scab reux ce me semble, voilà les balcons nocturnes de Port-Royal. — Dans la vie des personnages d'alentour, de ces nobles dames qui se

dérobaient au monde pour se rattacher, par Port-Royal, à l'éternité, bien des traits délicats de cœur humain et de poésie voilée nous souriront. La duchesse de Liancour, pour retirer son mari du tourbillon où il s'égarait, se mit à embellir la terre de Liancour qu'elle lui rendit de la sorte agréable; mais, lui s'y étant retiré, et le but obtenu, elle continua d'embellir cette terre trop chère, ces jardins délicieux, et elle se le reprochait à la fin. M. Hamon, un de ces hommes qui, hors du jansénisme, et dans une autre communion, eût été, je me le figure, quelque chose comme M. Gonthier, (1) M. Hamon, pour se garder du charme des lieux, se disait que ce charme distrayait de l'intérieur : « Et cela est si vrai, ajoutait-il naïvement, qu'il y a plu-« sieurs personnes qui sont obligées de fermer les yeux, lorsqu'elles « prient dans des églises qui sont trop belles. » Je me suis quelquefois étonné et j'ai regretté qu'il n'y ait pas eu à Port-Royal, ou dans cette postérité qui suivit, un poète comme William Cowper, l'ami de Jean Newton. Cowper était, comme Pascal, frappé de terreur à l'idée de la vengeance de Dieu; il avait de ces tremblemens qu'inspirait M. de Saint-Cyran, et il a si tendrement chanté. Nous tâcherons du moins, messieurs, de relever, chemin faisant, de recueillir et de vous communiquer ces doux éclairs d'un sujet si grave. Ce ne sera jamais une émotion vive, ardente, rayonnante. C'est moins que cela, c'est mieux que cela peut-être; une impression voilée, tacite, mais profonde; — quelque chose comme ce que je voyais ces jours derniers d'automne sur votre beau lac un peu couvert, et sous un ciel qui l'était aussi. Nulle part, à cause des nuages, on ne distinguait le soleil ni aucune place bleue qui fît sourire le firmament. Mais, à un certain endroit du lac, sur une certaine zône indécise, on voyait, non pas l'image même du disque, pourtant une lumière blanche, éparse, réfléchie de cet astre qu'on ne voyait pas. En regardant à des heures différentes, le ciel restant toujours voilé, le disque ne s'apercevant pas davantage, on suivait cette zône de lumière réfléchie, de lumière vraie, mais non éblouissante, qui avait cheminé sur le lac, et qui continuait de rassurer le regard et de consoler. La vie de beaucoup de ces hommes austères que nous aurons à étudier, est un peu ainsi, et elle ne passera pas sous nos yeux, vous le pressentez déjà, sans certains reflets de douceur, sans quelque sujet d'attendrissement.

SAINTE-BEUVE.

(1) Voir *la Vie de M. Gonthier*, chez Risler, rue de l'Oratoire.

POÈTES

ET

ROMANCIERS DU NORD.

III.

TEGNER.

Wexiœ (1) est une petite ville de la Smalande, une ville de trois mille ames, bâtie en bois comme la plupart des villes de Suède, et entourée de bruyères et de sapins. Je n'oublierai jamais l'impression de tristesse qui me saisit quand j'entrai là pour la première fois. C'était un soir d'été, très tard. Il avait plu tout le jour, et j'avais traversé, au milieu de la pluie, les vallées bourbeuses, les collines arides de cette province. Un nuage épais couvrait le ciel, pas une étoile ne scintillait dans l'ombre, et je distinguais à peine l'ornière grisâtre que je devais suivre pour ne pas m'égarer. Dans la campagne, on n'entendait que le frémissement du vent à travers les arbres, et les gouttes de pluie tombant avec un son argentin sur le feuillage. Dans la ville, il n'y avait plus ni lumière, ni mouvement; toutes les maisons étaient closes, toutes les rues ensevelies dans une complète

(1) Faute de caractères accentués, nous ne pouvons écrire que très imparfaitement les noms suédois. On prononce Wekchieu et Smolande.

obscurité. Quand je passai au pied de l'église, l'horloge sonna minuit. Dans le silence profond qui m'entourait, ces douze coups de marteau avaient un retentissement sinistre. Il me semblait entendre l'éternelle voix du Temps dans une ville de morts. Je m'en allai pas à pas à la découverte de l'auberge où je devais m'arrêter, et, pour la première fois de ma vie, je regrettai de ne pas rencontrer un de ces gardes de nuit dont la voix criarde et le chant monotone ont si souvent troublé pour moi, dans les villes du Nord, le calme d'une belle soirée, le repos d'une belle nuit. A tout instant, mon cheval fatigué glissait sur le pavé humide. L'enfant qui me servait de conducteur le prit par la bride, et nous arrivâmes à la porte d'une grande maison construite en poutres, couverte en planches. Il fallut frapper longtemps avant que le domestique vînt nous ouvrir; car, dans ces paisibles habitations de la Suède, on n'attend plus personne passé neuf heures du soir, et l'arrivée d'un voyageur à minuit dérange singulièrement le cours ordinaire de la vie. On me conduisit dans une grande chambre froide. Un canapé servait de lit; sur les murailles nues et nouvellement blanchies, l'artiste de la cité avait peint des bouquets de fleurs tels que jamais les botanistes n'en ont vu, et, sur le parquet, les domestiques avaient effeuillé des branches de sapin. Je trouvai tout cela magnifique, car, depuis mon départ de Copenhague, je n'avais pas acquis le droit d'être difficile, et je m'endormis avec la joie d'un homme qui est arrivé à son but. J'étais dans la ville épiscopale habitée par Tegner.

Le lendemain, je fus réveillé par une rumeur confuse qui me semblait annoncer quelque évènement extraordinaire. C'était un jour de foire. Dans les contrées où les communications sont lentes et difficiles, les foires ont conservé leur première solennité. Dans le Nord, elles ont remplacé les anciennes réunions de l'Althing. Un jour de foire dans la capitale du district est une circonstance grave dont on parle long-temps avant qu'elle arrive et long-temps après. Ce jour-là, toutes les maisons dispersées à travers la forêt sont en mouvement; le paysan part avec les bestiaux qu'il a élevés, ou la charrette chargée de seigle et de foin. Les parens qui vivent éloignés l'un de l'autre et ne se rencontrent jamais ni aux fêtes de leur village, ni à l'église de leur paroisse, se retrouvent ici à la porte d'un cabaret ou d'une maison de marchand. Ils se racontent leur histoire de quelques mois. Ils se disent leurs projets. S'ils ont eu quelque difficulté ensemble, la table de l'auberge avec ses flacons d'étain les invite à la réconciliation. S'ils ont un enfant à marier, ils parlent des belles paires de

bœufs qu'ils lui donneront. Plus d'une vieille haine s'est évanouie ainsi dans le cliquetis harmonieux de deux verres qui exhalaient un parfum d'eau-de-vie, et plus d'une jeune fille, qui était venue ici sans songer à rien, s'en est retournée emportant sur ses joues un baiser de fiançailles.

Ce jour-là, toutes les rues de la ville que j'avais vues la veille si mornes et silencieuses, étaient traversées par une foule de voitures, d'hommes à pied et à cheval, de femmes et d'enfans. Les uns faisaient déjà leur repas du matin, assis sur le seuil d'une porte et tirant leurs provisions d'une corbeille d'écorce; d'autres, couchés nonchalamment sur leur charrette, semblaient n'être venus là que pour jouir du spectacle qui s'offrait à eux. La charrette du paysan suédois est une véritable maison roulante qui doit lui servir dans toutes les occasions. En voyage, il s'arrête rarement dans une auberge; il emporte avec lui tout ce dont il a besoin; il mange dans sa charrette et dort dans sa charrette.

La plus grande partie des étrangers venus à la foire étaient réunis sur la place. C'était là que les marchands de Gotheborg et de Norrkœping avaient dressé leurs boutiques. C'était là qu'on voyait briller les étoffes de soie, les rubans moirés, les objets de luxe et de fantaisie. Je m'avançai au milieu des rangs serrés de la foule, curieux d'observer toutes ces physionomies. Les femmes de la Smalande sont, en général, grandes, belles, blanches. Elles portent un corset de drap étroit, et une longue tresse de cheveux flotte sur leurs épaules. Les hommes ont conservé leur jaquette bleue avec des boutons d'acier, leur grand gilet brodé sur la poitrine et leur chapeau à larges bords. Mais le vent des révolutions souffle de toutes parts. Dans cette espèce de congrès commercial, les femmes étaient debout devant la boutique du marchand, contemplant avec un regard avide le fichu de soie aux riantes couleurs et le ruban aux reflets dorés. Les hommes, arrêtés à l'écart, causaient de ce qu'ils avaient lu dans les journaux. Je voyais venir le moment où les femmes échangeraient leur robe de vadmel contre une robe de calicot, et où les hommes s'intéresseraient à la question d'Espagne. Ailleurs, la civilisation marche à l'aide des bateaux à vapeur, des chemins de fer; ici, elle se développe au moyen des foires.

Après avoir regardé pendant quelque temps ces différens groupes, qui eussent pu fournir tour à tour un sujet de tableau à la capricieuse fantaisie de Hogarth et à la douce imagination de Greuze, je me rappelai que j'étais venu ici pour voir une des célébrités du Nord. Je

m'approchai d'un paysan et je lui demandai où demeurait Tegner. — Ah! notre évêque, me dit-il en ôtant son chapeau. C'est là sur la colline, dans cette grande maison que vous voyez au bout de l'avenue.

Je traversai rapidement le chemin qu'il venait de m'indiquer, et j'entrai dans le vestibule d'une maison construite en bois comme toutes celles de la ville, mais peinte en blanc, entourée d'acacias, et assez semblable aux jolies habitations d'été qu'on voit en Normandie. Un domestique m'introduisit dans une grande salle meublée avec une sorte de luxe parisien. Là, j'aperçus un homme d'une cinquantaine d'années, grand, fort, portant un habit noir et une plaque d'argent sur la poitrine. C'était Tegner. On m'avait dit qu'il était d'une nature sérieuse, parfois triste, et il y avait, en effet, dans son regard, dans sa voix, une expression de mélancolie frappante. Mais peu à peu son regard s'anima, sa voix reprit un timbre plus vif. Nous parlions de poésie, et un nom de poète, une idée d'art, faisaient vibrer en lui une corde sonore assoupie dans la retraite et l'isolement. A mesure que la conversation se prolongeait, elle devenait, de son côté, plus franche et plus intéressante. Il ne mettait pas d'empressement à parler, mais sa parole avait un accent énergique, et il formulait en quelques mots fermes, concis, un jugement ou une pensée élevée. Quelquefois aussi sa conversation tournait à la plaisanterie. Elle était spirituelle et acérée, mais je regrettais d'y voir éclater de temps à autre des saillies qui me rappelaient ce qu'on nous raconte des abbés coquets du dernier siècle, et j'aurais mieux aimé le retrouver grave et pensif tel qu'il m'était apparu d'abord.

Nous passâmes tour à tour en revue les principaux poètes du Danemark, de la Suède, de l'Allemagne, et cet entretien me révéla en lui une modestie qui commence à devenir très rare dans notre monde littéraire. Il parlait des autres avec amour, avec respect, et de lui avec indifférence. Le soir, il fit apporter du punch dans sa chambre, il ouvrit les fenêtres du balcon, et me prenant par la main : — Voyez, me dit-il, notre nature du Nord n'est-elle pas belle? — Dans ce moment, le paysage déroulé devant nous présentait, en effet, un charme singulier. La ville était à nos pieds et paraissait affaissée dans la campagne comme des nids d'alouette dans les sillons. Près de là, on entrevoyait une ceinture de collines couvertes de bruyère, une longue ligne de sapins coupée par des lacs; les rayons du soleil couchant scintillaient à travers les rameaux verts de la forêt, mais le ciel était encore chargé de nuages, et il y avait sur toute cette nature une sorte de voile mystérieux. Tout, autour de nous, était déjà assoupi; tout

était plongé dans un silence qui nous saisissait malgré nous. L'oiseau dormait sous le feuillage; les fleurs dormaient dans la prairie, et l'eau limpide des lacs s'endormait sous les rayons de pourpre du soleil, comme une jeune fille sous le baiser du soir de celui qu'elle aime. Cependant on sentait que sur cette terre paisible, sous ces ombres mélancoliques, il y avait encore du mouvement, de la vie; il y avait encore de la sève dans les plantes et des parfums dans l'air. C'était la poésie du Nord, la poésie triste et rêveuse, qui se recueille en elle-même, et soupire en silence ses élégies d'amour et ses hymnes religieux.

Je quittai Tegner à regret. Le cœur éprouve un singulier sentiment de tristesse quand on s'éloigne de l'homme que l'on a connu en pays étranger; car, lorsqu'on va poursuivre sa route dans une autre contrée, qui sait si jamais on pourra renouer le lien qu'on venait de former, entendre la voix qui vibrait harmonieusement au fond de son ame, et contempler la figure qu'on aimait? Lui aussi semblait ému de cette séparation, et il me dit avec un accent de douceur et de mélancolie que je n'ai pas oublié : « Revenez bientôt, et restez long-temps. »

Tegner est l'un des écrivains les plus populaires du Nord. Il n'y a, j'ose le dire, pas une famille suédoise qui ne possède ses œuvres, et pas une jeune fille qui ne puisse réciter d'un bout à l'autre les plus beaux passages de ses poèmes. Le musicien, le peintre, le sculpteur, se sont emparés de ses vers; et quand on entre dans un salon, on aperçoit sur le piano une romance de Tegner, et sur la muraille des gravures ou des tableaux représentant les plus jolies scènes d'*Axel* ou de la *Saga de Frithiof*. Les gens du peuple eux-mêmes partagent cet enthousiasme; ils connaissent les vers de Tegner, et les lisent le dimanche. J'ai vu à Upsal une pauvre femme apporter sur le comptoir d'un libraire deux shellings, et prendre en échange une feuille de papier gris, grossièrement imprimé. C'était un des chants de la *Saga de Frithiof*.

Cet homme, qui a acquis un si grand renom dans son pays; cet homme, qui ne peut aller d'une ville à l'autre sans trouver, comme un roi, des gens empressés qui l'attendent sur le chemin, et des couronnes de fleurs dans la maison où il s'arrête; cet homme, qui a fait en littérature un miracle unique, celui d'être aimé sans envie, d'être loué sans critique, n'est pourtant pas un grand poète dans le sens que nous attribuons à ce mot : il lui manque deux qualités essentielles, la force et l'invention. Tegner n'a jamais rien inventé. Son

Axel est une fable invraisemblable et en même temps vulgaire, et sa *Saga de Frithiof* est la reproduction exacte de la saga islandaise. Tegner n'est pas un de ces hommes qui, d'une main vigoureuse, soulèvent les blocs de marbre pour construire leur monument. Il n'est pas de cette haute famille de poètes à laquelle appartiennent Shakspeare et Goëthe; mais il doit être rangé au premier rang de ces hommes aimés, qui cherchent la poésie dans les émotions de leur cœur plutôt que dans les efforts de l'imagination, qui se créent, avec leurs croyances pieuses, avec leurs rêves d'amour, un monde idéal plein de douces harmonies, d'illusions dorées et de pensées suaves.

Tegner a un admirable talent d'expression; son style est pur, limpide, riche d'images, et habilement coloré. Son vers est franc et correct, facile et sonore. Quand on lit ses poésies, on dirait que toutes ces strophes, si souples et si gracieuses, ont été jetées d'un seul trait, comme un coup de pinceau, comme un accord de musique, et cependant il est évident qu'il n'en a pas écrit une seule sans l'avoir étudiée et corrigée avec soin. Quelquefois, comme l'a dit un critique suédois (1), sa poésie légère ressemble à une bulle de savon; mais c'est une bulle transparente où se reflètent l'azur du ciel et les plus purs rayons de lumière. La même harmonie de langage, la même finesse d'expression, se retrouvent dans les discours en prose qu'il a prononcés en diverses circonstances. C'est sans doute à ces qualités de style que Tegner doit une grande part de sa popularité; mais il la doit aussi à la nature de ses inspirations, aux idées dont il s'est rendu l'interprète. Dans chacune de ses œuvres, il a toujours été l'homme du Nord, l'homme de la Suède; il a chanté avec enthousiasme les montagnes vertes, les solitudes agrestes, les lacs bleus de son pays. Quand il a essayé de faire un poème épique, il a pris son sujet dans une chronique nationale; et, quand il a dépeint ses rêveries mélancoliques, il a été comme l'organe fidèle d'une pensée générale, d'une disposition d'ame habituelle dans son pays. Chacun l'a écouté avec empressement, car chacun a cru retrouver, dans ce qu'il disait, une partie de ses propres émotions.

La popularité du poète ne tient pas tant à la hauteur de son génie qu'à la direction de ses idées et à la forme dont il les revêt. Les plus grands poètes, nous le savons tous, ne sont pas les plus populaires; c'est un fait triste à constater, car il prouve que le sentiment de notre personnalité l'emporte sur le sentiment de l'art. Mais c'est un fait

(1) Hammarskœld, *Svenska Vitterheten.*

vrai. C'est ainsi, par exemple, qu'en Allemagne, Bürger, avec quelques ballades, a été plus populaire, dans le sens absolu du mot, que Klopstock avec ses odes énergiques et sa *Messiade*. C'est ainsi que Schiller a encore plus de lecteurs que Goëthe. C'est ainsi qu'en Angleterre la chanson légère de Thomas Moore l'emporte encore sur la poésie profonde de Wordsworth. Avant que nous en venions à juger la poésie comme œuvre d'art, selon ses qualités essentielles, et non pas selon des prétentions étroites ou des préférences trop rigoureuses, que de progrès n'avons-nous pas à faire!

Tegner a peu écrit, et tout ce qu'il a écrit n'est pas encore publié. Il n'existe jusqu'à présent de lui que deux volumes imprimés : *Smœrre Dikter* (petits poèmes) (1), et *Frithiofs saga* (2). Le premier renferme les pièces lyriques écrites à différentes époques, et dispersées dans plusieurs recueils. Ce sont des poésies de circonstance, des chants patriotiques et des odes élégiaques. Les poésies de circonstance ont peu d'intérêt. L'évènement qu'elles célébraient est loin de nous, et l'homme dont elles devaient illustrer la mémoire est déjà oublié. Les chants patriotiques sont écrits avec fermeté et énergie. Il y a là bien des strophes que les Suédois ne liront pas sans émotion, et qui vivront toujours parmi le peuple. Les odes élégiaques sont une expression plus fidèle et plus complète de l'individualité du poète. C'est là qu'il épanche son ame, c'est là qu'il laisse toute sa vie intérieure se refléter comme dans un miroir. Sa poésie est souvent semblable à ces paysages du Nord, où les rayons de soleil les plus purs apparaissent à travers un rideau de feuillage sombre. Elle est grave et mélancolique, mais forte dans sa mélancolie. Quand il s'attriste, il ne perd pas toute résolution; quand il pleure, il ne désespère pas. Une noble fermeté le soutient, et une pensée religieuse l'élève au-dessus des agitations du moment. Il indique à un jeune homme le chemin qu'il doit suivre dans la vie, et il lui dit : « Appuie-toi sur le bâton de l'espérance! apprends et réfléchis! puis lève-toi, et combats pour les hommes avec la parole, avec l'épée! Sois méconnu, sois haï, mais presse encore les hommes sur ton cœur déchiré (3). »

Il pense à ses inspirations de poète, et, pour avoir plus de force, il élève ses regards au ciel :

« Soleil qui as fui loin de moi, voici que tes rayons éclatent de nouveau au sommet des montagnes. Je veux t'invoquer avec les my-

(1) 1 vol. in-8°, Stockholm, 1823.
(2) 1 vol. in-8°, Stockholm, 1825. La cinquième édition a paru en 1831.
(3) Till en Ynglinge.

ryades d'êtres qui peuplent la nature. Écoute-moi, père de la lumière, écoute-moi, père du chant!

« Enseigne-moi à peindre pour ce monde obscur les scènes célestes; donne-moi la langue et l'expression, afin de fixer sous une forme vivante les images fugitives qui passent devant mes yeux!

« Donne-moi la force de mépriser la présomption des sots et les injures de ce monde si docte, qui se raille des œuvres du poète (1).»

Souvent aussi une idée mystique, mais une idée charmante, apparaît dans ses poésies. C'est que notre existence n'a pas commencé avec des cris d'enfant sur cette terre; c'est que notre ame a déjà vécu ailleurs, et qu'elle aspire à retourner dans le monde d'où elle a été bannie, parmi les anges qui ont été ses frères; et quand le poète entend le frémissement de la brise à travers le feuillage, il lui semble entendre la voix harmonieuse des êtres célestes; et quand il regarde le rayon des étoiles dans les ombres du soir, il lui semble reconnaître les sphères où il a vécu :

Sur mon chemin désert les étoiles fidèles
Projettent leurs rayons et sourient à mes yeux.
Comme l'oiseau des champs, oh! que n'ai-je des ailes
Pour m'en aller là-haut dans ce monde joyeux?

Sur le nuage d'or qu'on voit passer dans l'ombre,
Un ange m'apparaît avec sa harpe en main;
Il se penche en riant sur notre terre sombre;
Son visage est si beau! son regard est divin.

Silence! le voilà qui prend sa harpe et chante,
Et un doux chant se mêle au murmure du vent.
Oh! je te reconnais, musique ravissante,
Mon ame t'écouta bien des fois en rêvant.

Oui, je me le rappelle, un jour j'ai vu cet ange;
Sur ces astres un jour ses frères m'ont parlé.
Maintenant je suis seul, une tristesse étrange
Me poursuit dans ce monde où je vis isolé.

Les chants aériens, les étoiles brillantes
Éveillent dans mon cœur un ardent souvenir.
Dans vos pieux concerts, dans vos sphères riantes,
Anges du ciel, bientôt laissez-moi revenir.

Souvent aussi Tegner a chanté l'amour. Il l'a chanté avec une ar-

(1) Skaldens Morgonpsalm.

deur de jeunesse et une sorte de passion méridionale; puis, comme si ce n'était là que l'ivresse d'un moment, il est revenu à des rêveries plus idéales, et il a dépeint l'amour plaintif, l'amour mystérieux, l'amour avec ses vagues souvenirs d'une origine céleste et ses profondes aspirations que les Allemands appellent *sehnsucht*. La pièce suivante peut donner une idée de ces rêves d'amour que le poète a reproduits plusieurs fois sous différentes formes :

Miracle de la terre, ô merveille profonde!
Amour, astre de joie, amour, souffle divin,
Brise rafraîchissante au désert de ce monde,
Espérance des Dieux, charme du sort humain!

Cœur vital, cœur ardent au sein de la nature,
Dans l'océan le flot cherche le flot vermeil,
Et les étoiles d'or dans l'atmosphère pure
Tournent avec amour autour de leur soleil.

L'amour est, pour le cœur qui regarde en arrière,
Une clarté pâlie, un souvenir lointain
D'un temps de bonheur pur et d'un temps de lumière,
Que notre humanité connut à son matin.

Alors elle habitait sous un ciel sans nuage,
Elle était innocente et forte, et belle à voir,
Dansant, chantant avec le charme du jeune âge,
Et dans les bras de Dieu s'endormant chaque soir.

Alors tous ses amans étaient une prière,
Et les anges du ciel la nommaient tous leur sœur.
Hélas! elle est tombée. Elle a sur cette terre
Perdu sa chasteté, son repos, sa candeur.

Mais quand l'amour paraît, elle lève la tête,
Et rêve et se souvient du bonheur d'autrefois;
Les doux chants du printemps et les vers du poète
L'entretiennent d'amour, lui rappellent sa voix.

Et son ame s'ébranle à cette voix légère,
Comme aux accords chéris du ranz national
Le pauvre Suisse errant sur la terre étrangère
S'émeut, palpite, et songe à son pays natal.

Toute cette poésie tendre et religieuse qui anime l'ame de Tegner se développe surtout dans deux œuvres d'une plus grande étendue, que renferme son premier recueil, et qui ont beaucoup contribué à

sa réputation, *la Première Communion* (NATTWARDS BARNEN) et *Axel*. *La Première Communion* est une idylle d'où s'exhale le parfum d'un encens religieux, une idylle où il n'y a ni bergers, ni bergères, point de ruisseau qui murmure un nom chéri, et point d'arbres ornés de chiffres d'amour. Le tableau d'une église champêtre, la piété d'un groupe d'enfans, les exhortations paternelles d'un vieux prêtre, voilà tout le poème. M. Sainte-Beuve l'a cité avec raison en parlant de *Jocelyn* (1), car c'est un épisode solennel de la vie du prêtre, et Tegner l'a écrit après avoir reçu la consécration. Le commencement de cette idylle est une charmante description d'une fête religieuse dans un village.

« La Pentecôte, ce ravissant jour de fête, est revenue. L'église du village, avec ses murailles blanches, brille aux rayons du matin. Au sommet de la tour, orné d'un coq de métal, les douces clartés d'un soleil de printemps apparaissent comme autrefois les langues de feu des apôtres. Le ciel est bleu et clair, le mois de mai a pris sa couronne de roses et revêtu sa parure solennelle. Le vent et les ruisseaux semblent, dans leur joyeux murmure, annoncer la paix de Dieu. Les fleurs soupirent aussi avec leurs lèvres roses, et, sur les branches d'arbres flexibles, les oiseaux chantent un hymne au Très-Haut. Le cimetière est nétoyé et propre. La porte par laquelle on y entre ressemble à un berceau de verdure, et sur chaque tombe, sur chaque croix de fer, on aperçoit une couronne embaumée, dernier don d'une main amie. On a même orné de fleurs le cadran solaire qui s'élève là entre les morts depuis plus de cent ans. De même que l'aïeul est l'oracle du village et de la famille, et reçoit au jour anniversaire de sa naissance l'offrande de ses enfans et de ses petits-enfans, de même le vieux cadran, le vieux prophète, avec sa muette aiguille de fer, indique sur sa table de marbre le cours des temps, tandis qu'une éternité silencieuse repose à ses pieds. Au dedans l'église est ornée avec soin, car c'est le jour où les enfans, espoir de leur famille et favoris du ciel, doivent renouveler au pied de l'autel les promesses de leur baptême. Chaque coin a été visité, frotté, et on ne voit pas trace de poussière, ni sur les murailles, ni à la voûte, ni sur les bancs peints à l'huile. L'église est comme un parterre de fleurs. Des touffes de feuillage ornent les piliers, des buissons de verdure apparaissent de toutes parts, et la chaire de chêne a reverdi, comme autrefois la verge d'Aaron. La Bible repose sur une couche de feuilles, et le

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1836.

pigeon aux ailes d'argent porte un collier d'anémones. Mais dans le chœur, autour de l'autel érigé par Horberg, s'étend une longue guirlande. Les blondes têtes des anges se montrent à travers ce toit de verdure comme le soleil à travers les nuages. »

Au son des cloches, les enfans arrivent deux à deux dans l'église et se rangent le long de la nef. Le chant des psaumes retentit sous les voûtes du temple; un sentiment pieux pénètre dans le cœur de tous les assistans. Puis le pasteur monte en chaire, il s'adresse à sa communauté, et il lui parle avec douceur, avec onction. Il lui parle des vertus qui doivent nous contenir dans ce monde et du repos qui nous attend dans l'autre; il lui parle de la force que donne la foi, des joies de l'amour et de l'espérance. Quand il voit les auditeurs émus et pénétrés de cet enseignement du christianisme, il étend les mains sur eux, les bénit, et leur donne le sacrement qu'ils ont demandé. Tout ce sermon du prêtre est charmant, et cette idylle de Tegner est l'une des plus belles productions poétiques que la littérature du Nord ait vue apparaître dans ces derniers temps.

Axel est un de ces romans chevaleresques et aventureux tels qu'on en a fait beaucoup à la fin du moyen-âge. Le fond du poème n'est rien. Tegner n'a pas eu sans doute grand'peine à composer cette fable d'amour; mais chacun des détails dans lesquels il est entré est d'une grace parfaite. Chacune de ses descriptions est comme une de ces jolies vignettes qu'un maître habile a dessinées avec art et coloriées avec soin, et toute cette composition est un exemple remarquable du charme que le poète peut donner à une œuvre d'une portée ordinaire par l'élégance de la forme et le choix de l'expression. Les compatriotes de Tegner aiment beaucoup ce roman d'*Axel*; il a d'ailleurs pour eux un intérêt national. Il appartient à l'histoire de Charles XII. L'introduction du poème est un hommage rendu à la mémoire de ce soldat intrépide, qui apparaît toujours aux yeux des paysans suédois avec une stature de géant et une auréole de gloire.

« J'aime les anciens jours, les anciens jours de Charles XII, car ils étaient joyeux comme la paix du cœur et forts comme la victoire. Dans nos contrées du Nord, un reflet de cette époque apparaît encore à la surface du ciel, et de grandes et majestueuses figures, portant un ceinturon jaune et un habit bleu, montent et descendent dans le crépuscule du soir. Je vous regarde avec respect, héros d'un monde meilleur, avec vos longues épées et vos armures de combat.

« Dans ma jeunesse, j'ai connu un homme du temps de Charles. Il était resté sur la terre comme un signe de victoire au milieu des

ruines. Sa tête centenaire était blanche comme l'argent, et les rides de son front ressemblaient aux runes creusées sur un tombeau. Il était pauvre; mais, habitué au besoin, il s'en souciait peu. Il vivait comme autrefois quand il était au camp, et demeurait dans une cabane obscure au milieu des bois. Mais il avait deux objets précieux, plus précieux pour lui que le monde entier. C'était sa Bible, et puis sa vieille épée sur laquelle était inscrit le nom de Charles XII. Les exploits du grand roi, qui ont été si souvent décrits (car cet aigle de Suède a pris un large essor), vivaient dans la mémoire du vieillard comme les urnes des combattans dans la colline sépulcrale couverte de gazon. Oh! quand il parlait des dangers du roi et de ses compagnons, comme son regard brillait, et comme sa tête se relevait avec fierté! chacune de ses paroles retentissait alors mâle et forte comme le son de l'épée. Souvent je l'ai vu assis très tard dans la nuit, parlant des jours passés, et, chaque fois qu'il prononçait le nom de Charles, il ôtait son chapeau. Je restais, avec une sorte de ravissement, à ses genoux (car je n'allais pas plus haut), et, dès ces heures d'enfance, j'ai gardé toutes ces images d'une race de héros; dès ces heures d'enfance, plus d'une tradition obscure repose dans ma mémoire comme un lis dont le germe dort sous la neige de l'hiver. »

Charles est à Bender. Il doit écrire à son conseil d'état à Stockholm, et il choisit Axel pour porter la lettre. « C'était un homme doué de ces belles formes que le Nord produit parfois, frais comme une rose, mais élancé et droit comme un sapin de Suède. Son front était pur et ouvert comme un ciel dégagé de nuages, et tous ses traits portaient l'empreinte d'un cœur honnête et d'un esprit curieux. A voir ses yeux limpides, on sentait qu'ils étaient faits pour s'élever avec espoir et confiance vers le créateur de la lumière, et s'abaisser sans crainte vers l'ange des ténèbres. Il avait pris place parmi les compagnons du roi, parmi ses frères en valeur et en vertus. Ils n'étaient que sept comme les étoiles du char céleste, ou tout au plus neuf comme les filles de Mémoire. Leur choix était sévère. Il fallait, pour entrer parmi eux, subir l'épreuve du fer et du feu. C'était une race de Vikingr chrétiens assez semblable à celle qui s'élançait jadis sur les vagues de l'Océan. Ils ne dormaient jamais dans un lit; ils étendaient leur manteau sur la terre, et, au milieu des orages et des glaces du Nord, ils reposaient là comme sur une couche de fleurs. De leur main vigoureuse, ils pouvaient ployer un fer de cheval. Jamais on ne les vit s'asseoir autour de la flamme du foyer. Ils se réchauffaient avec les balles ardentes et rouges comme les étoiles

qui, dans les soirs d'hiver, ressemblent à des taches de sang. Pour qu'un d'entre eux cédât, il fallait qu'il fût attaqué par sept hommes à la fois; encore devait-il se retirer en luttant toujours, car il ne lui était pas permis de tourner le dos. C'était là une de leurs lois; mais il y en avait une autre plus difficile à suivre : c'est que nul d'entre eux ne pouvait parler d'amour à une jeune fille, avant que Charles ne se fût choisi une fiancée. Nul d'entre eux ne devait savoir comment l'azur se reflète dans deux yeux bleus, comment deux lèvres roses sourient, comment un sein de vierge palpite, car ils étaient tous fiancés à leur épée. »

Axel part avec joie, fier de remplir la mission qui lui était confiée, de braver les périls pour montrer son zèle à son roi. Le long de la route, il est attaqué par un détachement d'ennemis; il s'appuie contre un arbre et combat jusqu'à la dernière extrémité. Mais il est seul, et ses adversaires sont en trop grand nombre. Après une lutte héroïque, il tombe couvert de blessures, baigné dans son sang. Une jeune fille, qui courait à la chasse sur un cheval fougueux, l'aperçoit, trouve en lui un reste de vie et le fait porter dans sa demeure. Là elle panse elle-même ses blessures, là elle interroge ses besoins et ses souffrances, elle le veille et le guérit. Quand Axel commence à recouvrer l'usage de ses sens, le premier objet qu'il aperçoit, c'est cette jeune fille penchée sur lui avec un regard d'amour et de compassion. « Ce n'était pas une de ces beautés d'idylle qui s'en vont éternellement dans les bois soupirer et contrefaire la douleur; ce n'était pas une de ces beautés avec des cheveux blonds comme le soleil, des joues comme la violette, et des yeux comme le *Vergissmeinnicht*. C'était une fille de l'Orient. Ses cheveux noirs ressemblaient au voile de la nuit entourant un jardin de roses. La gaieté, la noblesse du cœur, brillaient sur son front, comme jadis le signe de la victoire sur le bouclier des Valkyries; son teint était frais comme l'aurore avec ses rayons de lumière. Légère comme une Oréade, elle avait la démarche gracieuse et dansante. On voyait, comme les vagues, se balancer son sein plein de jeunesse et de santé, corps de lis et de roses, ame de feu, ciel d'été, ciel d'Orient inondé du parfum des fleurs et des rayons de soleil. Une lumière divine et un feu ardent luttaient dans ses yeux noirs. Quelquefois elle avait le regard orgueilleux de l'aigle de Jupiter planant dans les airs, et puis le regard de la colombe attelée au char d'Aphrodite. »

Peu à peu les forces d'Axel se rétablissent. Il sort appuyé sur le bras de sa bienfaitrice. Il erre avec elle le matin dans la forêt, le

soir sur la colline. Tous deux sentent qu'ils s'aiment avant de se l'être dit; mais bientôt le mot solennel s'échappe de leurs cœurs, leurs regards se rencontrent, leurs lèvres se touchent, et désormais ils savent qu'ils s'aimeront toujours. Axel se souvient qu'il a une mission à remplir, qu'il est lié par un serment. Il veut s'acquitter de son devoir, et obtenir du roi la permission d'épouser la jeune fille. Il part. Il arrive en Suède, et, pendant ce temps, Marie reste seule, livrée aux regrets de son amour, aux vagues agitations que lui donne l'incertitude de son sort. Le départ subit d'Axel, le serment mystérieux dont il a parlé, jettent dans son ame un doute horrible. Peut-être Axel en aime-t-il une autre! peut-être est-il allé la revoir! Du moment où cette fatale pensée s'empare d'elle, c'en est fait de sa foi de jeune fille, c'en est fait de son repos. Elle ne peut attendre le temps où Axel a promis de revenir. Elle veut partir aussi, elle veut s'assurer elle-même qu'elle n'est pas trompée. Elle prend un vêtement de soldat, se mêle aux cohortes russes qui vont tenter une expédition dans le royaume de Charles XII, et arrive sur la terre de Suède. Là, un combat s'engage. Axel est à la tête d'une troupe de vieillards, d'enfans, qui ont pris les armes en toute hâte pour repousser l'invasion. Il s'élance au milieu des rangs ennemis, et jonche la terre de morts et de blessés. Les Russes se retirent en désordre. La nuit, Axel passe sur le champ de bataille, il entend une voix plaintive qui l'appelle : c'est Marie qui expire.

Il enterre le corps de sa bien-aimée, puis le désespoir le saisit. Il erre autour de ce tombeau qu'il a lui-même creusé, et les champs où il s'égare entendent nuit et jour ses plaintes. Nulle main humaine ne pouvait lui donner la force de supporter son infortune. « Un jour on le trouva assis sur le rivage, les mains jointes comme s'il venait de prier. Des larmes cristallisées par le vent du matin brillaient sur sa joue, et son regard éteint semblait encore chercher le tombeau de celle qu'il avait aimée. »

Le chef-d'œuvre de Tegner est sa *Frithiofs saga*. Dans aucun de ses poèmes, il n'a mis plus de sève, plus de fraîcheur d'idées, plus d'images vraies et gracieuses. Dans aucun de ses poèmes, son style n'a été plus flexible et plus harmonieux. C'est un vrai charme que de voir cette belle langue suédoise, cette langue mâle et sonore, assouplie à la volonté d'un vrai poète. Quand une fois il commence un de ses chants, on dirait qu'il tient entre les mains la harpe de chêne des anciens scaldes, et cette langue qu'il maîtrise, qu'il tourne

à son gré, résonne sous sa main nerveuse comme une corde d'airain, ou soupire comme une voix de jeune fille.

Le poème se compose d'une série de chants lyriques de différentes mesures qui se tiennent l'un à l'autre, comme les anneaux d'une même chaîne, et forment un cycle épique. C'est une des chroniques les plus romanesques et les plus touchantes qui nous aient été conservées dans les traditions du Nord. C'est, on peut le dire, un tableau du Nord entier, avec sa vie de pirate, ses assemblées populaires et son culte païen. Tegner a composé cet ouvrage d'après la saga islandaise. Mais avec quelle élévation de talent il a développé le thème qu'il s'était choisi! avec quelle grace il a jeté sur ce canevas brut ses arabesques d'artiste, ses fleurs de poésie! J'ai analysé dans une autre occasion la saga islandaise (1); qu'on me permette d'analyser aussi l'œuvre de Tegner.

Deux enfans sont élevés ensemble chez un de ces vieillards sages comme on en cite souvent dans les traditions scandinaves. L'un est Ingeborg, la fille du roi Bele; l'autre est Frithiof, le fils unique du riche paysan Thorsten. Ingeborg est une vraie fleur du Nord, blonde et pâle, douce et résignée, pareille à un de ces lis qui ouvrent leur calice à tous les rayons du soleil, et se courbent sous tous les vents. Frithiof est la plante vigoureuse qui doit grandir comme un chêne et braver la tempête. Tout jeune, il guide déjà sa barque à travers les fleuves écumans, il s'élance au-dessus des rochers pour atteindre le nid de l'aigle ou du vautour. Tout jeune, il aime Ingeborg. Il la conduit à travers les bois et les montagnes, il la porte sur ses épaules au-delà des torrens, il la protége comme un frère, et Ingeborg s'abandonne à lui avec amour et confiance.

Le roi Bele meurt et partage son royaume entre ses deux fils, en leur recommandant d'aimer Frithiof. Thorsten meurt en même temps que le vieux roi, dont il a été l'ami fidèle, le compagnon d'armes. Frithiof hérite de tous ses biens. Il demande à épouser Ingeborg; mais les deux jeunes rois, Helge et Halfdan, lui répondent avec dérision qu'ils ne donneront pas leur sœur à un fils de paysan, et Frithiof se retire dans sa demeure, bien résolu de rompre à tout jamais avec eux. Quelque temps après, Helge et Halfdan sont attaqués par un ennemi redoutable. Ils implorent le secours de Frithiof, mais il le leur refuse. Les deux frères se mettent en marche avec leur

(1) *Lettres sur l'Islande.*

armée. Frithiof reste seul, et la nuit, quand tout dort, il se jette dans son bateau, traverse l'onde qui le sépare de celle à laquelle il pense sans cesse, entre dans le temple de Balder, et y trouve Ingeborg. Là, il l'enlace dans ses bras, il lui jure un amour éternel. Ingeborg a peur; elle a peur de profaner le sanctuaire du dieu, où elle a reçu son amant. Mais Frithiof combat toutes ses craintes, étouffe tous ses scrupules, et cueille sur ses lèvres vierges le baiser de l'amour. Quand les deux rois reviennent de leur expédition, ils accusent Frithiof d'avoir pénétré la nuit dans l'enceinte religieuse, d'avoir souillé la demeure des dieux. Un cri de réprobation s'élève contre lui. La loi de Bele le condamne; il doit payer de sa vie le crime qu'il a commis. Mais son nom, sa valeur, et l'amour que le peuple lui porte, le sauvent. Halfdan le condamne à s'en aller chez un jarl lointain recouvrer un tribut qui n'a pas été payé depuis longtemps.

Frithiof part, emportant avec lui les sermens d'Ingeborg et l'espoir de revenir bientôt vivre auprès d'elle. Après une tempête violente contre laquelle il lutte avec énergie, il aborde sur le rivage habité par Angantyr. Un de ces *bravi* scandinaves, dont le métier était de se battre en toute occasion pour le prince auquel ils s'étaient dévoués, un *Berserkir*, renommé pour sa force et sa valeur, s'avance à la rencontre du voyageur et lui propose un duel. Frithiof, harassé de fatigue, couvert encore de l'écume des flots qu'il vient de traverser, accepte le combat. Il désarme son adversaire, et tous deux se prennent corps à corps. Le Berserkir tombe, et sa vie appartient à Frithiof. — Oui, ma vie t'appartient, dit le farouche guerrier, et je ne veux pas que tu me fasses grace. Va chercher ton épée, je t'attends ici pour recevoir le coup mortel. Frithiof revient avec son épée, et trouve le Berserkir immobile à la même place et prêt à courber la tête sous son glaive. Cette fermeté l'ébranle. Il tend la main à son rival malheureux, le relève, et tous deux se présentent chez le jarl.

Angantyr reçoit Frithiof, non pas comme un ennemi audacieux qui vient chercher une contribution arriérée, mais comme un ami. Il le fait asseoir à sa table, il lui fait présenter la coupe de *miœd*, il veut le retenir près de lui et lui donner sa fille en mariage. Mais Frithiof a promis de rester fidèle à Ingeborg, et il ne manquera pas à son serment. Quand le printemps revient, il équipe un navire, prend le tribut que le jarl lui paie noblement, et vogue vers sa terre natale.

Cependant Helge et Halfdan, pour faire leur paix avec le roi Ring,

ont promis de lui donner leur sœur en mariage, et la jeune fille, qui se souvient de Frithiof, qui l'aime toujours, obéit à l'implacable volonté de ses frères. Quand le jeune guerrier arrive dans sa patrie, il apprend que Ingeborg est loin. Alors sa fureur ne connaît plus de bornes. Il s'élance au-devant de Helge, lui jette au visage le tribut qu'il a rapporté, le renverse par terre, brûle le temple de Balder, et s'embarque de nouveau. Cette fois, il est proscrit par toutes les lois du pays. Cette fois, il dit un adieu de douleur à son pays natal, aux lieux où il a vécu, où il a aimé. Il s'élance sur le vaste Océan; il commence sa vie errante, sa vie de vikingr, tantôt luttant avec audace contre les autres vikingr qu'il rencontre sur les vagues, et tantôt descendant sur les côtes pour combattre toute une tribu et ravager toute une contrée.

De longs mois se passent dans cette vie d'orages et de périls. Il aborde sur le sol de la Grèce, sur cette terre bénie dont son père l'a souvent entretenu comme d'une contrée fabuleuse, où le ciel est toujours bleu, où l'air est embaumé par le parfum des fruits vermeils et des oranges d'or. Là, le souvenir de son amour le saisit tout à coup, et lui jette dans l'ame une amère tristesse. Il ne se sent plus nulle envie d'essayer la force de son bras et le poids de son glaive. Il veut revoir encore une fois son Ingeborg; il veut la revoir et lui dire un dernier adieu.

Un jour que le roi Ring était assis dans sa salle de banquet avec la fille de Bele, lui vieux, semblable, dit le poète, au froid automne, elle toute jeune, rose et fraîche comme le printemps, on voit entrer un vieillard couvert d'une longue barbe et d'un manteau sale. Les jeunes gens, à la vue de cet hôte étrange, se mettent à rire. Mais lui, prenant d'une main robuste le plus téméraire d'entre eux, le renverse à ses pieds. Le roi le fait approcher et l'interroge. L'étranger refuse de dire son nom et son pays; puis tout à coup il se découvre, et à la place de ce vieillard mal vêtu qui avait fait rire de pitié les convives du banquet, on aperçoit un grand et beau jeune homme dont les cheveux blonds tombent à longues boucles sur ses épaules, et dont le regard plein de courage frappe de respect tous ceux qui le contemplent.

Ring l'invite à rester chez lui, et Ingeborg lui offre, en tremblant, la coupe où le vin pétille. Dès le moment où il l'a vu apparaître, Ring a reconnu Frithiof, et il veut mettre son honneur et sa fermeté d'ame à l'épreuve. Un jour, il traverse avec sa jeune épouse un lac nouvellement couvert de glace. La glace se brise sous leurs pieds, et

Frithiof les sauve. Un autre jour, Ring s'en va à la chasse dans une forêt profonde, et lorsque ses compagnons sont loin, il dit à Frithiof: « Je suis las, asseyons-nous au pied de cet arbre; je veux dormir quelques instans. » Frithiof étend son manteau par terre, et le vieux roi s'endort sur les genoux du héros. Pendant cette heure de sommeil, un oiseau noir perché sur une branche dit à Frithiof : « Qu'attends-tu? l'époux d'Ingeborg est en ton pouvoir; personne ne te voit. Il t'a ravi ta bien-aimée, ton espoir, ton bonheur. Ne peux-tu reconquérir ce qui t'appartient? » Mais un autre oiseau lui crie : « Souviens-toi de ton honneur. Cet homme t'a reçu comme un frère. Il a confiance en toi. Ne souille pas ton nom par une lâcheté. » Frithiof, en proie à ces deux pensées qui flottent dans son esprit, tire son épée et la jette loin de lui. L'oiseau noir s'enfuit en poussant un cri sinistre; l'oiseau blanc prend son essor vers le ciel. Ring se lève. « Je n'ai pas dormi, dit-il; j'ai vu tout ce qui se passait en toi. Je t'ai reconnu, Frithiof, le jour même où tu entras dans ma demeure, et j'ai voulu voir jusqu'où allait ta noblesse de caractère, ton courage de héros. Dès ce moment je t'adopte pour mon fils : tu règneras après moi. »

Quelque temps se passe. Ring, se sentant près de mourir, appelle Frithiof, et lui lègue Ingeborg et son royaume. Mais le vieux roi laisse un fils en bas âge; Frithiof ne veut pas lui ravir ses droits. Il le fait reconnaître pour souverain, et n'accepte que le titre de régent. Il retourne dans son pays. Un de ses ennemis est mort; il se réconcilie avec l'autre. Il reparaît avec l'expression du repentir dans le temple de Balder, qui a été rebâti. Il obtient son pardon des vieillards, son pardon des prêtres, et épouse Ingeborg. Ainsi se termine ce poème remarquable, dont une analyse ne peut donner qu'une bien faible idée, et qu'il faudrait lire dans l'original pour en comprendre la saveur et le charme exquis (1).

La biographie de Tegner n'est pas longue à faire. Sa vie n'est pas féconde en évènemens. C'est une de ces heureuses vies qui se sont écoulées entre l'étude et la poésie, dans l'exercice d'un devoir et le laisser-aller d'un rêve. Elles ressemblent à ces rivières soumises à la main de l'homme, qui tantôt sont retenues par une écluse et tantôt courent en toute liberté à travers champs. Sans doute il y a eu là des coups de vent, des orages. Plus d'une fois ces vagues ont été noir-

(1) La *Frithiofs saga* a été traduite trois fois en allemand. Elle a été traduite en anglais avec beaucoup de talent par mistress Garnet. Un de nos amis doit en publier prochainement une traduction française.

cies par la tempête ; plus d'une fleur s'est flétrie sur ces bords. Mais le nuage s'en est allé, le ciel est redevenu bleu, et la rivière a repris son cours paisible.

Esaïe Tegner est né le 13 novembre 1782, dans la province de Vermeland. Son père était pasteur à Millesvik. En 1799, Tegner entra à l'université de Lund. C'est là qu'il étudie, c'est là qu'il prend ses grades et qu'il devient successivement adjoint à la bibliothèque, maître en philosophie faisant des cours sur l'esthétique, secrétaire de la faculté de philosophie, professeur-adjoint, et, en 1810, professeur ordinaire. Il enseignait la littérature grecque et se faisait remarquer par la justesse de ses aperçus et la grace de sa diction. En 1812, il obtint une prébende, en vertu de cette loi universitaire qui accorde des presbytères aux professeurs de Lund et d'Upsal. Il se fit consacrer prêtre; il reçut le diplôme de docteur en théologie, et, en 1824, il fut nommé évêque à Vexiœ. Maintenant ses devoirs de prélat absorbent toutes ses pensées. On le prie depuis long-temps de continuer la publication de ses œuvres, qu'il a commencée en 1828, et il n'a pas encore pu s'y décider. Au lieu d'écrire des vers, il écrit des homélies ; au lieu de faire imprimer ses poésies inédites, il visite les écoles de son diocèse. Il est fier et heureux de sa mission de prêtre, comme il l'était autrefois de ses lauriers académiques. Je lui demandai si depuis qu'il était évêque il n'avait rien composé. « Non me dit-il avec un sourire de satisfaction, mais j'ai consacré vingt églises et prononcé vingt discours devant des assemblées de paysans. »

Heureux celui qui, après avoir dévoué sa vie de jeune homme rêves d'or de la poésie, peut reposer ainsi sa vieillesse dans l'enceinte du temple, dans les joies de la religion!

X. Marmier.

LES CÉSARS.

III.

CALIGULA.

Caïus César (car le nom de Caligula était un sobriquet qu'en son bon temps il eût été dangereux de lui donner) restait seul de la famille de Germanicus. Un rare talent pour se plier, une obséquiosité habile, quoique sans bornes, lui avait fait trouver grace. Ni la condamnation de sa mère, ni l'exil de ses frères, ne lui avait seulement arraché un cri de douleur. On a dit de lui qu'il n'y eut jamais ni meilleur serviteur, ni plus mauvais maître. Il sauvait, en s'annulant, sa dangereuse origine; il apprenait le chant et la danse du théâtre, se passionnait pour le jeu, se déguisait, la nuit, en robe longue et en perruque, pour courir des rendez-vous amoureux, s'avilissait pour ne pas se perdre.

Cependant Tibère, sagace comme il était, l'avait pénétré; il le voyait assister, par goût, aux supplices: c'est un serpent, disait-il, que je nourris pour le genre humain. Tibère le détestait, il eût bien voulu lui préférer son propre petit-fils, le jeune Tibère; mais ce jeune homme était bien peu mûr. Il se contenta de l'associer à Caïus, communauté inégale où la part du lion allait être bientôt faite.

Malgré tant de mauvaises qualités, Caïus était aimé, il avait pour lui le peuple, il avait pour lui les soldats au milieu desquels s'était passée son enfance; il était fils de Germanicus, et puis il succédait à Tibère. A peine était-il en marche pour conduire les funérailles du vieux César, qu'au milieu des autels, des victimes, des flambeaux, des habits de deuil, la joie du peuple éclata autour de lui, l'appelant son *petit*, son garçon, son cher *petit poulet;* je ne puis pas traduire autrement. Arrivé à Rome, il fit l'éloge de Tibère, sans presque en

rien dire, mais cependant pleurant beaucoup; il fallait avoir le don des larmes. Il oublia néanmoins, et le sénat aussi, qu'il avait écrit de Misène pour faire accorder les honneurs divins à son prédécesseur; il n'en fut pas question autrement. Tibère était à peine enterré, qu'il s'agit de casser son testament; tout redoutable qu'ait pu être un prince, il se trouve toujours quelque sénat, parlement ou assemblée, pour casser son testament avant que sa cendre ne soit refroidie. Le sénat, si humble et si nul sous Tibère, devenait tout puissant pour le seul fait de rompre ses dernières volontés. Il s'agissait d'exclure le jeune Tibère, que son aïeul avait associé à l'empire. Cela se fit avec grande joie, au milieu du sénat, des chevaliers, du peuple, car tout le monde avait forcé les portes de la curie; Caïus fut déclaré seul souverain, maître absolu.

Rien ne portait à la modestie comme cette déclaration. Caïus, ainsi que ses prédécesseurs, fut pris tout d'abord d'une rage de modération et d'humilité; il fit un discours tout populaire, ne voulut point de titres souverains, rendit leurs droits aux exilés, brûla les archives criminelles de Tibère, qui pouvaient donner lieu en sens contraire à bien des accusations, en jurant qu'il n'en avait rien lu ni parcouru (on dit du reste qu'il n'en brûlait qu'une copie), permit de lire les écrits que Tibère avait fait détruire, rendit des comptes publics, ce qui n'avait pas été fait depuis Auguste; voulut même restituer au peuple les beaux droits dont le peuple ne voulait plus et qu'il fallut lui reprendre, les droits d'élection. Il y a même de lui un beau mot; on lui apporta une dénonciation contre de prétendus conspirateurs qui en voulaient à sa vie: « Je n'ai rien fait, dit-il, qui ait pu me rendre odieux à personne. »

Il y eut en vérité un moment où le monde respira. Un écrivain qui n'habitait point Rome, ce centre de toute passion et de tout mensonge, décrit ce bonheur comme il eût décrit l'âge d'or. « Les Grecs n'avaient point de querelles avec les Barbares, les soldats avec les citoyens. On ne pouvait assez admirer l'incroyable félicité de ce jeune prince; il avait d'immenses richesses, de très grandes forces de terre et de mer, de prodigieux revenus qui lui arrivaient de tous les coins du monde; son empire n'avait pour bornes que le Rhin et l'Euphrate, au-delà desquels ne sont que des peuples sauvages, — les Scythes, les Parthes, les Germains. — Ainsi depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, sur le continent et dans les îles, au-delà même de la mer, tout était dans la joie. L'Italie et Rome, l'Europe et l'Asie, étaient comme en une fête perpétuelle, car sous aucun

empereur on n'avait vu tant de repos, et une aussi paisible jouissance de son bien. C'étaient, dans toutes les villes, autels, victimes et sacrifices, hommes vêtus de blanc et couronnés de fleurs, jeux, concerts, festins, danses, courses de chevaux. Le riche et le pauvre, le noble et plébéien, le maître et l'esclave, le créancier et le débiteur, se divertissaient ensemble comme au temps de Saturne. Cela dura sept mois. »

Caïus tomba malade, et le monde, ne sachant en quelles mains il allait passer, se désespéra. Tout fut en deuil; on passait la nuit aux portes du palais; des hommes vouaient leur vie pour la sienne. Jamais, pour un seul malade, il n'y eut une aussi vaste inquiétude. La maladie de Caïus fut comme celle de Louis XV; le jour où tout un peuple lui donna le nom de bien-aimé, il cessa de le mériter.

Je me permets de croire aussi qu'il en devint fou. Dès son enfance, il avait été sujet à l'épilepsie; c'était, au moral et au physique, une organisation toute discordante, souffrant les plus grandes fatigues et d'autres fois ne pouvant se soutenir, avouant même un germe de folie et songeant à s'enfermer pour prendre de l'ellébore; organisation à la fois terrible et maladive, dormant à peine trois heures d'un sommeil troublé par des apparitions et des rêves, passant la nuit à se promener sous de vastes portiques, attendant le jour, l'invoquant et l'appelant à haute voix.

Et puis il faut songer à ce que devait être pour un homme jeune, pour une imagination ardente et gigantesque au milieu de sa barbarie, pour une tête fatiguée par sa vie de dissimulation sous Tibère, et par le danger perpétuel dans lequel il avait vécu, l'étrange position d'un empereur romain; l'empire était quelque chose de trop nouveau pour que personne, pas même un césar, se fût familiarisé avec la pensée de mener l'univers entier comme un troupeau. Le gouvernement du monde dans une seule main! l'Europe et tout ce qu'on connaissait de l'Asie et de l'Afrique, en un mot tout ce qui n'était pas barbare, c'est-à-dire aux trois quarts inconnu, — par-dessus tout cela l'énorme cité de Rome avec ses trois millions d'habitans, ses pontifes, ses monumens, le tourbillon de sa vie, — vingt-cinq légions qui n'étaient que l'élite de l'immense armée que levaient toutes les nations et toutes les villes, des flottes sur toutes les mers, un revenu sans bornes, puisque les impôts étaient sans limite, ajouté aux cinq cent vingt-trois millions qu'à travers ses proscriptions avait grapillés Tibère; — puis encore la divinité, des bouffées d'encens et des autels, — tout cela appartenant et obéissant à une seule créature humaine,

— un individu de cinq pieds six pouces, maître et propriétaire de tout cela! ce n'étaient pas là des idées assez vieilles pour que les cerveaux se fussent blasés sur elles. Et le fils pauvre, tremblant et menacé de Germanicus, salué un beau jour par le sénat, les prétoriens et le peuple qui le débarrassaient de son humble et unique rival, seul et absolu dominateur de toutes ces choses, devait se sentir ébloui comme celui qui, après vingt ans de séjour dans un cachot, passa subitement à la lumière, et devint aveugle. Ajoutez que, par les passions qui régnaient, par les ambitions hardies et dépravées qui restaient au cœur de certaines familles, par la morale du temps qui excusait tous les crimes, par mille autres circonstances enfin, cette position si grandiose était menacée d'un perpétuel danger. L'empire, après tout, ses gloires et ses richesses, étaient promis à quiconque donnerait un coup de couteau à cet homme. Caïus, qui avait étouffé Tibère malade, devait savoir quelque chose de la facilité avec laquelle s'assassine un empereur. Ainsi, entourée de luxe, de voluptés et de coups de poignards, cette vie de maître du monde devait tenir la pensée de l'homme dans une excitation perpétuelle, et pouvait ne lui paraître qu'une splendide et incessante hallucination.

De là ces étranges natures impériales, ces types qui ne se retrouvent pas ailleurs dans l'humanité, ces hommes qui, après avoir gouverné, sinon avec vertu, du moins avec prudence, furent tout à coup pervertis ou jetés en démence par le pouvoir : Néron, Caligula. De là ces monstres de sang et de folie, êtres incompréhensibles, et par leurs crimes et par l'impunité de leurs crimes : Domitien, Commode, Heliogabale. Tibère est dans la nature humaine; il a peur, et il tue : sa terreur est la mesure de sa cruauté. Mais ces hommes-là ont l'air véritablement frappés du ciel; pouvant tout et osant tout, avec leur luxe inoui, leur scélératesse monstrueuse, sans but, sans raison, sans mesure, il y a chez eux du vertige. Placés trop haut, la tête leur a tourné; ils ont vu sous leurs pieds un trop immense espace, trop de peuples, trop de pouvoir, et en même temps aussi un précipice trop glissant. Leur cerveau n'a pas tenu à ce mélange d'exaltation et de terreur.

La folie de Caïus se manifesta bien vite, n'eût-ce été que par son changement; il reprit tous les titres dont il n'avait pas voulu d'abord dans son premier accès de modestie : Auguste, empereur, père de la patrie, grand pontife, le pieux, le grand, l'excellent, le fils des camps, le père des armées! Il rétablit l'action de lèse-majesté, qu'il avait

abolie; il fit dire de se tuer (c'était la formule d'usage) à Silanus, son beau-père, et au jeune Tibère; le crime de celui-ci était, selon Caïus, d'avoir pris du contre-poison pour éviter que César ne l'empoisonnât. Son ancien confident, Macron, ne devait pas échapper davantage : il était devenu grondeur, ne laissait pas Caïus dormir à table, ne lui permettait pas d'éclater de rire à la vue des bouffons ou de contrefaire leurs gestes; quand, au spectacle, Caïus mêlait son chant à celui des acteurs, Macron le poussait doucement et le grondait tout bas : c'était un homme fort gênant, et, comme les autres, on l'invita à mourir. Les esprits étaient tellement faits au suicide, que ce genre de supplice s'exécutait sans marchander. Les empereurs faisaient ainsi économie de bourreaux.

Mais c'était encore de la raison que tout cela. Pour compléter sa folie, Caïus se souvint qu'il était dieu : « Ceux qui conduisent, disait-il, les bœufs, les moutons et les chèvres, ne sont ni bœufs, ni béliers, ni boucs; ce sont des êtres d'une nature supérieure, ce sont des hommes. De même, ceux qui conduisent tous les peuples du monde ne sont pas des hommes; ce sont des dieux. » Il était un jour à table avec des rois qui disputaient ensemble de leur noblesse; Caïus les interrompit brusquement par ce passage d'Homère : « Un seul maître, un seul roi. » Il s'exalta sur cette pensée, voulut même prendre le diadème; mais il y aurait eu là de quoi faire révolter sérieusement le peuple romain, que tant de proscriptions n'avaient pas révolté. « Seigneur, lui dit-on pour détourner cette faute, vous êtes au-dessus des rois. » A partir de ce moment, Caïus prit sa divinité au sérieux. Il commença cependant par n'être que demi-dieu; il s'adjugea les attributs et les cérémonies d'Hercule, de Castor, d'Amphiaraus; il contrefit Hercule avec une peau de lion et une massue d'or. D'autres fois il portait le chapeau de Castor et Pollux, la peau de faon de Bacchus; mais c'était trop peu de chose. Il passa bientôt dieu.

Ainsi Rome, au premier mot de ce fou, tomba à genoux aux pieds de son dieu Caïus. Il eut un temple, une statue d'or; on se disputa à prix d'argent l'honneur d'être du nombre de ses prêtres. Chaque jour on lui immola les victimes les plus exquises et les plus rares, des paons, des oiseaux du Phase, des oiseaux de Numidie; il ne fallait pas moins au goût délicat de ce nouveau dieu. Les peuples avaient beau tenir à leurs idoles, tout ce qu'il y avait de plus parfait parmi les statues des divinités venait à Rome; on coupait les têtes, on y substituait celle de Caïus. La pauvre Grèce était dépouillée de ses dieux, la seule chose qui lui restât; son Jupiter olympien ne fut

préservé que par des prodiges. A Milet, Caïus enleva un temple à Apollon. On jurait en son nom; on mettait ses statues avec celles des dieux; toutes les nations et toutes les villes se faisaient les complices de sa folie.

Quant à lui, il gardait la grandeur de sa divinité : aujourd'hui c'est Apollon, il porte une couronne de rayons sur sa tête et mène les Graces à sa droite; demain il aura les ailes aux pieds et le caducée de Mercure; il prendra une grande barbe pour figurer le dieu Mars. Un jour il fut Vénus, pourquoi ne serait-il pas Jupiter? Il est comme lui l'amant de sa propre sœur. Est-ce la foudre qui lui manque? il aura des machines d'opéra pour imiter le bruit du tonnerre, il fera des éclairs avec du soufre; si le vrai tonnerre vient à tomber, il jette une pierre au ciel en lui criant, au ciel qui ne s'en soucie mais : « Tue-moi ou je te tue. »

Cherchez-vous le prince? voyez-le suivi d'une Théorie qui chante les louanges de Caïus Hercule, ou de Caïus Jupiter. — Non, il est chez lui, demandez-le à ses portiers; ses portiers sont Castor et Pollux, dont le temple, depuis qu'il a augmenté son palais, lui sert aujourd'hui d'antichambre. — Mais il est dans une plus intime retraite : la lune est dans son plein, elle brille de tout son éclat; Caligula est là qui l'appelle amoureusement à venir partager sa couche. Au Capitole, il s'est fait faire une chapelle auprès du temple de Jupiter : allez là prêter l'oreille, vous ouïrez la conversation de Jupiter Latialis et de Jupiter Capitolin; le Capitolin est un peu muet, mais en revanche l'autre parle, chuchotte, interroge, écoute les réponses, se fâche, élève la voix. « Je te renverrai, lui dit-il, au pays des Grecs; » puis il se laisse toucher, ne menace plus, consent à vivre d'accord avec son confrère, et, pour se rapprocher de lui, joint le Capitole au mont Palatin par un pont qui passe au-dessus du temple d'Auguste.

Lorsqu'il lui naquit une fille, petite enfant dans laquelle il se reconnaissait à sa férocité précoce, il la promena d'abord chez tous les dieux, puis enfin il la porta chez Minerve, la lui mit sur les genoux, et fit la déesse sa gouvernante. A la mort de sa sœur Drusille, il fit déesse cette femme infame, il ordonna qu'on ne jurerait qu'en son nom; cela ne lui suffit pas, il voulut encore qu'elle fût montée au ciel, et il trouva un sénateur pour jurer par tous les sermens possibles, par sa vie et par celle de ses enfans, qu'il l'avait vue en chemin pour l'Olympe.

Dans sa douleur, il partit de Rome à la hâte, courut toute l'Italie, alla donner des jeux en Sicile; mais la fumée de l'Etna lui fit si

grand'peur, qu'au milieu de la nuit il s'enfuit de Messine. Rome cependant portait le deuil de Drusille. Ce deuil était sévère; on ne pouvait, sous peine de mort, ni rire, ni se baigner, ni souper avec ses enfans ou sa femme. Caïus, revenu en courant comme il était parti, ayant de plus une longue barbe et les cheveux en désordre, posait aux Romains un étrange dilemme; à qui se réjouissait, il disait : « Qui peut se réjouir lorsque Drusille est morte? » à qui portait le deuil : « Comment peut-on pleurer une déesse? » Il frappait donc à coup sûr, et pouvait être certain de ne manquer personne.

Un jour — il n'avait, du reste, pas attendu ce jour-là pour renouveler l'exemple des cruautés de Tibère, — un jour il vint au sénat, et y entonna l'éloge de son prédécesseur. Jusque-là on avait librement parlé de Tibère. « Mais, disait Caïus, moi, je suis empereur, je puis le blâmer; où d'autres prendraient-ils cette liberté? — Valets de Séjan, délateurs de ma mère, de quel droit condamnez-vous l'homme que vous avez honoré par tant de décrets? » Et à la fin de sa harangue, il se faisait apostropher par Tibère lui-même : « Tout ce que tu as dit, mon fils, est très juste et très vrai; ne t'amuse pas à les aimer, à leur plaire, à les épargner; s'ils le peuvent, ils te tueront. Ne pense qu'à ta sûreté, les moyens qui la garantiront le mieux seront les plus justes : tranquille sur ta vie, jouissant de tous les plaisirs, tu seras honoré d'eux bon gré mal gré. Prends-y garde, personne n'obéit volontairement; tant qu'on redoute le prince, on l'honore; s'il cesse d'être le plus fort, il faut qu'il meure. » C'était là au fond toute la politique de Tibère.

Le sénat resta consterné; qui n'avait pas parlé contre Tibère? Le lendemain, il reprit courage, fit grand éloge de la bonté du prince qui, après de si justes reproches, n'avait pas ordonné leur mort à tous; il décréta des sacrifices pour l'anniversaire d'un si beau discours, et recommença toute sa série de bassesses sous Tibère; rien n'était changé.

L'homme seulement était pire : était-ce folie, habitude du sang, délire du pouvoir, instinct inné de cruauté? Il est malheureusement difficile de ne pas reconnaître dans quelques ames un certain goût de sang, une manie féroce, un amour gratuit du meurtre, indépendant de toute idée de crainte, d'intérêt ou de vengeance. Caligula jetant aux bêtes féroces les gladiateurs vieux et infirmes, marquant sur la liste de ses prisonniers ceux qui devaient être égorgés pour nourrir les bêtes du cirque lorsque la viande était trop chère, faisant frapper ses condamnés à petits coups, afin, disait-il, qu'ils se sentissent

mourir; dans ses orgies, se donnant la torture en spectacle; caressant le cou de sa maîtresse, et ajoutant : « Cette belle tête pourtant, je n'ai qu'à dire un mot, et elle tombera. » Qu'est-ce que cela? si ce n'est l'amour et le besoin du sang?

Aussi était-il merveilleusement ingénieux pour trouver des criminels. Nous parlions tout à l'heure du deuil de Drusille. L'anniversaire de la bataille d'Actium lui fournit un pareil dilemme : par sa mère, il descendait d'Auguste, par sa grand'mère d'Antoine; il était petit-fils du vaincu et du vainqueur. « Que les consuls fassent la fête, disait-il le matin à ses amis, ou qu'ils ne la fassent pas, ils seront toujours coupables. » Les consuls firent la fête; ils furent déposés le jour même, les verges de leurs licteurs rompues sous leurs yeux. L'un d'eux se tua de chagrin.

Il se souvint aussi de ceux qui, pendant sa maladie, avaient voué leur vie pour la sienne; il les prit au mot, fit combattre l'un contre des gladiateurs et eut grand' peine à lui faire grace après sa victoire; fit promener l'autre comme une victime avec les banderolles et la verveine, et le fit jeter dans un précipice. Sa cruauté était facétieuse; tous les dix jours, il marquait sur la liste des prisonniers ceux qu'il voulait faire périr (la procédure était simplifiée, on le voit, il ne fallait plus tant de formalités pour tuer un homme); il appelait cela apurer ses comptes.

Plus d'une fois il fit assister les pères à la mort de leurs fils; à ceux qui étaient malades il envoyait poliment une litière. Un autre, invité par l'empereur à venir ce soir-là souper à sa table, n'osa refuser, parce qu'il lui restait un fils. Caïus le chargea de parfums et de couronnes, lui envoya sa coupe pleine de vin, l'accabla de toutes ces marques de joie si déchirantes pour sa douleur, et ne lui permit pas même, en récompense de sa résignation, de recueillir les os de son enfant.

Laissons la fatigante énumération de ces actes de cruauté. Il serait sans doute absurde de chercher quelque raison politique dans la conduite de ce fou, mais la force des choses le poussait comme elle pousse tant d'autres; il sentait l'état de la société sans le comprendre. Depuis César il n'y avait eu véritablement que deux puissances dans l'empire, le peuple et les soldats : Auguste avait voulu relever le sénat, Tibère l'abattit; en même temps les légions, sévèrement gardées loin de Rome, s'annulèrent; tout le pouvoir de l'armée fut dans les prétoriens. A ces deux puissances, les prétoriens et le bas peuple, Caligula trouva facile d'immoler les restes de cette puissance éteinte, le sénat. Ce que Tibère n'avait pas fait, il appela le peuple au béné-

fice de ses proscriptions; il fit passer en jeux et en largesses pour la populace romaine, en libéralités pour ses prétoriens, les patrimoines des condamnés, c'est-à-dire des hommes les plus riches. Cette politique si facile et si simple ne passait pas l'esprit de Caïus; il s'assurait, aux dépens des vaincus, la bonne volonté des puissans.

Mais ce penchant pour le peuple n'empêchait pas l'homme de prédominer toujours, le Romain, l'homme de sang de se faire partout et en tout temps sentir. Il n'y eut personne, dit Suétone, d'une condition si basse auquel il ne voulût du mal. Le théâtre était le lieu de ses querelles avec le peuple; souvent, par plaisanterie, dans les grandes chaleurs, il faisait retirer le velarium qui servait à protéger les spectateurs contre l'ardeur du soleil, et ne laissait plus sortir personne; un autre jour, ennuyé du bruit de la foule, qui venait dès la nuit prendre sa place au cirque, il la fit chasser à coups de bâton; un grand nombre d'hommes périrent.

Il avait une douleur, c'est que son époque ne fût marquée par aucune calamité publique. Sous Auguste, la défaite de Varus; sous Tibère, la ruine du théâtre Fidènes, avaient au moins illustré leurs règnes. En vain faisait-il quelquefois fermer les greniers de Rome pour mettre à la famine le petit peuple, qui ne vivait que de distributions publiques; qu'étaient-ce que ces calamités factices? Son temps était trop heureux; il serait oublié. Oh! l'incendie, la peste, la famine, le tremblement de terre, la destruction des armées, où sont-ils donc?

Mais console-toi, pauvre peuple; si tu souffres un peu des bizarreries de ton maître, vois les spectacles qu'il te donne : ce ne sont que gladiateurs, combats de bêtes, drames, pantomimes; le cirque est rempli le matin, il n'est pas encore vide le soir. C'est d'abord la chasse aux bêtes féroces, ce sont ensuite les combats de Troie, c'est la course de chevaux où nul n'est admis à servir de cocher, s'il n'est sénateur; la poussière du cirque est parsemée de minium et de pierres brillantes. Vive le dieu Caïus, le patron des farceurs, le protecteur des bouffons! l'ami, le commensal, le convive des cochers de la faction verte, avec qui il soupe dans l'écurie! Croyez-vous qu'il ne sache pas récompenser les talens? Apelle le tragédien est son conseiller intime, Cythicus le cocher du cirque, pendant une orgie, a reçu de lui deux millions de sesterces (387,500 fr.) sur sa cassette. Voyez Incitatus, à qui les libéralités de César ont fait une fortune, qui a des manteaux de pourpre, un collier de pierres précieuses, une maison, des esclaves, un mobilier; qui invite à souper et traite magnifiquement

ses convives. Qu'Incitatus dorme en paix, les soldats sont là, et, pour ménager son sommeil, imposent silence à tout le quartier. Incitatus va être consul : il a une écurie de marbre et un ratelier d'ivoire; Incitatus est le cheval de César. — Caïus a donné des jeux à la Sicile, il en a donné à la Gaule, il n'en refuse à personne. A Rome, il y a des spectacles tout le jour, ce n'est pas assez, il y en aura la nuit; toute la ville sera illuminée. — Venez plus loin, si Caïus quelquefois a affamé le peuple, aujourd'hui il le nourrit, il lui jette des vivres, des fruits, des oiseaux, de l'argent, de l'or; il y mêle des couteaux aiguisés; pardonnez-lui, c'est un caprice.

Si Caïus a ses caprices, le peuple aussi veut avoir les siens; il s'avise de favoriser les gladiateurs que n'aime pas son prince; il est au cirque pour la faction contraire à la sienne; il appelle Caïus le jeune Auguste; au beau milieu du spectacle, il se lève et se met à crier contre les délateurs : c'est la vieille liberté du théâtre. Caïus se fâche, fait tuer à droite et à gauche. « Plût aux dieux, s'écrie-t-il, que le peuple romain n'eût qu'une tête! »

Comment celui qui peut tout n'aurait-il pas tous les talens? Caïus est tourmenté par le problème de sa toute-puissance : il faut qu'il sache tout, qu'il soit le premier en toute chose; il est jaloux d'Homère et de Virgile, il renverse et défigure les statues des hommes illustres. La noblesse est en coupe réglée, elle expie chaque jour son ancienne puissance, ses patrimoines enrichissent le fisc; mais il lui reste ses souvenirs, les Torquatus ont le collier que leur ancêtre enleva aux Gaulois, les Cincinnatus ont pour insigne la chevelure de leurs ancêtres, les Pompée ont gardé le surnom de grand; tout ce blason fait ombrage à Caïus, il l'abolit; il porte envie à tout ce qui se distingue, même à la robe de pourpre du roi Ptolémée, qui détourne les regards de la foule et la distrait des jeux que son prince lui donne. Si un homme est élégant et bien peigné, il lui fait raser la tête par derrière; — un autre est grand et beau, il l'envoie combattre contre les gladiateurs; il a le dessus, faites-le mourir. — Un autre jour, un esclave, vainqueur au cirque, est affranchi par son maître; le peuple applaudit avec transport : Caïus est indigné; il faut qu'on ne voie, qu'on n'admire que lui; il se jette hors du cirque, descend les degrés à la hâte, foule aux pieds la frange de sa robe. « Le peuple-roi aura donc plus d'hommages pour un gladiateur que pour la personne sacrée de ses princes, que pour moi, présent devant lui? »

Pourquoi d'ailleurs admirer un autre que Caïus? Y a-t-il un talent qui lui fasse défaut? Peut-il manquer quelque chose au maître du

monde? Il est gladiateur, chanteur, cocher. Au théâtre, il accompagne la voix de l'acteur; il répète son geste, il le corrige. Homme d'esprit, il a su acquérir un peu de tous ces talens, et c'est bien assez pour qu'il s'y croie le premier de tous. Chaque empereur en général a eu sa manie, Tibère la grammaire et les grammairiens, Claude eut la rage de juger; mais la manie la plus commune de ces maîtres du monde fut pour les talens du cirque et du théâtre. Ce qu'on applaudissait tant, après eux et devant eux; ce qui faisait la fureur du consul et du crocheteur, de la matrone et de l'esclave, le comédien, le bouffon, l'*agitator*, le pantomime, leur inspirait plus de jalousie; c'était une gloire qui ne pliait pas tout-à-fait devant la leur, et le reste de liberté que le peuple gardait au théâtre les poussait instinctivement à s'y faire applaudir. Au milieu de la nuit, Caïus mande auprès de lui trois consulaires; les malheureux arrivent tremblans, un pareil message ne leur semblait que trop clair. On les fait entrer, on les place tout gelés de peur. Tout à coup, un bruit de flûtes et de castagnettes; Caïus paraît avec une longue tunique et la robe flottante du tragédien. Il monte sur un tréteau; il danse un ballet et renvoie encore tremblans les trois vieilles toges sénatoriales.

Mais sa plus grande passion fut pour l'éloquence. Il avait une parole naturellement forte, ardente, impétueuse; c'était après tout une nature bizarrement hardie que la sienne. Lorsqu'un homme était accusé devant le sénat, Caïus songeait au parti qu'il devait prendre, l'accusation ou la défense, selon que l'une ou l'autre allait mieux à sa phrase. Quand il avait choisi, il faisait ouvrir aux chevaliers les portes du sénat; il invitait par ordonnance à venir l'entendre.

Il ne tint pas contre le désir de joûter avec l'homme qui passait pour le premier orateur de son siècle, Domitius Afer. Domitius avait eu beau lui élever une statue; il ne pouvait échapper à cette joûte fort désirée de Caïus, fort sérieuse pour lui, car en tout cas mort s'ensuivait. On le chicana sur je ne sais quelle inscription de sa statue; il fut dénoncé devant le sénat. Caïus voulut être son accusateur; il avait tout prêt un magnifique discours, et le débita avec grande chaleur et grande solennité. C'était au tour de Domitius de répondre; mais en homme d'esprit, il se garda de le faire; il était trop ému, trop rempli d'admiration, il n'eut de parole que pour louer son éloquent accusateur, pour répéter chacune de ses phrases, pour s'enthousiasmer sur chacune de ses paroles. Mais ta défense, lui criait-on, ta défense! Sa défense! Il se jeta aux genoux de Caligula, il le supplia, ce maître de l'éloquence, de pardonner à un pauvre

écolier comme lui, pria, pleura, et Caïus, tout ému d'un si manifeste triomphe, lui pardonna et le fit consul.

Ce n'était rien encore que ces triomphes, d'autres les avaient remportés avant lui, n'y avait-il donc pas quelque chose que la vénération des dieux eût réservé au seul Caïus, à Caïus, le roi des rois, le maître de l'univers, le dieu? Chanter au théâtre, lutter sur l'arène, triompher au sénat par la parole! tout cela était humain et possible, la passion de Caïus était pour l'impossible et le surhumain. Ce fut toujours, du reste, la folie impériale; en contemplant le monde du haut de ce pic gigantesque où ils étaient placés, les Césars avaient dû le voir tout autre que nous ne le voyons, et, mesurant toutes choses à leur grandeur, ils les trouvaient petites et mesquines; chez eux, la manie du grandiose, innée dans les Romains, devint une rage pour l'impossible. Néron s'adressa à la magie pour la satisfaire, Caïus à la force; l'un plus instruit, plus artiste, plus curieux; l'autre affectant davantage l'énergie, la puissance, la virilité.

S'il voulait une villa, il la lui fallait en pleine mer, sur une digue jetée là où les eaux étaient plus profondes et plus orageuses, là où la pierre des rochers cédait aux pics avec plus de peine; il la lui fallait sur une cime de montagne nivelée par des déblaiemens, sur une vallée exhaussée au niveau des montagnes; tout cela se faisait avec une vitesse incroyable, la paresse était punie de mort. Dans ses bains, c'étaient des parfums précieux; à ses repas, des mets étranges et inouis; le bain, le souper, tout le faste de la vie romaine, il en avait merveilleusement perfectionné la folie. « Il faut être économe, disait-il, quand on n'est pas César! » Il buvait des perles dissoutes dans du vinaigre, faisait servir à ses convives des pains et des mets en or : il avait fait faire des navires immenses dont la carcasse était en cèdre, la poupe couverte de pierres précieuses, les voiles de couleurs brillantes; sur ces palais flottans, il avait des thermes, des salles de festin, des portiques, il avait de la vigne pendante sur sa tête, des arbres qui se balançaient avec leurs fruits. Au milieu de ces délices, il passait des jours à se faire porter le long des côtes de Campanie, au son des instrumens, au bruit des chœurs, jouissant à la fois de la terre et de la mer, comme il était maître de l'une et de l'autre. — Mais qu'est-ce que tout cela? il y a mieux encore, élever une ville au sommet des Alpes, — percer l'isthme de Corinthe, — c'est se séparer encore plus de la pauvre humanité, c'est vaincre les dieux. Caïus le fera, Caïus l'aurait fait, si par bonheur on lui en eût laissé le temps.

Mais voici une imagination plus belle encore. Pourquoi la mer ne lui obéirait-elle pas comme la terre? L'astrologue Thrasylle autrefois avait osé dire que Caligula ne régnerait pas plus qu'il ne galoperait sur le golfe de Baya. Eh bien! il va galoper sur le golfe depuis Baïes jusqu'à Pouzzole pendant une distance de cinq quarts de lieue : il fera un pont sur la mer : il rassemble de toutes parts des vaisseaux de charge, les fait ancrer sur deux rangs, et sur eux élève, non pas son pont, mais sa route : c'est bien une route véritable, sur le modèle de la voie Appia, construite en terre et en pierre, avec des auberges, des lieux de repos, jusqu'à des ruisseaux d'eau fraîche pour boire. Tant de vaisseaux furent réunis là, qu'il en manqua pour porter le blé à Rome, et Rome, qui ne vivait que de blés étrangers, prit son parti de mourir de faim, pourvu que son maître galopât sur la mer.

Il était là en effet accomplissant la prophétie de Thrasylle, faisant d'abord des sacrifices, surtout à l'envie, de peur, disait-il, que les dieux ne fussent jaloux de lui; puis, sur un cheval caparaçonné, la couronne de chêne sur la tête, tout armé, vêtu de la chlamyde d'or et d'une cuirasse qu'il disait venir d'Alexandre, s'avançant sur le pont suivi de son armée, le traversant et allant coucher à Pouzzole. Le lendemain, il revient de Pouzzole à Baïes. Le voilà sur le pont, en habit du cirque, sur un char que traînent les chevaux les plus célèbres dans les jeux; après lui les voitures de ses amis, les prétoriens, l'armée, le peuple. A moitié chemin, il monte sur un trône, y prononce son propre panégyrique, récompense les compagnons de ses dangers. Ce pont passé et repassé était pour lui une grande guerre accomplie.

Il resta là toute la journée et la nuit suivante. Ce devait être un beau spectacle : toute la côte, tout le pont, les bateaux dont la mer était couverte, portaient des flambeaux allumés; partout on y faisait des festins. C'est une belle fête que la fête de Caïus, et ceux qu'il y a invités peut-être en ce moment chantent ses louanges de bon cœur. Mais le maître est rassasié, prenez garde, il va changer de plaisir; à la mer les convives, maintenant que la fête est finie! à la mer les amis, les prétoriens, le peuple! Si quelques-uns cherchent à remonter sur les bateaux, à coups de rames repoussez-les à la mer! Malheureusement pour Caïus la mer était calme, la plupart se sauvèrent à la nage.

Mais l'impossible était cher. Il fallait remuer les millions à la pelle, et les millions manquaient. En un seul repas, s'il en faut croire Sé-

nèque, près de 2,000,000 avaient passé; en un an les 523,000,000 de Tibère avaient disparu. Caïus se sentait homme par ce côté-là, il n'était pas assez riche.

Les proscriptions redoublèrent d'ardeur. C'était sa grande ressource, le bourreau et le suicide par ordre donnaient au fisc son meilleur revenu. Après avoir fait mourir Junius Priscus qu'il croyait riche et qui ne l'était pas : « Il m'a trompé, disait-il, il méritait de vivre. »

Un jour, en Gaule, il perdait au jeu, et n'avait pas d'argent : il n'en eut pas plus de peine à payer. Il fit apporter le registre des contributions et abattit la tête des plus imposés. « Gagnez-moi maintenant quelques sesterces, dit-il aux joueurs, je viens de gagner des millions ! »

A Rome, il trouva de nouveaux prétextes pour condamner. Il se souvint de la persécution dirigée par Séjan contre sa famille, que sous Tibère il avait si héroïquement supportée, qu'à son avènement il avait si noblement renoncé à venger en brûlant les archives de Tibère. Dans sa tête ou dans son secrétaire, il retrouva la copie des fameuses archives; il sut au moins, ou se souvenir, ou deviner qui avait dénoncé, qui avait poursuivi, qui avait condamné sa mère ou ses frères; ce fut un large prétexte pour sa cruauté. Une autre fois il songea, pendant une nuit sans sommeil, à la félicité de ceux qu'il avait bannis. « Je les ai condamnés, et ils vivent, ils boivent, ils mangent, ils sont libres. Qu'est-ce que leur exil? un voyage! » Il les fit tous tuer. On explique d'une autre manière cette boucherie. A un homme qui avait été banni sous Tibère, il demandait : « Que faisiez-vous dans votre exil? — Seigneur, dit le courtisan, je passais ma vie à demander aux dieux la mort de Tibère et votre avènement. » Cela fit réfléchir Caïus : Ceux que j'ai bannis, pensa-t-il, passent donc aussi leur temps à souhaiter ma mort; et pour détourner l'effet de leurs vœux, il les fit mourir.

Mais les confiscations elles-mêmes ne suffisaient pas au trésor. Caïus avait l'esprit fécond en ressources; il en trouva une entre autres qui était bien romaine. On sait quelle place occupaient, dans les mœurs de cette nation, le droit de testament, la chasse aux successions, la captation des vieillards. Il y a même encore trace de ces mœurs dans nos provinces de droit écrit, dans le midi de la France, plus romain que le nord. Tibère avait déjà donné l'exemple, Caïus entra après lui dans une voie que leurs successeurs ne manquèrent pas de suivre. L'empereur se mit à courir les héritages, captateur dangereux qui ne s'amusait pas à dorloter les vieillards, mais qui se

faisait inscrire dans les testamens au nom de la peur, et qui ensuite, si le testateur s'avisait de vivre trop long-temps, lui envoyait un ragoût délicat de sa cuisine empoisonnée. S'il y avait difficulté sur un testament, l'affaire revenait à l'empereur; l'empereur était le juge suprême de son empire.—César, vous voilà institué héritier par un étranger, un homme qui ne vous avait jamais vu; il a exclu pour vous ses amis, ses parens, ses fils.—Qu'importe? Le droit de testament est sacré. Irai-je briser la volonté suprême d'un citoyen romain? — César, en voici un autre qui ne vous nomme pas; il a fait son testament, il est vrai, au commencement du règne de Tibère, mais il était centurion en retraite; il vivait des bienfaits du prince, il a oublié ce qu'il lui devait. — Infamie! ingratitude! Que ce testament soit cassé. —César, disait le premier venu, vous n'êtes pas inscrit au testament; mais j'ai ouï dire à cet homme qu'il comptait vous faire son héritier. — Oubli! erreur humaine! mais le mal est réparable; le testament ne comptera pour rien. — Ainsi jugeait Caïus; au commencement de ces audiences lucratives, il se fixait la somme qu'elle devait lui rapporter. Tant que la somme n'était pas complète, il appelait de nouvelles causes, et, juge infatigable, ne se levait que sa besogne remplie.

Les impôts allaient cependant leur train, l'impôt du vingtième sur les successions, l'impôt du centième sur tout ce qui se vendait, et bien d'autres; mais Caïus ne s'en contentait pas, il lui en fallait de nouveaux, sur tout homme, sur toute chose: — pour la vente des comestibles, tant; — pour les procès, un quarantième de la somme, une amende si on transigeait; — sur les gains journaliers des portefaix, un huitième; — tant sur les maisons de débauche; — tant sur les mariages. Tout cela s'établissait par des édits bien ignorés, bien clandestins, pour prendre plus facilement les gens en défaut. Le peuple demanda une loi, c'est-à-dire une affiche, car toute la différence de la loi à l'édit était celle d'une affiche à une lettre. Caïus céda à son bon peuple : au coin de quelque place, dans un lieu bien retiré, il fit afficher sa loi en si petites lettres, que personne ne la pouvait lire.

Mais le pauvre homme fut bien plus embarrassé quand une fille lui naquit (malheureuse enfant qui ne vécut pas deux ans, et que, par une justice à la romaine, on écrasa contre un mur, après avoir tué son père). Les charges de l'empire, le fardeau de la paternité, une fille à nourrir, à élever, à doter, mettaient le comble à son indigence : il demandait l'aumône, le pauvre César. Il ne faut pourtant pas croire qu'au mois de janvier il ne reçût aussi ses étrennes:

dans le vestibule du palais était le mendiant impérial, assis sur son trône, tendant la main; les consuls, le sénat, la foule, appelés par ordonnance, venaient, les mains et la toge pleines, couvrir de leurs dons le siége du souverain. Il n'y eut de gain si infame dont cet homme pût rougir : il y avait un lieu de débauche dans le palais; on inscrivait les noms de ceux qui y entraient, gens dignes de la reconnaissance du monde, pour avoir ajouté un denier au revenu de César.

Voici un métier qu'il fit encore, moins infame, également étrange. Après avoir aimé ses sœurs plus que des sœurs ne doivent l'être, il s'avisa de les trouver complices de conspiration, révéla toutes leurs infamies, les fit exiler, s'empara de leurs biens. Mais que faire de tant de dépouilles? Il n'était pas assez riche pour les garder. Les vendre? L'énormité des confiscations devait avoir fait baisser le prix des biens. Que dis-je? Il les vendra, mais il les vendra lui, en propre personne, recevant et proclamant les enchères. Ainsi, toutes les richesses de ses sœurs, leurs mobiliers, leurs parures, leurs esclaves, leurs affranchis, tout affranchis qu'ils étaient, furent adjugés à des prix immenses. Cette admirable découverte ne pouvait en rester là; il avait bien autre chose à vendre : en Gaule, des biens énormes confisqués sur les principaux du pays; ailleurs, nombre de gladiateurs, restes des jeux qu'il avait donnés, objet d'un débit excellent; en Italie, le mobilier magnifique qui, accumulé par deux Césars, garnissait les palais impériaux. Que tout cela vienne à la vente; le grand marché est dans les Gaules; il faut toutes ces richesses au marchand César. Mais les voitures, les chevaux manquent. — Prenez les voitures de louage, prenez les chevaux des moulins; le pain manquera à Rome (car les moulins ne tournaient que par les chevaux); mais qu'importe?

Voilà donc César commissaire-priseur, tenant hautes les enchères, vantant sa marchandise, encourageant les acheteurs qui hésitent; bavard, facétieux, ne vendant guère à moins de quelques cent mille sesterces, déployant toute la faconde du genre, plus l'argument sous-entendu de la hache impériale : « N'avez-vous donc pas honte, avares que vous êtes, d'avoir plus de fortune que moi? Voyez où j'en suis réduit. Livrer au premier venu le mobilier sacré des princes! Je m'en repens, en vérité. — Ne donnerez-vous pas cette misère pour un meuble qui vient d'Auguste? — Ceci servait à Antoine; pour l'amour de l'histoire, achetez-le. — Et vous, mon ami, prenez cette bagatelle : 200,000 sesterces. Vous êtes de province; vous avez envie de souper chez César : vous y souperez; il vous y invite. —

Crieur, que faites-vous donc? Ne voyez-vous pas qu'Aponius hoche la tête? Il accepte mon prix. Treize gladiateurs pour 9,000,000 de sesterces (1,743,750 francs)! » Aponius s'éveilla ruiné. D'autres, forcés d'acheter (et il n'y avait pas à diminuer des mises à prix de César), sortirent de la salle de vente pour aller s'ouvrir les veines.

Pour cette fois, Caïus devait avoir de l'or; l'or affluait à lui de tous les côtés; tout se payait, et se payait au prix de César, jusqu'à l'honneur d'être son prêtre qu'il mit en vente, et pour lequel Claude donna une somme énorme. L'or lui venait de la Gaule, de l'Égypte, de la Syrie. Toutes les parties du monde apportaient leur tribut. L'or était devenu sa passion la plus ardente; il voulait le voir, le remuer dans ses mains. Courage, Caïus! voici une grande salle toute remplie d'or, le plus doux des tapis pour tes pieds d'empereur; ôte tes sandales pour y courir! couche-toi là! roule-toi sur ces milliards! Tu es au comble de tes vœux, Caïus, tu es riche une seconde fois!

La chronologie de ces temps est fort difficile, vous me pardonnerez de ne pas la suivre : j'aurais dû vous parler d'abord des expéditions militaires de Caïus, car ce furent elles qui l'amenèrent en Gaule, et c'est en Gaule que lui vinrent toutes ces belles idées. Avant ce voyage, l'Italie semblait déjà épuisée; la Gaule et l'Espagne le tentaient fort. Aussi, un beau jour, il déclare qu'il va faire la guerre. Il se promenait alors, visitant je ne sais quel bois, quel fleuve d'Italie. Aussitôt les légions s'assemblent, les levées se font avec rigueur. Hommes, munitions, vivres, provisions de tout genre, — gladiateurs, chevaux et cochers du cirque, comédiens, courtisanes, — Caïus emmène de tout avec lui. Il se met en route, étrange général! tantôt si vite, que ses cohortes ne peuvent le suivre, et font porter leurs enseignes par des bêtes de somme; tantôt lentement, paresseusement, porté par huit hommes dans une litière, envoyant devant lui le peuple des villes voisines pour balayer les chemins et jeter de l'eau sur la poussière des routes.

Il passa le Rhin. Les ennemis manquaient; les Germains étaient quelque part dans leurs forêts à pourchasser les ours ou les sangliers, et ne s'inquiétaient pas, les malheureux, d'aller se faire vaincre par Caïus. Il leur faisait pourtant de terribles menaces, dont ils avaient la hardiesse de se moquer, jusqu'à un petit prince des Caninéfates qui prenait impunément en plaisanterie ce grand effort du maître. Caïus, il est vrai, avec son affectation d'énergie et de mâle vigueur, était, comme il arrive souvent, un poltron. Il venait de passer le Rhin; il était au beau milieu de ses soldats, en voiture, dans un dé-

filé. « Par les dieux! s'avisa de dire quelqu'un, la consternation se serait grande si l'ennemi venait à paraître. » Aussitôt voilà Caïus hors de voiture, montant à cheval, tournant bride. Il regagne le pont. Le pont était encombré de traînards, de goujats, de bagages. Caïus, poussé par la peur, se fait porter de main en main, leur passe à tous au-dessus de la tête, et n'est tranquille que sur sa bonne terre des Gaules.

Mais ce n'était là qu'une fausse alerte, l'ennemi se contentait de rire, et ne venait pas. Il fallait pourtant une victoire à Caïus. Il avait, je ne sais d'où, quelques prisonniers; il les fait cacher au-delà du Rhin; ils reviennent avec bruit. On lui annonce que l'ennemi arrive; il était à table, quitte héroïquement son repas suivi de ses convives et de quelques cavaliers, arrive dans le bois voisin; l'ennemi avait fui. Il abat des arbres, fait élever des trophées, revient aux flambeaux, réprimande vertement ceux qui ne l'ont pas suivi, distribue des couronnes aux compagnons de sa victoire. Un autre jour, il avait dans son camp de jeunes otages; il leur fait quitter l'école où ils apprenaient le latin, les envoie au loin secrètement, se fait annoncer leur fuite, quitte encore son repas, monte à cheval, reprend et ramène les fugitifs; puis se remet à souper, fait asseoir auprès de lui les chefs de l'armée, tout cuirassés et tout bottés encore. Voilà la misérable parodie à laquelle le monde assistait sans rire, et pendant ce temps Caïus injuriait officiellement le sénat et le peuple de Rome: « Comment! lorsque César combat, lorsqu'il court tant de dangers, vous ne pensez qu'à d'inconvenans festins, au cirque, au théâtre, au repos de la campagne! »

Aussi n'était-il pas pressé de revenir à Rome; il aimait bien mieux passer son temps en Gaule, pillant, confisquant, épuisant ce malheureux pays; assez près de Rome pour que les proscriptions ne s'y ralentissent pas, pour qu'il pût faire venir le mobilier de la couronne et le vendre, pratiquant ces fructueuses enchères dont nous parlions tout à l'heure; fondant, pour se divertir, ce fameux autel de Lyon, du haut duquel les rhéteurs vaincus étaient jetés au Rhône (bel encouragement pour l'éloquence!). Mais ce n'était pas tout; si riche et si à son aise qu'il fût dans les Gaules, son ambition ne se reposait pas. Vous avez vu le commencement de sa comédie guerrière, voici le farceur impérial sur un nouveau tréteau. C'est la Bretagne qu'il veut conquérir, la Bretagne abandonnée par la politique romaine depuis la victoire équivoque de Jules César, interdite par Auguste à ses successeurs; conquête lointaine, stérile, pleine de dangers. Son armée

est rangée sur les côtes; ses machines de guerre sont disposées. Caïus est sur son vaisseau; il s'avance en mer; il fait un peu de route, puis s'en revient; — la guerre est finie. Il n'a pas vaincu la Bretagne, il a vaincu l'Océan (c'est-à-dire le Pas-de-Calais ou la Manche). Il monte sur son trône : « Chargez-vous, dit-il à ses soldats, des dépouilles de l'Océan, elles sont dues au mont Palatin et au Capitole. » Après cela, il leur fait ramasser des coquilles, et bâtit un phare comme monument de ses exploits.

Après tant de succès, il voulait un triomphe. « Qu'il soit inoui de grandeur et qu'il ne coûte pas cher, écrivait-il à ses intendans; vous le pouvez, vous avez droit sur les biens de tous. » Les trirèmes sur lesquelles il avait vaincu l'Océan, devaient être amenées par terre d'Ostie à Rome. Mais il lui fallait des captifs à mener à sa suite, et il n'avait pas fait de prisonniers. Rien n'embarrasse ce hardi bouffon; il n'a pu prendre de Germains, il prendra des Gaulois, choisira les plus grands et les plus beaux (bon mobilier de triomphe, disait-il), laissera croître et fera teindre leurs cheveux pour leur donner le roux germanique et la longue crinière des barbares, leur imposera des noms germains, leur fera apprendre la langue. Sotte et perpétuelle comédie que la vie de cet homme!

Voici une autre plaisanterie qui, sans sa poltronnerie, devenait sérieuse : il se souvint que plusieurs légions s'étaient mises en révolte après la mort d'Auguste, que tout enfant alors, il avait été menacé avec son père Germanicus; il retrouvait, sinon les mêmes hommes, au moins les mêmes légions: il voulut les faire égorger, et ce fut à grand'peine que l'on obtint de lui de les décimer seulement. Il les rassemble donc sans armes, leur fait ôter leurs épées, les fait entourer par la cavalerie; ces braves gens soupçonnent le danger, s'éloignent à temps, courent retrouver leurs armes. Caïus s'effraie, s'enfuit, prend le chemin de Rome, cherchant sur qui se venger, et trouvant sous sa main la perpétuelle victime des empereurs, le sénat.

Le sénat était fort embarrassé : il avait envoyé une députation à Caïus; Caïus l'avait mal reçue, ne l'avait pas trouvée assez nombreuse, s'était fâché surtout qu'on y eût mis Claude, son oncle, comme s'il eût eu besoin d'un tuteur : il se plaignait qu'on n'eût pas fait assez pour son triomphe, et, d'un autre côté, menaçait de mort quiconque lui aurait parlé de nouveaux honneurs. Le sénat, bien humblement, bien respectueusement, lui envoya une députation nouvelle pour le supplier de revenir. « Oui, je reviendrai, dit-il, et mon épée avec moi. Je reviendrai pour ceux qui souhaitent mon retour, pour les

chevaliers et pour le peuple; quant au sénat, je ne serai plus ni son concitoyen, ni son prince. »

Si ses guerres avaient été plaisantes, son retour à Rome fut sérieux; il était fâché, ne voulut pas de triomphe, défendit qu'aucun sénateur vînt au-devant de lui, recommença ses cruautés et en prépara de plus grandes; il avait deux livrets, appelés le Glaive et le Poignard; on y trouva marqués les noms de ceux qu'il voulait faire mourir. Ainsi comptait-il décimer le sénat et l'ordre des chevaliers, puis quitter Rome où il s'ennuyait, transférer le siége de l'empire à Antium sa ville natale, ou bien à sa ville favorite, Alexandrie.

Alexandrie méritait bien cette faveur; la ville grecque et égyptienne, idolâtre et superstitieuse comme l'ancienne Egypte, légère et adulatrice comme la Grèce, avait été la première à célébrer le culte de l'empereur, le dieu-homme : Caïus valait bien après tout le dieu-bœuf Apis et le dieu-chien Anubis. Mais au sein de cette ville aux mille déités vivaient à part les ennemis de l'Egypte et des idoles; à la faveur de la civilisation et du commerce, Israël était revenu après des siècles sur la terre de Memphis. Dans Alexandrie, cité universelle, il y avait de tous les peuples, et entr'autres une colonie de Juifs riche, nombreuse, se faisant respecter à force de ténacité et de conviction, maintenant sous les empereurs leurs synagogues, leurs lois, leurs magistrats, leurs priviléges. Mais entre les adorateurs de l'ibis et du crocodile et les adorateurs de Jehova, entre la menteuse, la mondaine, la changeante Alexandrie et la triste et sévère Jérusalem, il y avait querelle depuis long-temps. La divinité de Caïus ne fut qu'une occasion pour rallumer les haines. On viola les synagogues, on dégrossit à la hâte quelques images du prince pour les placer, objet abominable, dans l'oratoire des Juifs; à eux-mêmes, on nia le droit de cité qui leur appartenait depuis des siècles, on les rejeta, comme au moyen-âge, dans un étroit et obscur quartier de la ville; ceux que l'on rencontrait ailleurs furent pris, fustigés, brûlés même.

Le gouverneur romain favorisait ces violences. La dernière et triste ressource des Juifs était de s'adresser à Caïus; ils députèrent vers lui, les Alexandrins en firent autant; de part et d'autre, on choisit les plus beaux diseurs : la rhétorique était de toute nation et de tout lieu.

Mais de tristes nouvelles attendaient sur le sol d'Italie les pauvres envoyés juifs : en débarquant à Pouzzol, ils surent de la bouche de leurs frères ce qui se passait à Jérusalem. Dans le temple, dans le saint des saints, là où reposait le nom incommunicable de Dieu,

Caïus avait ordonné qu'on mît sa statue. C'est ce que l'Evangile appelait d'avance « l'abomination de la désolation dans le temple du Seigneur; » jusque là, non-seulement dans le temple, mais dans la ville, les soldats romains avaient ôté de leurs enseignes les images des empereurs, telle était l'horreur des Juifs pour tout ce qui semblait une idole, et la tolérance de Rome pour les mœurs et les croyances nationales des vaincus. Aussi, le gouverneur de la Syrie, Pétronius, hésitait, tardait, rassemblait des troupes, faisait traîner en longueur le travail de la statue, sous prétexte de le rendre plus parfait; tout ce qu'il aurait fallu à Caïus, c'était une grosse masse d'or. Cependant toute la nation avait pris le cilice et la cendre; la culture des terres était abandonnée. Pétronius voyait venir l'hiver, la famine, à sa suite les tribus arabes grossies par la misère des Juifs, des brigandages que Rome ne saurait plus réprimer: il venait à Jérusalem, négociant pour obtenir par la douceur obéissance aux ordres irréfragables de César. Mais voici venir à lui une multitude de peuple, rangée par classes d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards, pleurant et gémissant, la tête couverte de cendres, les mains derrière le dos comme des condamnés. « Voulez-vous résister au prince? leur dit-il. Voulez-vous commencer une guerre? Voyez votre faiblesse; voyez la puissance de César. » — « Nous ne voulons pas combattre; mais plutôt que de violer nos lois, nous sommes prêts à mourir. » Et cette nation entière se prosterna devant lui la gorge découverte, pleine de résignation et de foi, laissant Pétronius assez ému pour qu'il osât écrire à l'empereur et lui demander de nouveaux ordres.

Les choses en étaient là : Caïus ballotté en tout sens par des conseillers divers, touché un moment par la lettre de Pétronius, décidé même en faveur des Juifs par les supplications de son ancien favori le roi Agrippa, puis tiraillé en sens contraire par deux ou trois bouffons égyptiens qui formaient son conseil privé, ennemis des Juifs soit par haine nationale, soit par habitude d'amuser Caïus avec le récit des vexations que les Alexandrins leur faisaient souffrir. Caïus avait pris enfin son parti, il faisait faire au palais sa propre statue; et comme il partait pour l'Egypte, il voulait la porter lui-même à Jérusalem et écrire sur le fronton du temple : « Temple du nouveau Jupiter, de l'illustre Caïus. »

Il y a deux écrivains qu'il est convenu d'appeler conteurs; ils ne racontent pourtant que ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils savent par une tradition cohérente et la plus suivie de toutes; ils sont jugés indignes

de fournir des élémens à l'histoire, grave, officielle, majestueuse comme on la fait. Moi qui n'ai pas la prétention de faire de l'histoire, je me permets de consulter ces deux Juifs, Josèphe et Philon. Le dernier était le plus disert des Juifs d'Alexandrie, l'orateur de leur ambassade; il nous peint ce qu'il a vu de ses yeux, et quand il nous raconte l'audience de Caïus, c'est chacune de ses émotions qu'il nous redit, c'est un empereur tout vivant, tout parlant, tout agissant, qu'il fait jouer devant nous : même dans la vérité majestueuse de Tacite, dans la curiosité anecdotique de Suétone, il n'y a pas cette réalité de mouvement, ce détail d'action.

Depuis plusieurs jours, les députés juifs suivaient Caïus sans pouvoir le joindre. Caïus était en Campanie, visitant ses villas, vivant de palais en palais; il leur donna enfin rendez-vous aux portes de Rome, dans la villa de Mécène, qu'il avait jointe à celle de Lamia, pour faire avec ces deux grandes demeures du patriciat romain une demeure plus digne de lui. — Ils trouvèrent la villa toute belle et toute ornée, les vases d'or et les statues grecques disposées partout, les salles ouvertes, les jardins ouverts. Caïus avait voulu, tout en leur parlant, parcourir toutes ces magnificences.

Au milieu de ces grandes salles, ils trouvèrent, à côté d'un comédien et des intendans des deux villas, un homme grand, pâle, mal proportionné, — les yeux creux et le front menaçant, — peu de cheveux et beaucoup de barbe, — une férocité étudiée sur sa figure, qu'il composait au miroir pour la rendre plus terrible. Son costume, comme dit un écrivain, n'était ni de son pays, ni de son rang, ni de son sexe, ni celui même qu'un être humain pût porter : un manteau peint et couvert de pierreries, des bracelets, une robe de soie, une chaussure de femme; avec cela quelque attribut de dieu, la foudre, le caducée, la barbe d'or.

Les Juifs n'eurent que le temps de se prosterner devant lui. « Salut, dirent-ils, Auguste et empereur... » Caïus les interrompit : « Voilà donc ces ennemis des dieux, ces hommes qui me méprisent quand tout le monde m'adore, ces adorateurs d'un dieu inconnu ! » Les Alexandrins qui étaient là profitèrent de cet heureux début. « Ce n'est pas tout, seigneur, dirent-ils; ces hommes refusent d'offrir des victimes pour votre salut. » Les Juifs protestèrent : « Non, seigneur, nous immolons des hécatombes pour vous; nous versons sur l'autel le sang des victimes; ainsi avons-nous fait quand vous êtes devenu empereur, — quand vous avez été guéri de cette maladie qui affligea toute la terre, — quand vous êtes parti pour la Germanie. » — « Oui,

dit Caïus, vous avez sacrifié, je ne sais à quel autre dieu, mais pas à moi. Je ne m'en suis pas senti plus honoré. »

Chacune de ces paroles glaçait le sang des pauvres députés. Mais il les laisse là, passe dans une autre salle, visite, inspecte, ordonne, cause avec l'intendant du palais, fait changer de place les beaux tableaux et les belles statues. La double députation suivait toujours, les Alexandrins triomphant, se moquant des Juifs, les raillant comme sur le théâtre, les autres tête basse, n'attendant guère que la mort.

Tout à coup il se retourne, prend un air grave : « Pourquoi donc ne mangez-vous pas de cochon? » Les Alexandrins éclatèrent de rire. « Seigneur, chaque peuple a ses lois. Certaines choses nous sont défendues, d'autres aux Égyptiens; il y en a même qui ne mangent pas d'agneau. » — « Ils ont raison; la chair en est mauvaise. » Puis, après avoir ri de sa facétie : « Mais enfin, sur quoi fondez-vous votre droit de cité à Alexandrie? » C'était là le grand point de la querelle. Les Juifs commencèrent à plaider leur cause. Caïus craignit que leurs raisons ne fussent trop bonnes; il leur tourna le dos, passa en courant dans une autre salle, fit fermer les fenêtres, revint à eux : « Qu'avez-vous à me dire? » Son ton était plus doux: les Juifs recommencèrent avec quelque espérance; mais au lieu de les entendre, le voilà encore à courir, visitant des tableaux, ne voulant rien écouter. Pour le coup, les malheureux circoncis faisaient tout bas leur prière et se préparaient à la mort. « Allez-vous-en, leur dit enfin Caïus. Après tout, ces gens-là sont plus fous que méchans de ne pas savoir que je suis dieu. »

La colère de Caïus ne laissait plus de ressource aux juifs contre la persécution des Alexandrins. « Mais, leur dit Philon, nous devons maintenant espérer plus que jamais; l'empereur est si irrité contre nous, que Dieu ne peut manquer de nous secourir. » Belle parole que Dieu prit soin de justifier.

Caïus avait su blesser tout ce qui l'entourait; sa défiance et les craintes qu'il avait pour sa vie, les discordes qu'il aimait à semer parmi ceux qui l'approchaient, les railleries qu'il exerçait sur eux, les épouvantables commissions qu'il leur donnait, lui faisaient des ennemis parmi ses affranchis même, la puissance du temps.

Casius Chœrea, tribun de la cohorte prétorienne, homme âgé, aux formes un peu molles, mais au fond vieux Romain et brave soldat, était le plastron des gaietés de Caïus. S'il demandait le mot d'ordre, César lui en donnait un ridicule ou obscène qui faisait railler Chœrea

par ses compagnons; s'il y avait quelque sanglante mission à accomplir, César, qui avait aperçu en lui un peu de compassion, qu'il nommait de la faiblesse, ne manquait pas de l'en charger.

Un jour, au milieu des jeux du cirque, le peuple s'avisa de se lever, de demander une diminution des impôts. Au cirque, d'ordinaire, l'empereur et le peuple, réunis par la même passion, s'entretenaient, se familiarisaient, demandaient, s'accordaient l'un à l'autre. Cette fois, Caïus s'irrita de la familiarité, lâcha ses prétoriens sur le peuple, fit couler le sang. Chœrea, témoin de ce massacre, plus irrité encore de ses propres outrages, n'eut pas de peine à trouver, parmi les officiers même du prétoire, de vieux Romains qui n'avaient pas encore oublié la république, ou des hommes qui sentaient leur vie menacée tant qu'ils ne mettraient pas fin à celle de Caïus : il se forma une conspiration.

Les occasions ne manquaient pas : Caïus se montrait chaque jour en public; il allait au Capitole offrir des sacrifices pour sa fille, ou, seul, il allait célébrer quelque superstitieux mystère, ou enfin il jetait de l'or et de l'argent au peuple du sommet de la basilique Julienne, du haut de laquelle Chœrea voulait qu'on le précipitât. Mais les conjurés étaient en trop grand nombre; les uns avaient des objections contre un jour, d'autres contre un autre; Chœrea s'impatientait : « Croyez-vous donc, disait-il, que le tyran soit invulnérable? »

Caïus, cependant, songeait toujours à son voyage d'Égypte; l'Égypte était sa terre favorite, lointaine, grandiose, adulatrice, idolâtre. Avant de partir, il donnait des jeux en l'honneur d'Auguste : la foule était immense, désordonnée; Caïus avait supprimé toutes les distinctions de places entre les sénateurs et les chevaliers, les maîtres et les esclaves, les hommes et les femmes; il aimait cette confusion. Ce jour-là, il était gai, affable même, faisait jeter des fruits au peuple, et se divertissait à le voir se battre pour les ramasser. Mnester, son mime favori, celui qu'il passait son temps à embrasser au théâtre, celui qu'on ne pouvait interrompre par le plus léger bruit, sans être fustigé de la main même de l'empereur, Mnester dansait. Quant au prince, il buvait et mangeait en regardant les jeux, donnait à manger à ses voisins, entre autres à un consul, qui, assis à ses pieds, les baisait sans cesse; lui-même devait, à la nuit, paraître et danser sur le théâtre. Mais en goûtant ces ignobles plaisirs, il ne remarquait pas de sinistres présages : le sang avait coulé sur la scène, la robe du sacrificateur avait aussi été tâchée de sang; la tragédie que l'on dansait (comme disaient les Romains) était

la même pendant laquelle Philippe, roi de Macédoine, avait été assassiné; pour la nuit, on préparait un autre spectacle, le tableau des enfers, selon la mythologie égyptienne : frivoles circonstances qu'on ne remarque qu'après l'évènement, mais dont les historiens sont toujours remplis, et qui peuvent servir comme d'échantillon de leur philosophie.

Caïus voulait passer la journée au théâtre; les conjurés, qui étaient près de lui, le déterminèrent à quitter le spectacle pour le bain et le festin. Dans une crypte, en allant au bain, il rencontra des jeunes gens d'Asie qu'on lui amenait pour paraître sur la scène. Il s'arrêta à voir leur répétition, et allait leur ordonner de venir jouer en plein amphitéâtre, lorsqu'un des conjurés, Chœrea ou Sabinus, au lieu de lui répondre, le frappa de son épée à la tête. Il n'avait autour de lui que les conjurés mêmes, tous ses propres officiers; comme pour lui faire honneur, ils avaient écarté la foule. Ils revinrent tous sur lui, le frappèrent jusqu'à trente fois, s'encourageant par ce mot d'ordre : Encore! encore!

Mais il faut voir ce qui suivit, saisir, en ce moment de trouble et de révolution où tout se révèle, cette société romaine dont les élémens sont si loin de nous. Caïus fut à peine tué que les conjurés se trouvèrent en péril. Des esclaves, qui portaient sa litière, arrivèrent avec leurs bâtons sur le lieu du meurtre; sa garde la plus intime, composée de Germains, bras robustes et cervelles épaisses, s'était mise en mouvement à la première alarme, parcourait les rues, parcourait le palais, frappait au hasard, ne sachant qui était conjuré, tuait les premiers venus et promenait leurs têtes dans Rome.

Cependant le peuple au théâtre apprenait la mort de Caïus : on en doutait encore, les uns par désir, les autres par crainte de voir la nouvelle se confirmer. Il en était comme à la mort de Tibère; on craignait que le prince n'eût fait courir le bruit de sa fin pour connaître et poursuivre ses ennemis. Il s'en fallait donc bien que tous fussent réunis dans la même pensée, il est curieux de savoir quels étaient les amis de Caïus : c'étaient, dit le conteur Josèphe, les soldats, les femmes, les jeunes gens, les esclaves, — les soldats associés à ses rapines, — les femmes et les jeunes gens enchantés de la magnificence de ses jeux, de ses largesses au Forum, de ses combats de gladiateurs, ne pensant à rien, ne possédant rien, craignant peu de chose; — les esclaves enfin auxquels Caïus avait permis de dénoncer leurs maîtres, de les accuser, de s'enrichir de leurs dépouilles, sorte de demi-affranchissement; faits graves qui jettent une demi-

lueur sur l'intérieur de la société romaine, faits qu'il serait bon d'approfondir. En ce moment, les passions et les craintes diversifiaient à l'infini la nouvelle. Tantôt Caïus n'était pas mort, on mettait un appareil à ses blessures; tantôt il était au Forum, tout sanglant, haranguant le peuple : personne n'osait exprimer une pensée, les complices moins que tous autres; personne n'osait se lever ni sortir, il semblait que le premier qui ferait un pas dans la ville serait jugé le meurtrier de Caïus.

Mais bientôt le peuple entendit au dehors le tumulte de la garde germaine; le théâtre était investi, il n'était plus possible d'en sortir; un instant après, les Germains y entrent; les têtes des hommes qu'ils ont tués, les têtes qu'ils ont promenées dans Rome sont jetées sanglantes sur un autel; ils veulent se venger, sur qui se venger, si ce n'est sur tout le monde? Le peuple est saisi de terreur; qu'on aimât ou nom Caïus, c'est à qui protestera qu'il ne l'a pas tué, à qui pleurera, à qui suppliera, à qui se jettera aux genoux de ces barbares, charmés d'avoir une fois sous la main Rome tout entière. Mais un héraut paraît sur la scène vêtu de deuil, avec un grand air d'affliction : « Caïus est mort, notre malheur n'est que trop certain! » Les soldats devaient le savoir, mais une nouvelle donnée avec cette solennité est toujours une nouvelle; ces têtes dures se mirent à réfléchir pour la première fois; du mort plus rien à espérer, de son successeur tout à craindre. Le profitable eût été de venger le meurtre de Caïus vivant. Ils se retirèrent donc, et, toute réflexion faite, laissèrent vivre le peuple.

Autre chose se passait au Capitole, le sénat s'y était rassemblé; la basilique Julia, lieu de sa réunion ordinaire, portait le nom de César, il n'en voulait plus; et pendant qu'au Forum, peuple et prétoriens criaient vengeance contre les meurtriers de Caïus, le sénat condamnait sa mémoire, parlait d'abolir le nom et les monumens de tous les empereurs, donnait pour mot d'ordre le mot de liberté. Une bague que portait un sénateur et sur laquelle était l'image de Caïus lui fut arrachée, mise en pièces; un des consuls parla magnifiquement sur le rétablissement de l'ancienne liberté; cette liberté, c'était son ancienne domination que le sénat voulait reprendre, et qu'il ressaisissait avec enthousiasme. Les quatre cohortes des vigiles, garde municipale de Rome, obéissaient au sénat et aux consuls; elles occupaient le Forum et le Capitole, et déjà le peuple, toujours changeant, bien sûr cette fois que Caïus était mort, applaudissait à Chœrea.

Ailleurs les prétoriens délibéraient à leur façon, regrettant peu

Caïus, qui, après tout, avait bien mérité sa mort, mais songeant beaucoup à eux-mêmes : nourris, engraissés, choyés par les empereurs, qu'allait faire d'eux le sénat? C'était un sec et peu profitable gouvernement que celui des consuls; qu'auraient-ils à gagner? L'absence de Rome, des marches dures, de dures garnisons, des combats contre les Germains, chose dont ils se souciaient peu; puis mourir au service, ou, si l'on parvenait aux premiers grades, une pauvre retraite. Décidément ils n'étaient que les soldats de l'empereur, il leur fallait un empereur; lequel? peu importait. Tout en délibérant, ils pillaient le palais; le peuple, qui ne délibérait pas et qui profitait du désordre sans songer à ce qui pouvait en advenir, le peuple pillait avec eux, lorsque dans un coin obscur, dans une de ces pièces élevées que l'on ménageait pour recevoir en hiver les rayons du soleil, un soldat, nommé Gratus, vit des pieds sortir de dessous une portière, les tira à lui, amena quelque chose qui se jeta tout tremblant à ses genoux pour lui demander grace; loin de la lui refuser, le soldat se prosterna, et salua cet homme empereur. Le personnage était Tibérius Claudius, frère de Germanicus, oncle de Caligula, âgé alors de cinquante ans, grand amateur de grec, et depuis son enfance plastron de la famille impériale. Quelque proche qu'il fût de Caïus, celui-ci ne le tua point, il le garda pour s'en amuser. Un instant avant le meurtre, Claude suivait l'empereur; les conjurés l'écartèrent pêle-mêle avec la foule, il s'en fut dans une salle voisine; de là entendit du tumulte, eut peur, et alla se cacher; de sa retraite, derrière son rideau, il vit porter les têtes de ceux qu'avaient tués les Germains, et quand on le trouva, il tremblait de tout son corps.

Cependant les prétoriens s'étaient attroupés; l'élu de Gratus fut tout de suite leur empereur; quel qu'il fût, on en pouvait faire un prince; il y a tant d'occasions où tout ce qui manque à un parti, c'est un homme à mettre en avant. Le ridicule, l'obscur, l'imbécile Claude représentait donc la puissance prétorienne que Caïus avait faite la première dans l'empire. Mais il avait si peur, qu'il ne pouvait marcher; on le mit dans une litière; les porteurs, effrayés comme lui, le laissèrent là et s'enfuirent; les prétoriens le prirent sur leurs épaules, tout triste et tout effrayé, si piteux que le peuple crut qu'on le menait à la mort, et, touché de compassion, disait : « Laissez-le donc, c'est aux consuls de le juger. » On le porta ainsi au camp du prétoire: il y passa une nuit fort inquiète. Triste empereur! mais il ne fallait pas mieux aux soldats.

Comme il arrive en pareil cas à toute assemblée, le sénat perdait

le temps. Il députait à Claude, Claude répondait qu'il n'y pouvait rien, qu'il était contraint par la force; réponse mesquine, mais peut-être habile.

S'il y avait habileté, il faut dire d'où elle venait. Les Césars comptaient à leur cour, je dirais presque dans leur mobilier, Agrippa, roi des Juifs, monarque à la suite, homme à romanesques aventures, prisonnier et condamné à mort sous Tibère, favori sous Caïus. Dans la nuit même qui suivit le meurtre, il était venu en cachette et à la hâte donner une sépulture à son bienfaiteur; de là il court auprès de Claude, toujours aussi secrètement, le rassure et le fortifie, lui persuade de garder l'empire. — Agrippa était encore au camp, lorsqu'on lui annonce que le sénat le fait appeler; le sénat, dans son embarras, ne savait à qui demander conseil. En peu d'instans, le roi diplomate peigne ses cheveux, parfume sa barbe, et, frais et paré comme un homme qui sort de table, qui n'a pas quitté sa maison, qui ne sait rien, n'a rien vu, ne s'est mêlé de rien, demandant ce qu'il y a, ce qu'est devenu Claude, ce que veulent les pères conscrits, paraît devant le sénat. Quand on l'eut instruit, il donna son avis à son tour. « Il était dévoué, disait-il, à la dignité du sénat, il lui donnerait sa vie; mais il osait s'informer de ses ressources. Les gardes de la ville, les esclaves armés, gens nouveaux à la guerre, lutteraient-ils contre de vieux soldats comme les prétoriens? » Ainsi décida-t-il une nouvelle ambassade à Claude, se fit nommer pour accompagner les députés, vit ceux-ci tomber aux genoux de Claude pour le supplier de n'accepter au moins l'empire que du sénat, les laissa faire, parvint à voir Claude en secret, lui donna de meilleures raisons encore pour tenir ferme, le fit répondre en homme décidé, et le quittent haranguant ses soldats et distribuant de l'or.

Le sénat, repoussé dans ses tentatives d'accommodement, était donc réduit à combattre. Il songeait à affranchir et à armer ses esclaves; la multitude en était énorme, et cette ressource, au temps de la république, avait plus d'une fois décidé les sanglantes querelles du Forum. Claude, de son côté, protestait qu'il ne voulait pas la guerre; mais, puisqu'on l'y forçait, « qu'au moins, disait-il, la ville, les temples ne soient pas souillés. Assignez-nous un lieu de combat, hors des murs de Rome. » Quand on propose de semblables conventions, il est probable qu'on n'aura point à se battre.

Qu'était-ce donc, au reste, que le sénat? Mélange de patriciens dégénérés, d'hommes nouveaux, d'affranchis, de barbares, de quel droit se prétendait-il successeur de l'aristocratie ancienne? C'étaient ces

hommes dont la flatterie avait dégoûté Tibère, qui avaient dressé, en l'honneur de Séjan, un autel à la Clémence; c'étaient eux que Caligula avait vus courir en toge pendant plusieurs milles au-devant de son char, qui l'avaient servi à table, la robe relevée, le linge autour du corps. Les grandes fortunes avaient disparu pendant les proscriptions; les grands noms étaient éteints, les hommes alors les plus nobles du sénat portaient des noms à peine romains. Ils ne purent échapper au sentiment de leur propre impuissance : cent sénateurs seulement étaient venus, sur la convocation des consuls, délibérer dans le temple de Jupiter; le reste étaient chez eux, d'autres à la campagne. Le sang-froid de la nuit avait amorti leur enthousiasme.

Le peuple, au contraire, qui s'était reconnu, entourait le sénat, demandait un chef unique, demandait Claude. L'aristocratie, avec ses oscillations, n'était plus, pour un si grand empire, un régime convenable; il lui fallait la simplicité du système monarchique. Tout ce qui était tant soit peu soldat allait à Claude : les gladiateurs, les mariniers du Tibre, arrivaient à son camp; les soldats même du sénat vinrent heurter aux portes du temple de Jupiter, protestant contre la liberté, demandant un empereur, laissant néanmoins au sénat le soin de le choisir, parti embarrassant auquel le sénat commençait à se résigner. On nommait des candidats; Minucianus, l'un des conjurés et beau-frère de Caïus, n'hésita pas à s'offrir. Les consuls jaloux traînaient la discussion en longueur; le sénat était refroidi, ennuyé, divisé, effrayé aussi, car choisir un empereur, c'était plus que jamais déclarer la guerre.

Chœrea, cependant, haranguait ses soldats, vieux croyans à la république, ne leur pardonnant pas l'outrage qu'ils venaient de faire, disait-il, à la dignité du sénat. Les soldats répondirent : « Un empereur! » Excepté ceux qui devaient régner sous la liberté, nul ne voulait être libre. — « Mais ce Claude est un imbécile; autant aimerais-je Cythicus, le cocher du cirque. Vous venez d'avoir un prince fou, vous en prenez un stupide. » — « Nous avons un empereur, et un empereur sans reproche; irons-nous donc nous entretuer, gens du même pays et du même sang? » Ainsi parla un soldat; il tira son épée, les autres suivirent, et, les enseignes hautes, l'armée du sénat alla se joindre à celle de Claude.

Ce furent alors les sénateurs eux-mêmes qui désertèrent le parti du sénat, et vinrent l'un après l'autre à ce terrible camp du prétoire. Les soldats les y reçurent mal, et Claude eut grand'peine à empêcher qu'on ne les massacrât. Les prétoriens avaient fait un

empereur à eux seuls et malgré le sénat; ils voulaient que ce fût leur empereur à eux, et n'aimaient pas ces tardifs courtisans de leur victoire.

Tout marcha donc de bon accord : Claude entra dans Rome, décoré selon l'usage, par le sénat, de tous les titres impériaux, refusant, selon l'usage, ceux qui lui parurent trop magnifiques. Il ordonna oubli de tout ce qui s'était passé durant ces deux jours, et lui-même, bon homme qu'il était, l'oublia. Chœrea, presque seul, fut jeté comme une victime aux mânes peu considérés de Caïus. Sabinus se tua. Chœrea, conduit au supplice, trouva l'épée du soldat trop peu tranchante, demanda celle dont il avait frappé Caïus, et mourut en hardi républicain. Ce courage, un reste d'idées antiques, toucha le peuple; quand vint le jour des libations pour les morts, il ordonna qu'on en fît publiquement pour Chœrea, et, ce qui est plus étrange, demanda aux mânes de ce vieux tribun, pardon de sa propre ingratitude.

Voilà comment échoua cette tentative de révolution. En racontant la vie et la fin de Caïus, je n'ai guère pu que rappeler les faits; ils sont si étranges, si loin de nous, ils sont devenus si impossibles, qu'en vérité on ne saurait trop quelle réflexion y ajouter. Nous prenons toujours, malgré nous, notre point de départ de ce qui nous touche, de notre temps, de nos mœurs, de notre pays; quel rapprochement est possible entre ce temps-là et le nôtre? Tibère qui, lui, avait un système, nous a rappelé le comité de salut public; où trouver, si ce n'est à Charenton, un analogue à Caligula? Toute philosophie en histoire travaille, quoi qu'elle en dise, les yeux fixés sur son propre siècle; le présent est pour elle le grand résultat du passé. Ici, entre le présent et le passé quel rapport établir? Quand des faits sont hors de notre sphère, impossibles, quoique certains, on les raconte, on ne les juge pas.

Quelques bienveillans historiens ont eu la charité de nous expliquer cette époque et cet homme, de chercher des causes profondes à ce que je me permets, superficiel que je suis, d'attribuer à la pure et complète folie, à la folie de Charenton; de découvrir dans Caïus des vues, une pensée, des intentions politiques : en faisant son cheval consul, il avait ses desseins. Je m'avoue incapable de pénétrer à une telle profondeur; tant d'incohérence, de contradiction, de décousu, (pardonnez-moi) de *désultoire* dans la vie de cet homme, ne me laisse guère comprendre de système chez lui. L'absence de toute unité dans cette conduite et dans cette tête, cette fanfaronnade et

cette poltronnerie, cet amour de la bouffonnerie et de colères beaucoup trop sérieuses, ces meurtres sans motifs et ces graces tout aussi peu motivées, ont frappé les écrivains anciens comme moi: Caïus est l'opposé de Tibère, aussi capricieux que l'autre est persévérant, aussi fou que son oncle est politique. On veut faire de lui le protecteur des provinces contre Rome, et il pille et massacre horriblement dans les Gaules; — l'ennemi du génie romain, et il porte en lui ce qui caractérise le mieux ce génie, la dureté des mœurs et les inclinations sanguinaires. C'est un Claudius, âpre et sans cœur comme ses ancêtres. A ce penchant qu'il tient de l'hérédité et de la nature, la suite de sa vie n'a ajouté qu'une seule idée nette, celle qu'il lui faut de l'argent, et que, comme disaient nos terroristes, il se bat monnaie en place de Grève : le reste de l'homme est de la démence. Voilà mon interprétation, un peu simple et un peu facile, je le confesse.

Et cet homme pourtant ne fut pas seulement supporté, il fut aimé. Il y a peut-être une loi qui veut que les natures les plus dépravées aient un côté plus tendre par lequel elles attirent à elles des natures souvent meilleures. Nous avons vu le juif Agrippa aller la nuit, au péril de sa vie, donner une sépulture aux restes de son maître. Ses sœurs, Julie et Agrippine, bannies, déshonorées par lui, ne revinrent de leur exil, d'où Claude les rappela, que pour transporter les cendres de leur frère dans un tombeau plus honorable. Sa femme Césonie fut plus dévouée encore, femme étrange qui, sans être jeune, sans être belle, mère déjà de trois enfans, avait subjugué l'ame de Caïus, et dont on expliquait l'empire par des philtres qui auraient, en même temps, assujetti le cœur et égaré la raison du prince. C'était elle qu'il montrait à ses soldats, à cheval, ayant le casque et la chlamyde; c'est à elle qu'il disait dans un accès d'amour sanguinaire : « Je chercherai dans tes entrailles, comme dans celles d'une victime, la raison de cet amour que j'ai pour toi; » femme perdue de mœurs et ardente de débauche, qui seule avait dompté cette nature de loup cervier, cruelle et sauvage, sans être forte et persévérante. Après la mort de Caïus, elle resta avec sa fille, couchée auprès du corps délaissé de son mari, toute couverte du sang de ses plaies, jusqu'à ce qu'on vînt pour la tuer. Alors elle présenta sa gorge nue, demanda qu'on se hâtât, et mourut avec courage.

Il y a plus, le peuple, au moins le bas peuple, aimait Caïus. D'où venait cet amour? il est inexplicable. Mais Caïus avait beau lui faire comprendre que ses cruautés et ses supplices n'étaient pas du tout un privilége réservé à l'aristocratie; il avait beau le faire jeter à la

mer à Pouzzol, l'affamer à Rome, l'accabler d'impôts, le chasser du cirque à coups de bâton, ou même d'épée; le peuple, en femme qu'il est, s'obstinait à aimer Caïus. Caïus, après tout, n'avait que vingt-huit ans; on l'avait aimé tout enfant comme fils de Germanicus : laissez-le mûrir, pensait peut-être le peuple, comme ces vieillards qui attendent patiemment à un retour vers le bien le jeune homme qu'ils ont vu naître, tout en souffrant de ses folies de jeunesse. C'était un enfant gâté par la mauvaise éducation des Césars, blessé par la rigueur de Tibère, si fou, si inconséquent, si grandiose en certaines choses, si ridicule bouffon en d'autres, si curieux à voir, quoique bien rude à vivre! Aussi y avait-il quelque part, bien bas sans doute, dans la populace, un groupe d'hommes à qui il plaisait, êtres si obscurs, si cachés dans leurs guenilles, ayant besoin de si peu, qu'à vrai dire ils n'avaient à craindre ni à souffrir grand'chose d'un empereur : — oisifs, chevaliers d'aventures, devins, Grecs, esclaves, tourbe de gens qui fourmillaient à vos pieds dans Rome; qui, pauvres et nus, mais vivant sans travailler, prenaient la vie en passe-temps, la politique en spectacle, César en comédien; qui trouvaient Caïus original, et qui l'aimaient.

Pensez aussi à l'absence de cette moralité presque instinctive qui nous rend souvent meilleurs que nous ne voulons être, et qui nous donne enfin quelque horreur des crimes mêmes dont nous ne souffrons pas; elle était, je crois, assez peu connue de ce temps. Un meurtre commis bien loin n'était guère qu'une belle histoire à conter : les brigandages de Caïus dans les Gaules étaient pour les Romains quelque chose comme un roman à la moderne, et les Gaulois devaient se divertir de même du récit des proscriptions de Rome. — Aujourd'hui, les quatre ans pendant lesquels l'univers se plia aux caprices d'un fou à lier sont pour nous de la mythologie : si Caligula eût été un prince moderne, six mois après sa maladie, le sénat, le parlement, les cortès, la diète, ce pouvoir quelconque qui souvent n'existe pas dans le cours ordinaire des choses, mais qu'on retrouve et qu'on refait dans de certaines circonstances, eût nommé une régence, dépossédé le souverain, et de son palais l'eût envoyé à Bedlam. Dans l'empire il n'y avait pas même pour cela assez d'unité, assez d'esprit public, assez de cohésion; l'isolement et l'égoïsme faisaient que nul n'osait se mettre en avant pour tous, incertain s'il serait avoué ou non, s'il serait soutenu ou abandonné : le pouvoir restait donc à celui qui l'avait, fût-il fou, fou furieux, fou sanguinaire.

C'est que depuis ce temps le monde a subi une grande réforme, la

plus grande dans l'histoire, ou, pour mieux parler, la seule, certainement unique dans le passé, certainement unique dans l'avenir. Sous Caïus, cette réforme était pourtant commencée; ceux qui l'entreprenaient ne faisaient pas, il est vrai, parler d'eux, ils n'avaient pas débuté par un coup d'éclat comme Luther, ni par quelque livre emphatique comme Rousseau : c'étaient des Grecs ou des Juifs, pauvres, affranchis, en bonne partie esclaves, se réunissant dans des greniers à la lueur de quelques mauvaises lampes; peu civilisés, puisqu'ils parlaient un latin barbare ou un grec impur, vêtus de pauvres tuniques, et faisant en commun de maigres repas; point encore persécutés, parce qu'ils n'étaient pas connus, et à qui l'histoire, avant le temps de Néron, n'accorde que cette fautive et dédaigneuse mention : « Claude chassa les Juifs qui, excités par Christ, causaient à Rome des troubles perpétuels. »

Le reste du monde, cependant, supportait, sans entrevoir rien de meilleur, ou du moins sans rien attendre que du caprice d'un homme, le règne de tous ces Claudius, métamorphosés en Césars, race dégénérée, chez qui la dureté sabine des anciens Appius était devenue un amour effréné du sang; — le règne de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron. Ce monde, pourtant, était le dernier résultat de la civilisation antique : le génie des nations primitives, l'esprit des Grecs, la politique des Romains, n'avaient si long-temps élaboré la société que pour en venir à ce progrès suprême; c'était là ce qu'avait produit l'unité sociale des pays civilisés, ce but si désiré des philosophes, si laborieusement atteint par la politique. L'humanité avait par devers elle le fruit des travaux des plus grandes et des plus belles intelligences : dans l'ordre social, les conquêtes vivifiantes d'un Alexandre et d'un César; dans l'ordre intellectuel, les inspirations d'un Pythagore, d'un Socrate et d'un Platon. L'empire avait à sa disposition (admirables instrumens de la pensée) les deux langues qui avaient triomphé, l'une de l'Occident, l'autre de l'Orient; les orateurs parlaient grec dans les Gaules, comme les préteurs parlaient latin à Antioche : la Grèce et Rome, en venant se réunir, avaient amené chacune son côté du monde avec elle. La plus belle poésie, — un Virgile et un Homère, — était enseignée d'un bout du monde à l'autre; l'art était arrivé à sa perfection.

Ces gens-là étaient de plus des gens civilisés, ou du moins ce que nous appelons ainsi. La civilisation, il est vrai, ne s'étendait pas à tous; il faut toujours, quand on parle de l'antiquité, mettre à part les esclaves. Mais quant au reste, je me permets de croire que malgré tout

notre progrès, ils étaient encore, en fait de comfortable, de luxe, de commodité, en avant de nous. Voyez seulement (je ne parle pas des riches) le petit peuple de Rome assistant pour rien à des spectacles dont la magnificence nous passe, se baignant pour rien dans des thermes magnifiques (on en comptait plus de 800 à Rome), se promenant pour rien dans de beaux portiques où venaient en hiver se rassembler les rayons du soleil, ne travaillant pas, nourri gratuitement par ses empereurs, oisif et redouté comme un roi d'Asie. Ce devait être bien autre chose encore chez les heureux de l'époque, qui avaient leurs mille sesterces à dépenser à un repas; qui eût été assez fou pour imposer une vie politique à ces personnes si délicates, si comfortablement choyées dès leur enfance, qui craignaient le chaud et le froid, la faim, le vent, le soleil; pour qui la toge était trop lourde, la chaussure romaine trop étroite, à qui il fallait des sandales et une robe de soie presque transparente, qui en été se tenaient la main fraîche en maniant un pommeau de cristal, qui avaient trouvé le moyen (et un moyen bien étranger à nos mœurs) pour faire cinq repas en un jour; gens ayant des esclaves propres à tout, depuis la poésie jusqu'à la cuisine, depuis les grandes affaires jusqu'au balayage de la maison, dispensés par là de tout soin domestique, pouvant perdre leur temps au Forum, aux basiliques, au Champ-de-Mars, aux bains surtout, lieu d'assemblée, de conversation, de lecture! Dieux de la société si le peuple en était roi, mais dieux fainéans comme ceux d'Epicure!

Mais à quoi servait ce double perfectionnement de l'intelligence et de la vie matérielle sous un Caïus ou un Tibère, qui pouvait au premier jour de mauvaise humeur vous envoyer dire de vous mettre au bain et d'ouvrir vos veines? La plus grande partie de l'humanité était donc toujours souffrante, l'humanité toute entière, sans parler de bien des souffrances que nous pourrions rechercher et d'autres que nous ne connaissons pas, était au moins sans cesse menacée; enfin, le règne d'un homme en délire n'était ni chose invraisemblable, ni chose impossible : c'était chose réelle et éprouvée. Est-ce donc que la civilisation ne serait point seulement dans le perfectionnement de la vie matérielle, ni même dans le développement de l'intelligence? — Après y avoir bien réfléchi, je ne la ferais pas consister dans les chemins de fer, les diligences, les beaux poèmes, les beaux édifices, les beaux tableaux et le coton à bon marché; je la reconnaîtrais dans ces deux choses: au dedans de l'homme, la pureté des croyances; au dehors, l'esprit d'humanité.

F. DE CHAMPAGNY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1837.

A peine complétée par les élections de la Corse et de Ploërmel, la nouvelle chambre des députés a déjà un vide à combler dans ses rangs, par la mort de M. Semerie, compatriote et ami de M. Thiers, M. Semerie, jeune encore, avait succédé, comme procureur-général d'Alger, à M. Réallier-Dumas, qui occupe aujourd'hui les mêmes fonctions en Corse, et qui a cessé de faire partie de la chambre. Le ministère n'a pas encore remplacé M. Semerie dans la direction du parquet d'Alger, qui devient de jour en jour plus importante, à mesure que la domination française s'affermit et s'enracine dans la régence, et que le vœu d'une occupation large, féconde, progressive, se prononce de toutes parts avec une irrésistible énergie.

Les chambres vont donc s'ouvrir; les partis vont donc se trouver en présence; tous les calculs de majorité, d'opposition, d'équilibre, de centre droit et de centre gauche, auxquels on se livre depuis un mois, vont subir la décisive épreuve du scrutin, et on va savoir, pour quelque temps du moins, de quel côté souffle le vent de la puissance parlementaire. Nous croyons, nous, que ce sera légérement à gauche; d'autres, il est vrai, disent non, mais pour l'avenir seulement, à ce qu'il paraît, car pour le passé ils adoptent pleinement la marche que le vaisseau ministériel a suivie sous cette influence. Amnistie, dissolution de la chambre, abandon de la loi d'apanage, des lois de déportation et de non-révélation, adoucissement général du système de résistance; tout cela, ils l'approuvent, et s'ils ne l'ont pas fait, vraiment ils en sont au désespoir, et il y a de quoi. C'est toujours quelque chose de gagné; et puisqu'on s'exécute maintenant de si bonne grace, il n'y aura pas de récriminations à essuyer contre une politique sanctionnée par l'approbation de ceux-là mêmes qu'elle condamne. Aussi doit-on s'attendre à les voir s'applaudir les premiers de la situation dont le ministère ne manquera pas de retracer le tableau dans le discours de la couronne. Jamais il n'y aura eu dans une chambre de députés plus de monde satisfait à la fois.

Nous conseillons au centre gauche de rendre à son voisin le centre droit politesse pour politesse, et de ne pas être exclusif dans la première question sur laquelle la chambre devra se dessiner, celle des vice-présidences et de l'organisation du bureau. Agir autrement, ce serait se montrer aussi intolérant dans un sens que les doctrinaires l'étaient dans un autre, et, disons plus, ce serait une faute de tactique; car maintenant la supériorité étant acquise au centre gauche, comme elle appartenait précédemment au centre droit, il lui convient d'attirer et d'absorber en lui tout ce qui est susceptible d'entrer dans la majorité dont il doit incontestablement former le noyau.

On se demande quel parti prendra le ministère dans toutes ces questions, quels candidats il adoptera plus directement comme les siens. Evidemment il ne sera pas exclusif : il ne le peut, ni ne le doit. Encore moins croyons-nous qu'il ait l'intention de se jeter complètement à droite. Certains rapprochemens, qui ont fait beaucoup de bruit, ne peuvent aller jusque-là sans imprudence, et nous supposons qu'ils témoignent plutôt de la force du ministère que de ses craintes. On lui rend hommage en venant à lui, et c'est assez pour lui d'accueillir ceux qui se rallient à son drapeau. Ils n'ont pas de conditions à lui faire, ils ne peuvent qu'accepter les siennes. D'ailleurs la vérité des situations ne se change pas au gré de l'homme d'état. Elles dominent ses volontés ou ses caprices; elles lui font la loi et lui montrent la route; s'il n'y entre pas, il perd de sa force et prépare lui-même sa chûte. Nous comprenons que le ministère ait à cœur de gagner, parmi ses anciens ennemis, telle capacité financière, telle spécialitité économique dont l'appui lui serait utile dans une discussion embarrassante. Rien de mieux assurément : c'est de la politique, et pour s'être heurté une fois ensemble sur le chemin des affaires, on ne doit pas rester éternellement ennemis. Mais il ne faut pas non plus retourner en arrière pour relever celui qu'on a renversé. Si l'on se retrouve, tant mieux; mais on ne doit pas se rechercher. C'est un aveu d'impuissance ou de faiblesse que les partis et les ministères, qui sont toujours des partis, bon gré mal gré, ne font pas impunément.

La situation du ministère est bonne, on ne saurait le nier. Cependant elle a ses difficultés naturelles au début d'une session, et, qui plus est, au début d'une législature nouvelle. Ces difficultés proviennent surtout de l'incertitude d'esprit où l'on peut supposer qu'arriveront à la chambre les nouveaux députés, qui en forment à peu près le tiers. Mais il y a pour le ministère un moyen de fixer l'irrésolution de tous ceux qui n'ont pas de parti pris, et c'est le plus grand nombre. Le moyen, c'est que le ministère marque tout d'abord très nettement sa propre position, et cela conformément à son passé. Qu'il hésite, qu'il attende l'impulsion, qu'il semble avoir besoin de certaines alliances, on le croira faible, on le croira dominé; il y aura confusion dans les idées, et personne ne saura plus à quoi s'en tenir. Eh bien! nous croyons que cette position sera hautement prise dans le discours de la couronne, et que tout le monde y pourra reconnaître un plan de politique bien arrêté, à tendances libérales pour le dedans, nationales pour le dehors.

Au reste, il se pourrait faire que l'année atteignît son dernier jour, sans que la chambre fût définitivement constituée. La vérification des pouvoirs demandera beaucoup plus de temps qu'à l'ordinaire, à cause du grand

nombre de nouveaux députés qui auront à produire leurs titres, et des élections contestées qui soulèveront certainement des discussions assez vives.

En attendant, le ministère s'occupe d'élaborer divers projets de lois d'intérêts matériels, parmi lesquels on en cite un sur la réduction du timbre des journaux. M. de Montalivet et le ministre des finances doivent appeler les gérans des principaux journaux à concourir à la rédaction de ce projet de loi, qui cette fois ne sera pas conçu en haine de la presse, ainsi que le voulait, sous le ministère du 6 septembre, un jeune sous-secrétaire d'état fort acharné contre le *vieux journalisme*, comme on disait alors, et qui développait avec chaleur ses idées sur l'abolition du timbre, uniquement pour tuer la vieille presse, qui lui a pourtant pardonnée avec une si touchante abnégation. Les chambres auront aussi à consacrer, par le vote des allocations nécessaires, quelques-uns des changemens que plusieurs ministres ont faits dans l'intérieur de leurs départemens, et les améliorations introduites par M. de Salvandy dans l'enseignement supérieur. On n'a pas rendu aux efforts du ministre de l'instruction publique la justice qu'ils méritent, ni reconnu toute la sollicitude qu'ils attestent pour les progrès de la science, dans la direction qu'ont prise les hautes études. Ainsi trois chaires nouvelles viennent d'être instituées par ses soins, l'une au Collége de France, l'autre à la Faculté des Sciences, la troisième à la Faculté de Droit, et confiées à des hommes spéciaux, dont le choix, celui des deux premiers surtout, a mérité l'approbation générale. M. de Salvandy a donné celle de mécanique expérimentale à M. Poncelet, de l'Académie des Sciences, et celle de l'histoire naturelle des corps organisés à M. Duvernoy, doyen de la Faculté des sciences de Strasbourg et collaborateur de Cuvier. La troisième est la chaire de législation pénale comparée. Nous ne saurions trop encourager M. de Salvandy à porter sur des créations de ce genre l'activité d'esprit dont il a fait preuve depuis qu'il a recueilli l'héritage de M. Guizot.

Il a transpiré jusqu'ici fort peu de chose d'un complot que nous avons lieu de croire assez informe et encore éloigné heureusement de sa maturité, contre les jours du roi. Une haine fanatique et qui a survécu à l'amnistie, ce grand acte de clémence et de sagesse, couronné d'ailleurs de si heureux fruits, aurait poussé un homme obscur à faire, sous un faux nom, successivement plusieurs voyages en Angleterre pour y appliquer à la construction d'une nouvelle machine infernale les prodigieuses ressources de l'industrie la plus avancée, et ce serait un dessin, trouvé par hasard dans un portefeuille égaré, qui aurait mis l'autorité sur les traces du projet régicide. Nous ignorons jusqu'à quel point les découvertes qu'ont dû amener les arrestations faites depuis quelques jours, peuvent être sérieuses; mais nous croyons que si elles ont mis le gouvernement dans le secret de vœux et d'espérances coupables, elles ne lui ont pas fourni assez de moyens pour établir la culpabilité actuelle de ceux que la tranquillité publique condamne à se repaître de leurs impuissantes illusions. Irons-nous, à ce propos, déclamer contre notre temps? à Dieu ne plaise! Toutes les révolutions laissent les mêmes passions, les mêmes dangers, les mêmes ressentimens après elles, et il ne faut connaître ni l'humanité, ni l'histoire, pour imputer exclusivement à notre siècle ce qui est de tous les temps.

Le parlement anglais sera probablement sur le point de se séparer au moment où nos chambres se réuniront, et dans cette courte session il aura été saisi des questions les plus graves, il aura offert les luttes les plus animées. Déjà le ministère de lord Melbourne a obtenu plusieurs votes politiques d'une haute importance et gagné la bataille toutes les fois qu'il l'a engagée ou acceptée. Sa dernière victoire est celle qu'il a remportée dans la question des pensions accordées par la couronne, et il y a eu de sa part autant d'habileté que de raison à donner spontanément cette satisfaction à l'opinion publique sur un des points qu'elle a le plus vivement pris à cœur. Dans la discussion de l'adresse, le chancelier de l'échiquier avait promis de faire lui-même sur les pensions de la liste civile, jusqu'à présent respectées à chaque changement de règne, une proposition qui atteindrait le but auquel tendaient depuis plusieurs années tous les efforts des radicaux, et consacrerait l'intervention du parlement dans la distribution des faveurs de la cour. C'est la promesse qu'il est venu accomplir en demandant à la chambre des communes la formation d'un comité d'enquête et d'examen sur les pensions, dont le chiffre est considérable, et qui ne sont pas toujours très convenablement placées, s'il faut en croire des rumeurs peut-être exagérées, mais au moins fort accréditées dans le public. Ce qui est incontestable, c'est que l'aristocratie anglaise a largement exploité la faveur et la générosité du souverain depuis l'avénement de George III à la couronne, et de plus, que la longue domination des tories a naturellement donné aux libéralités royales une direction politique fort avantageuse pour les plus illustres familles de ce parti. On trouvera sans doute sur la liste des pensions un certain nombre de récompenses bien méritées et qui répondent à des services réels; mais souvent elles en dépasseront la valeur, et la grandeur des fortunes qu'elles viennent accroître, leur donnera, de la part du souverain qui les accordait, le caractère d'une prodigalité condamnable, et de la part du lord opulent qui les acceptait, celui d'une avidité scandaleuse. Les tories ont opiniâtrément disputé le terrain et réuni toutes leurs forces contre la proposition du chancelier de l'échiquier, qui n'en a pas moins été adoptée par une majorité triomphante de soixante-deux voix.

Le ministère a présenté aussi le nouveau bill de réforme des corporations municipales d'Irlande, question de vie ou de mort pour lui, et qui servira de pierre de touche aux dispositions conciliantes que l'on attribue à la majorité de la chambre des lords. Aucune alliance n'est possible entre les tories libéraux et les whigs conservateurs, si cette mesure et celle de la commutation des dîmes, avec le fameux principe de l'appropriation qui a renversé le ministère de sir Robert Peel, ne sont préalablement accordées au cabinet Melbourne; mais quand il aura une fois obtenu ces deux gages, il pourra définitivement rompre avec les radicaux et retrouver sur les bancs de l'ancienne opposition les alliés qu'il perdra sur ceux de son ancienne majorité. O'Connell même, à peu près satisfait pour son Irlande, continuerait peut-être à l'appuyer ou garderait au moins beaucoup de ménagemens avec lui, et l'Angleterre se reposerait quelque temps dans cette réforme parlementaire que lord John Russell proclame une mesure finale, tandis que de nombreux *meetings* en demandent la réforme. C'est lord John Russell qui a raison : non pas, certes, qu'il n'y ait encore beaucoup à faire, beaucoup à réformer, beaucoup à détruire ou à refondre en Angleterre; mais le parle-

ment, tel qu'il est constitué, suffit à la tâche, et pour apprécier les services qu'il peut rendre à la cause du progrès, de la justice et de l'égalité, il n'y a qu'à voir ceux qu'il lui a déjà rendus. Ce serait une belle histoire à faire que celle des immenses améliorations introduites en quelques années dans toutes les institutions de l'Angleterre. Administration, finances, législation du paupérisme, régime industriel, liberté commerciale, liberté municipale, liberté religieuse, tout s'est ressenti de l'impulsion donnée par la réforme parlementaire, fille elle-même de la révolution de juillet. Les whigs peuvent justement s'en enorgueillir, car ils ont bien mérité de leur patrie et de l'humanité. Cette vieille société anglaise, dont les plaies sont ainsi une à une sondées et montrées au grand jour, était cependant bien puissante. Avec tous ces vices au fond du cœur, ces inégalités, ces priviléges absurdes, ces règlemens vexatoires ou barbares, elle a soutenu, contre la révolution française et l'empire, une lutte gigantesque d'un quart de siècle, et elle a eu le dernier mot, tant il est vrai que, dans un état vigoureusement organisé, la puissance extérieure n'a rien de commun avec la bonté des institutions, quant au bonheur et à la liberté des individus.

L'Angleterre pourrait bien être appelée au premier jour à faire un essai de ses forces contre une colonie de plus en plus rebelle à ses lois. L'agitation menaçante qui se propage dans le Bas-Canada, prend le caractère le plus grave; et ce qui prouve que le ministère anglais en voit les progrès avec inquiétude, c'est qu'il adopte des mesures militaires et songe à nommer gouverneur le lieutenant-général sir John Colborne, c'est-à-dire apparemment à concentrer tous les pouvoirs entre les mains du commandant des troupes. Il y a eu récemment à Montréal une rixe sérieuse entre le parti canadien et le parti anglais, qui a révélé l'existence d'une association contre le gouvernement, pour servir les projets des séparatistes; car aujourd'hui on ne saurait douter qu'il n'y ait dans la population canadienne un mouvement d'opinion qui la pousse à l'indépendance, puisqu'elle réclame des droits qui annuleraient de fait l'autorité de la métropole. Les Canadiens se plaignent de l'inégale répartition des emplois, qui constitue en faveur des Anglais une espèce de monopole; ils se plaignent de l'opposition constante du conseil législatif, dont les membres sont nommés par la couronne, à tous les vœux de la chambre d'assemblée, qui émane de l'élection; ils se plaignent encore de la partialité du conseil exécutif, composé de trente-cinq membres, aussi à la nomination de la couronne, et de l'organisation vicieuse du pouvoir judiciaire. Si l'on avait des informations plus complètes sur l'ensemble de la question, il est probable qu'à côté des griefs politiques on en trouverait qui se rattachent à la législation des rapports commerciaux. Mais aucune puissance n'a d'agens consulaires dans les colonies anglaises; et, malgré la liberté de la presse, on ne connaît qu'imparfaitement les détails de la querelle entre le Canada et le gouvernement britannique. La situation actuelle, sans parler des désordres matériels et de l'agitation qui se manifeste partout, est une situation violente et extra-légale, en ce que l'assemblée législative refuse les subsides depuis plusieurs années, n'est plus réunie que pour la forme, et oblige chaque fois le gouverneur, par sa turbulence et la vivacité de son langage, à la renvoyer au bout de quelques séances. En attendant la fin d'un pareil état de choses, les officiers de la couronne ne sont pas payés, et toutes les affaires dans lesquelles il faut que l'assemblée législative intervienne,

sont forcément suspendues. Mettre un terme à cette lutte, pourvoir, sans le concours de l'assemblée législative, aux frais d'administration de la province, tel était le but des résolutions que lord John Russell a fait adopter, dans la dernière session, par la chambre des communes. Mais elles n'ont pas obtenu force de loi, parce que la chambre des lords n'a pas eu le temps de les discuter, et c'est à leur seule annonce que le mécontentement des Canadiens s'est traduit en actes plus expressifs, qui ont à leur tour provoqué des rigueurs nouvelles de la part du gouvernement.

Le ministère anglais se trouve sans doute fort embarrassé de l'attitude que prend la plus belle moitié du Canada. Cependant il ne paraît pas, jusqu'ici, disposé à essayer de quelques concessions pour y rétablir le calme; et peut-être, sans trop le savoir, au lieu de se poser comme arbitre impartial entre deux nationalités jalouses, est-il resté sous l'influence exclusive de l'une des deux, qui défend ses priviléges avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'elle se sent la plus faible.

Le côté politique de la question d'Espagne a repris toute son importance depuis l'ouverture de la nouvelle session des cortès, ainsi que le faisaient pressentir l'esprit des élections et le discours de la reine régente. Le parti modéré ne pouvait pas rentrer dans les affaires sans remuer aussitôt, à tort ou à raison, les idées et les espérances qui se sont identifiées avec lui, et que l'on doit regarder comme la base de sa politique. S'appuyer sur la France, en invoquer les secours, demander une plus large interprétation du traité de la quadruple alliance, faire valoir le triomphe de ses opinions, le rétablissement de l'ordre et de la discipline, l'effacement des tristes souvenirs de la Granja, la reprise des erremens du ministère Isturitz, tels devaient être l'attitude et le langage du parti modéré. Il l'annonçait lui-même à Madrid avant la réunion des cortès, et, dès leurs premières séances, il a ainsi développé ses vues et marqué sa position. Mais en même temps il a eu bien soin d'éloigner toute apparence de réaction, d'abjurer le statut royal, de constater solennellement que la constitution de 1837 avait réalisé ses désirs, et qu'il l'adoptait entièrement, sans arrière-pensée de modification ou de réforme. Cette conduite du parti modéré est aussi habile dans l'intérêt de sa propre cause qu'elle est sage dans l'intérêt de l'Espagne. Il a brisé par là une des armes les plus dangereuses employées contre lui par ses adversaires, qui n'avaient cessé de le représenter comme attaché au principe d'une charte octroyée et contraire à celui d'une constitution librement débattue entre la nation et le souverain. Maintenant c'est une ressource qui manque au parti exalté, sous l'empire duquel a été faite cette même constitution de 1837. Ses rivaux se sont placés sur son terrain, et, hâtons-nous de le dire, ils s'y sont placés de bonne foi. Agir autrement, c'eût été de la maladresse et de l'ingratitude; car la première application d'une loi fondamentale, votée sans leur concours, leur a été trop favorable pour qu'ils n'aient pas dû s'empresser de s'y rallier franchement, et d'autant mieux que le triomphe de l'opinion modérée dans les élections n'est pas un effet du hasard, mais provient certainement du principe de l'élection directe, substitué aux trois degrés de la constitution de 1812.

Le parti modéré se trouve donc pour l'Espagne et pour lui-même dans une excellente position. Il n'est pas responsable du mal qui s'est fait, de l'extension que la guerre civile a prise dans le cours des deux dernières

années, et il se crée un mérite aux yeux du pays, en adoptant comme définitif son état légal, avec plus de sincérité peut-être qu'un certain nombre de ceux qui ont voté la constitution. Voyons maintenant ce qu'il peut faire, ce dont il est capable, quelles chances de salut il représente, ce qu'il apporte de ressources et de forces à la cause libérale; car, si les destinées de l'Espagne ne lui sont pas encore officiellement confiées, il n'en exerce pas moins dès aujourd'hui une influence décisive sur la marche du gouvernement, puisqu'il est en majorité dans les deux chambres, que les présidens lui appartiennent, qu'il semble avoir inspiré le discours de la couronne et qu'il a rédigé les deux adresses, puisque le vent de l'opinion publique souffle dans ses voiles, et que tout le convie à tenter encore une fois la difficile épreuve du pouvoir.

Eh bien! nous le disons à regret, le parti modéré a d'abord commis une faute; il a trop vite laissé voir qu'il désespérait de sauver l'Espagne par ses propres moyens, et que l'intervention étrangère était toujours son idée fixe. Il est possible qu'en théorie, le parti modéré ait raison; que l'Espagne n'ait pas d'autre chance de salut que l'intervention de ses alliés, ou du moins qu'elle soit condamnée, si on ne lui accorde pas l'intervention, à se débattre et à s'épuiser, on ne sait combien d'années encore, dans les vicissitudes de la guerre civile et les convulsions de l'anarchie. Mais il ne faut, ni dans le gouvernement des nations, ni dans celui des intérêts privés, aller se briser le front contre une barrière infranchissable, sous prétexte que c'est le meilleur ou le plus court chemin. Nous accordons sans peine au parti modéré qu'il a fait preuve de sens, de lumières et de vrai patriotisme, en foulant aux pieds un ridicule orgueil national pour demander l'intervention en 1835; nous lui accorderions même davantage, s'il le fallait, en ce qui concerne l'intérêt de la France et l'honneur de la révolution de juillet dans cette question. Mais quand nous lui aurons fait toutes ces concessions, il n'y aura gagné que d'avoir raison en théorie et non de réussir en pratique. L'intervention ne sera pas devenue plus possible, et on ne sera pas plus près de faire produire, au traité de la quadruple alliance, autre chose que l'insuffisante fermeture de la frontière.

Dans un discours très remarquable prononcé sur cette question, M. Martinez de la Rosa semble attribuer uniquement à la révolution de la Granja l'inexécution du plan de coopération anglo-française offert à l'Espagne par le ministère du 22 février. C'est une erreur. La nouvelle de la révolution de la Granja est arrivée à Paris au milieu d'une crise ministérielle, causée par la résistance que rencontraient déjà les mesures nécessaires à l'accomplissement de ce projet, et les évènemens de Saint-Ildephonse n'ont fait que fortifier, à juste titre, il faut le reconnaître, les répugnances qui s'étaient déjà prononcées. Or, s'il est vrai que le nouvel ambassadeur d'Espagne auprès de la cour des Tuileries, M. le marquis d'Espeja, vienne plaider en faveur de l'espèce de réaction qui s'accomplit contre les hommes et les choses de la Granja, pour obtenir du gouvernement français la reprise des mesures offertes à M. Isturitz, nous craignons que l'Espagne n'aille au-devant d'un mécompte qui refroidira les populations pour la cause de la reine, sera exploité par les carlistes et rendra des chances de retour au parti exalté.

On a beaucoup remarqué dans ces derniers jours l'approbation formelle donnée par le gouvernement de la reine à l'exécution du colonel Iriarte,

rigueur d'Espartero que tout le monde n'a pas favorablement jugée. Cependant il est à noter que l'adresse du sénat contient aussi, sur ces mesures destinées à rétablir et à venger la discipline militaire, un paragraphe où elles sont applaudies sans réserve, ce qui indique la profonde horreur que tous les honnêtes gens avaient ressentie des assassinats de Saarsfield et d'Escalera. Les armées espagnoles avaient besoin de ces terribles exemples. Elles ont trop souvent, depuis les premiers jours de la guerre de l'indépendance, impunément donné celui du meurtre de leurs généraux, comme s'il les dédommageait des privations ou des revers de la campagne.

La guerre civile n'est pas très active en ce moment. Dans les provinces du nord, on se tient des deux côtés sur la défensive; mais on se prépare à une campagne sérieuse pour l'époque de la reprise des opérations. Les carlistes conservent la plupart des positions qu'ils ont occupées et fortifiées, et le comte de Luchana vient de reconnaître qu'il fallait renoncer à rompre, dans l'état actuel des choses, leur principale ligne. La mauvaise saison se passera donc à s'observer, en recevant, au milieu du travail de réorganisation des deux armées, le contre-coup, heureux ou malheureux, des évènemens politiques du dehors. Sur tous les autres points du royaume les bandes rebelles font toujours à peu près ce qu'elles veulent, parce qu'elles ne tentent plus de grandes opérations, et que les généraux constitutionnels suivent la même tactique. L'Estramadure est la seule province où le mal se soit aggravé. Les factieux y ont pris un accroissement considérable et communiquent avec le Portugal d'où ils tirent même quelques ressources, parce qu'ils ont dans leurs rangs des officiers miguélistes. On s'en plaint également à Madrid et à Lisbonne; mais les deux gouvernemens de la Péninsule manquent de force pour faire mutuellement respecter leurs frontières, et il n'y a pas de jour que les correspondances du Portugal et d'une partie de l'Andalousie avec Madrid ne soient interceptées et brûlées. Déjà les cortès, avant de s'engager dans la discussion de l'adresse, ont demandé des explications au ministère sur la longue impunité de ces brigandages. On devine bien ce que répond le ministère, ce qu'il promet, et le peu qui résulte de pareilles interpellations, dont les chambres espagnoles ne sont pas assez sobres.

Le cabinet présidé par M. Bardaji, qui en est à la fois le chef et le seul homme sérieux, paraît devoir bientôt faire place à une administration qui réunirait un plus grand nombre de notabilités libérales et de capacités de tribune. On désignait, il y a un mois, M. le duc de Gor, membre du sénat, comme devant être mis à sa tête, et ce choix eût fait honneur à la reine régente. Il aurait d'ailleurs été agréable aux deux gouvernemens de France et d'Angleterre. Mais aujourd'hui, sans vouloir dire que cette combinaison soit abandonnée, il est permis de croire que la rentrée en Espagne de MM. de Toreno, Isturitz, Cordova, et autres personnages influens du parti modéré, aura eu pour effet d'en faire soumettre l'idée à une nouvelle discussion; et s'il faut en dire toute notre pensée, nous craignons maintenant que beaucoup d'intrigues ne tardent pas à se renouer autour de la reine, à la faveur d'une situation qui encourage toutes les espérances et provoque toutes les prétentions. Du moins on peut affirmer d'avance que l'ambassade de France y restera complètement étrangère.

Au milieu de cette évolution des partis en Espagne, qui a fort inutilement

réveillé la question d'intervention; il est curieux d'observer comment le grand intérêt qui unit la cause de la reine à celle de la révolution de juillet, disparaît, aux yeux de certaines gens, devant une pure question de parti, et comment on retombe ainsi dans la faute commise, il y a deux ans, par les journaux de l'opposition. De ce que M. Martinez de la Rosa et les opinions modérées qu'il représente ont reconquis leur ascendant à Madrid, de ce que le général Espartero sévit avec une rigueur, qui n'est tout au plus que tardive, contre des attentats qui ont indigné l'Espagne et souillé l'honneur de ses armées, on tire cette conséquence étrange, que si l'intervention avait lieu maintenant, nos soldats iraient avec répugnance prêter l'appui des armes françaises à une réaction contre-révolutionnaire. Nous tenons d'abord à rassurer les esprits qui accueillent de pareils scrupules. Il n'y aura pas d'intervention, et la question n'est plus, sous le point de vue pratique, de celles que la discussion puisse faire avancer. Mais nous n'en disons pas moins à ceux qui apportent dans ce débat des passions si exclusives et des préjugés si étroits, qu'avec tous ces raisonnemens ils contribuent pour leur part à égarer l'opinion. S'ils trouvent que l'intervention serait mauvaise, quand le parti modéré, allié politique du gouvernement français, domine à Madrid, le gouvernement, de son coté, n'a pas eu tort de juger la question au point de vue de ses affinités politiques, et de refuser l'intervention au parti exalté, qui n'a jamais fait mystère de ses sentimens hostiles envers la France, depuis qu'il est arrivé au pouvoir dans la personne de M. Mendizabal. Il serait digne de ceux à qui nous répondons ici de souhaiter à l'Espagne quelque nouveau bouleversement, la constitution de 1812 et des juntes, par exemple, comme moyen de salut, vu le grand bien que lui ont fait depuis trois ans les mouvemens révolutionnaires et l'heureuse impulsion que leurs chefs, M. Mendizabal et autres, ont donnée à ses affaires. C'est une politique de niveau avec celle qui a dicté contre l'intervention, sous le ministère du duc de Broglie, des déclamations stupides, et qui aboutirait infailliblement à la ruine de l'Espagne.

Nous ne quitterons pas cet important sujet, qui reviendra long-temps encore sous notre plume, sans dire que l'opinion publique suit avec une vague inquiétude le développement des travaux que font les Anglais au Passage, les envois de troupes anglaises sur la côte nord de l'Espagne, toutes les mesures enfin qui caractérisent, de la part du gouvernement anglais, une espèce de prise de possession. Il est probable que dans la discussion de l'adresse on demandera au ministère quelques explications sur la réalité et sur l'étendue de ces mesures, peut-être exagérées à dessein par des rapports inexacts. Mais cet état de choses mérite d'autant plus de fixer sérieusement l'attention, que, jusqu'à présent, les carlistes ont paru assez peu se soucier des forces anglaises, qui, en effet, n'ont été ni heureusement ni habilement employées au service de la cause constitutionnelle, et n'ont gêné en rien l'exécution des plus dangereuses entreprises de don Carlos.

Nous n'avons pas encore parlé d'un évènement qui a fait une grande sensation dans toute l'Allemagne et provoqué de fort aigres discussions entre les feuilles catholiques et les journaux protestans, l'arrestation de l'archevêque de Cologne, M. le baron Droste de Vischering, que le gouvernement prussien a fait enlever et transporter dans une place de guerre, en lui interdisant tout exercice ultérieur de ses fonctions épiscopales. Ce dénouement

inattendu de la question qui s'agitait depuis long-temps entre l'obstiné prélat et le cabinet de Berlin, a causé un étonnement général. Le gouvernement prussien, quoique dirigé sous l'influence personnelle du roi dans un esprit fort remarquable de *religiosité* protestante, avait affecté pour les provinces rhénanes, foyer d'un ardent catholicisme, des ménagemens et une bienveillance qu'il fait aujourd'hui valoir comme une preuve éclatante de sa tolérance. Depuis la révolution de Belgique, ces ménagemens étaient devenus plus nécessaires encore, pour arrêter le mouvement naturel des catholiques rhénans vers les catholiques belges, aux mains desquels est arrivé le pouvoir après quelques oscillations, et qui ont de grandes chances pour en rester maîtres. Le cabinet de Berlin avait trouvé, dans le prédécesseur de l'archevêque actuel, des lumières, de la modération, des dispositions conciliantes et une certaine facilité à fermer les yeux sur des faits que condamne la doctrine catholique appliquée dans toute sa rigueur. Mais M. de Vischering manifesta dès l'abord un tout autre esprit, et ce qui a peut-être le plus vivement offensé le gouvernement prussien, dont la hiérarchie administrative est si sévère, c'est que le prélat a voulu se mettre, en matière de religion, au-dessus des lois de l'état, ne relever que du saint-siége, ne reconnaître que les brefs de la cour de Rome, et refuser au pouvoir temporel tout droit d'ingérence dans l'exercice de ses prérogatives spirituelles. Ainsi l'archevêque a, de son autorité privée, condamné des doctrines théologiques enseignées à l'université de Bonn par le professeur Hermès, qui leur a donné son nom et qui a laissé des disciples. Après avoir condamné les doctrines, l'archevêque a interdit ceux qui les professaient, et refusé la consécration cléricale aux jeunes étudians qui les auraient embrassées, le tout sans avoir songé à se concerter avec un gouvernement très jaloux de ses droits. La cour de Rome a donné raison au prélat. Mais, quoique monseigneur Capaccini, sous-secrétaire d'état des affaires étrangères, chargé récemment d'une mission politico-religieuse dans le nord de l'Allemagne, en ait pu dire à Berlin, le ministère prussien n'a pas pardonné à M. de Vischering ses allures indépendantes et ses audacieuses prétentions. On avait encore avec lui un autre sujet de dissentiment. L'archevêque de Cologne a voulu exiger que tous les enfans qui naîtraient de mariages mixtes fussent élevés dans la religion catholique, et en a fait une question de validité pour les unions de ce genre, tandis que l'usage, conforme, si nous ne nous trompons, à un article spécial du traité de Munster, est d'élever les enfans dans la religion du père. Nouvelles négociations à ce propos entre le gouvernement prussien et l'inflexible prélat. M. d'Arnim, ex-président de régence à Aix-la-Chapelle, M. de Bunsen, ministre de Prusse à Rome, fervent unioniste, mais homme sage et modéré, y ont épuisé tous leurs moyens de persuasion. M. de Vischering avait fini par refuser de les voir et n'écouter personne. Ce n'est qu'après de vains efforts pour éviter un scandale, que le cabinet de Berlin, poussé à bout, a fait enlever le prélat, et nommer à sa place un administrateur du diocèse par le chapitre de la cathédrale. Voilà toute la vérité sur cette affaire: M. de Bunsen doit être parti de Berlin au commencement du mois pour retourner à son poste auprès de la cour de Rome, et conjurer, par les explications nécessaires, l'infaillible mécontentement du chef de l'église.

On ne saurait dire encore jusqu'où peut aller celui de la population ca-

tholique des provinces rhénanes. Ce sont des actes qui ne produisent point immédiatement leurs résultats, mais qui s'enfoncent dans la mémoire des peuples, et dont le souvenir reparaît souvent plus tard avec toutes ses conséquences. Pour le moment, si l'interdiction de M. de Vischering peut créer au gouvernement prussien quelques embarras à Cologne et à Trèves, cette mesure n'en a pas moins été favorablement accueillie par l'opinion publique en Allemagne. On y a vu la contre-partie des tendances ultramontaines et monastiques auxquelles s'abandonne de plus en plus le roi de Bavière, avec un zèle peu éclairé et dans un esprit de réaction qui descend jusqu'à la puérilité; car il est difficile de caractériser autrement une ordonnance récente du roi Louis, qui supprime les dénominations des huit cercles de la Bavière, empruntées, selon le système français, aux principales rivières qui traversent chacun d'eux, comme l'Inn, le Danube, la Regnitz, pour leur substituer les anciennes dénominations de Bavière, Franconie, Palatinat. C'était appliquer au gouvernement les rêves de l'école historique de la *Gazette*, qui pourra y voir un commencement de restauration du provincialisme. Puisque le roi de Bavière est en si beau chemin et soupire si ardemment après la réhabilitation du passé, nous avons un conseil à lui donner : c'est d'effacer le dernier souvenir des odieux bienfaits de la révolution française, en déposant la couronne et le titre de roi dont il lui est redevable, et en restreignant la souveraineté dans les limites de la suprématie territoriale, de la simple *landes hoheit*, dont jouissaient les électeurs de Bavière et les électeurs palatins, les ducs de Deux-Ponts et les ducs de Simmern qu'il représente. Il n'y aura plus de cette façon ni traditions françaises, ni souvenirs révolutionnaires, ni principes de la philosophie du XVIIIe siècle, dans son gouvernement, qui voguera désormais à pleines voiles sur la haute mer de l'école historique.

Faculté des Lettres.

L'enseignement public de M. Patin à la faculté des lettres remonte à 1831. Il paraissait alors comme suppléant dans cette chaire où M. Villemain laissait le souvenir d'une éloquente parole et d'une critique si habilement fertile en aperçus brillans et nouveaux. M. Patin sut arriver à un succès bien difficile au milieu des traditions si récentes du maître illustre. Depuis lors, avec une persévérance que la faiblesse de sa santé rend plus louable encore, M. Patin, devenu titulaire de la chaire de poésie latine, n'a cessé d'y apporter ce charme exquis des détails, cette proportion délicate du cadre et de l'ensemble, cette finesse d'appréciation, qui semblent une pure émanation des graces antiques. Les années précédentes, M. Patin avait traité des origines de la poésie latine, et on se souvient encore de ces ingénieuses leçons qui, avec la traduction de M. Naudet, ont rendu sa vraie place à Plaute. L'an dernier, il a parlé de Catulle avec un sentiment vif et adroitement ménagé, une convenance et un bon goût qui lui ont fait une place à part dans l'enseignement. La *Revue* se proposait depuis long-temps de ne point rester étrangère aux cours publics et d'en entretenir ses lecteurs. Nous espérons pouvoir donner, cette année, à ce projet, au moins un commence-

ment d'exécution. Par malheur, dans ces comptes rendus de l'enseignement supérieur, la critique devra souvent avoir une plus grande place que l'éloge. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans aucun développement; mais nous pouvons au moins annoncer, dès aujourd'hui, que nous suivrons M. Jouffroy dans ses leçons de psychologie, M. Géruzez dans l'excursion qu'il fait cette année au sein de la littérature du règne de Louis XIII, M. Fauriel dans son histoire des lettres en Espagne, et enfin notre collaborateur, M. Ampère, dans ses consciencieuses et savantes investigations sur la littérature du moyen-âge et les origines de la langue française. — La leçon d'ouverture du cours de M. Patin a pour sujet les poètes du siècle d'Auguste; nous la donnons en entier.

Messieurs,

La suite de ces leçons, sur l'histoire de la poésie latine, nous a conduits, en cinq années, par une route bien longue, mais dont les lenteurs, dont les détours même n'étaient peut-être pas sans utilité, jusqu'à cette époque poétique, si célèbre, si étudiée, si connue, que les exemples de la Grèce préparèrent à Rome pendant les deux derniers siècles de la république, dont l'achèvement se rencontra avec la fondation de l'empire, à laquelle Auguste, qui en favorisa à son profit le développement, sut attacher son nom. Cette époque eut pour principaux caractères une correction de formes, une perfection de goût, bien péniblement acquises et qu'elle ne pouvait garder long-temps, qui devait presque aussitôt s'altérer pour bientôt se perdre, semblables en cela au théâtre même où se produisaient de tels mérites, à ce monde romain formé pièce à pièce par la conquête, et qui, à peine complet, commença à s'ébranler et à se dissoudre. Le siècle d'Auguste, je prends ce mot dans son acception littéraire, en la restreignant à ce qui est particulièrement de mon sujet, à ce qui regarde la poésie, le siècle d'Auguste commence pour nous à Virgile, et il se termine avec Ovide, qui avait vu Virgile, mais qui n'avait fait que le voir, *Virgilium vidi tantum* (1), et qui, malgré toutes ses graces, semble déjà loin de la vérité, de la pureté, de la beauté virgiliennes. Si au premier de ces deux noms nous ajoutons celui d'Horace, qu'une certaine conformité de génie, de succès et de destinée en a rendu inséparable, si nous faisons précéder l'autre de ceux qui l'ont en effet devancé, et comme annoncé, de ceux de Properce et de Tibulle; si, dans cette courte liste, nous tenons compte, comme nous le devons, des poètes didactiques, Gratius et Manilius, si même nous y comprenons, à raison de son exquise élégance, le fabuliste Phèdre, qui n'a probablement rien publié avant le règne de Tibère, nous aurons rappelé à peu près tout ce qui représente aujourd'hui la poésie d'un âge de loisir social, où l'art des vers, mêlé aux plaisirs et aussi aux vices des Romains, parure de leur luxe et de leur corruption, occupait, avec un peuple d'amateurs, une fort nombreuse élite d'écrivains distingués. Que de productions applaudies, admirées, dont quelques-unes méritaient de l'être, et qui ont péri, péri tout entières, jusqu'aux ruines, comme dit le poète. A peine en rencontrons-nous quelques débris insignifians, particulièrement chez les grammairiens qui les ont conservés, non par considération pour leur valeur poétique, mais pour constater certaines curiosités de mètre, de langage, d'ortographe! Le plus souvent ce

(1) Ovid., *Trist.*, IV, 52.

qui en reste, ce sont des noms, seulement des noms, mentionnés en passant par la critique ou par l'histoire, ou bien encore que les suffrages de l'amitié ont fait arriver jusqu'à nous dans les vers de quelque poète plus heureux, destiné à toujours vivre. Veut-on un exemple frappant de ces vicissitudes de gloire contemporaine et puis d'éternel oubli? Le biographe d'Atticus compte parmi les personnes distinguées auxquelles cet illustre romain rendit service dans des jours malheureux, L. Julius Calidus, le poète le plus élégant, dit-il, que son temps ait produit après la mort de Lucrèce et de Catulle: *Quem, post Lucretii Catullique mortem, multo elegantissimum poetam nostram tulisse ætatem, vere videor posse contendere* (1). Or, ce poète, ainsi célébré, et par un bon juge, sans le témoignage unique de Cornelius Nepos, nous ne saurions pas même qu'il a vécu. Le siècle d'Auguste a compté bien des célébrités pareilles, auxquelles il nous faut croire également sur parole. Et, pour ne pas les rappeler toutes, ce qui serait infini, pour nous borner, parmi tant de grands auteurs oubliés, à ceux dont l'oubli est demeuré le plus illustre, que savons-nous des élégies de Gallus, des comédies de Fundanius, des tragédies de Pollion et de Varius, rivales de la Médée d'Ovide, des épopées du même Varius, et de Rabirius, et de Cornelius Severus, et de Pedo Albinovanus, des poèmes didactiques ou descriptifs de Macer, qu'en savons-nous, que le peu qu'en ont dit un rhéteur comme Sénèque le père, un critique comme Quintilien, un historien comme Velleius Paterculus, Virgile, Horace, Ovide, qui les traitaient d'égaux et quelquefois de mieux que cela? Ces poètes, qui pourtant ont charmé leur temps, dont les vers, selon l'expression latine, volaient sur les lèvres des mortels, n'ont laissé après eux, comme le vulgaire, que ces espèces d'épitaphes.

Le temps, qui a traité avec rigueur quelques-uns d'entre eux, a fait, on doit le croire, justice au plus grand nombre. Le temps, disait Eschyle, ne respecte point ce qui se fait sans lui, et vous avez appris d'Horace, ce grand maître dans un art, connu avant lui du seul Catulle et assez généralement ignoré de son temps, dans l'art, professé depuis par Boileau, de faire difficilement des vers faciles; vous savez par ses chagrines ou malignes confidences, bien des fois répétées, qu'on se piquait alors à Rome d'inspiration soudaine, de composition précipitée, qu'on redoutait, qu'on dédaignait le lent travail de la lime, qu'on eût rougi de corriger, peut-être de relire, qu'on se fût cru sacrilége en revenant sur des vers dictés apparemment par Apollon. De là des surprises d'un jour, des succès sans lendemain, de brillantes, mais périssables ébauches dont s'amusait un moment l'oisiveté romaine et puis qu'elle abandonnait, faites pour durer ce que duraient ces couronnes des festins que nous peint Properce, se séchant sur le front des convives et parsemant de leurs débris les coupes encore pleines.

> Ac veluti folia arentes liquere corollas,
> Quæ passim calathis strata natare vides (2).

Parmi tous ces versificateurs qui s'arrêtaient amoureusement aux premiers caprices de leur esprit, qui se complaisaient dans leur négligence, qui confondaient avec l'art les procédés expéditifs du métier, se rencontrèrent quelques poètes, d'un génie plus patient et plus sévère, qui, les yeux attachés

(1) Corn. Nep. in *T. Pomp. Attico*, cap. XII.
(2) *El.*, II, 14, 52.

sur le modèle idéal de la beauté, prétendirent à l'exprimer dans des œuvres plus durables que l'airain, comme ils le disaient eux-mêmes avec une confiance que les siècles n'ont pas démentie :

Exegi monumentum ære perennius (1).

L'un d'eux, détachant sa main mourante du monument qu'il avait voulu élever à son pays et à son siècle et qu'un patriotique enthousiasme avait proclamé d'avance plus grand que l'Iliade, chef-d'œuvre inachevé auquel il pouvait dire, comme à son Marcellus : *Si qua fata aspera rumpas*..... léguait à ses amis le soin, non pas de le donner au public qui l'attendait, mais de le détruire, le jugeant trop loin encore de cette perfection, l'objet de sa constante poursuite depuis tant d'années, et par laquelle seule il lui semblait que méritaient de vivre les productions de l'esprit. Ce testament, cassé par Auguste, et dans les formes, c'est-à-dire en beaux vers, me semble un des titres de Virgile; il témoigne presque aussi hautement que ses chefs-d'œuvre, de son respect pour l'art, de la grandeur de sa vocation, de son courageux et puissant labeur; il explique comment il lui a été donné, à lui et au petit nombre de ses vrais émules, de représenter seuls, comme je le disais tout-à-l'heure, la poésie d'un grand siècle littéraire.

Ovide lui-même, dont les vers semblaient la langue naturelle, n'a pas eu de moindres scrupules. On sait que, partant pour l'exil, il voulut, ainsi que Virgile et peut-être à son imitation, supprimer, ne les pouvant corriger, ses *Métamorphoses*. Il les brûla de sa main, mais d'indiscrètes copies, qui s'en étaient répandues, les conservèrent, contrariété à laquelle il lui fallut bien se résigner. Je ne suppose pas qu'il ait eu connaissance de ces copies et je le crois plus sincère que ne le fut Lulli, lorsque, dans une maladie, il sacrifia chrétiennement aux religieuses instances de son confesseur le manuscrit d'une partition dont il avait un double. Écoutez en quels termes ce charmant Ovide permet à ses *Métamorphoses* de vivre, tout imparfaites qu'elles sont, ou du moins qu'il les juge.

« Ce poème, comme beaucoup d'autres écrits, je l'avais, lors de mon « départ, livré aux flammes, plein de tristesse..... soit par ressentiment « contre les muses, causes de ma disgrace, soit parce que mon œuvre ne « me semblait qu'une ébauche encore informe. Si elle n'a pas péri tout « entière, si elle existe encore, c'est, je pense, que quelque copie l'avait « reproduite. Qu'elle vive, je le demande maintenant, et qu'amusant les loi- « sirs du public, elle s'emploie avec ardeur à le faire souvenir de moi. Mais, « pour qu'on en supporte la lecture, il faut qu'on sache que le poète n'y a pas « mis la dernière main; qu'elle a été enlevée de l'enclume à peine forgée; « que le poli de la lime lui a manqué. Aussi, ce n'est point la gloire, c'est « l'indulgence que je sollicite; ce sera me louer, ô lecteur! autant que je « souhaite l'être, que de ne me point rejeter. Encore une prière : place « en tête de mon livre, si tu juges à propos de les transcrire, ces six vers « que je t'envoie. O vous, qui que vous soyez, aux mains de qui tombera « ce volume orphelin, donnez-lui pour le moins asile dans cette Rome, « restée votre séjour! Rappelez-vous, pour lui être plus favorable, qu'il n'a « pas été publié par son auteur, qu'on l'a comme sauvé de mon bûcher fu-

(1) Hor., *Od.*, III, xxx, 1.

« nèbre. Tout ce qu'un travail interrompu y a laissé de fautes, songez « que, si le sort l'eût permis, je les eusse corrigées. »

Hæc ego discedens, sicut bene multa meorum, etc. (1).

Ces poètes, si peu indulgens pour eux-mêmes, ont eu toutefois le sentiment de leur supériorité, et ils se sont appliqués à la constater, en se séparant, non moins par la différence de leurs allures que par celle de leurs écrits, de la foule des autres poètes. Il y avait alors à Rome, c'est par eux que nous le savons, une littérature toute traditionnelle, toute officielle, qui vivait commodément des lieux-communs de l'imitation, qui reproduisait sans relâche les mêmes genres et les mêmes sujets, qui s'exerçait surtout assiduement à la louange du prince, plus tôt fatigué qu'elle de tant de panégyriques toujours les mêmes; littérature médiocre, copiste, obséquieuse, bruyante, importune, qui fatiguait le pouvoir, mais en était protégée; en possession de tous les honneurs, grands et petits, qu'on décernait aux lettres; dictée dans les écoles, étalée chez les libraires, applaudie sur les théâtres et aux lectures d'apparat, couronnée dans le temple, conservée dans la bibliothèque d'Apollon-Palatin. Nos poètes l'honoraient fort, comme tout le monde; mais ils se gardaient de s'y mêler, de s'y confondre, s'en excusant avec une humilité peu sincère et suspecte d'ironie. Ces genres épuisés, ces sujets rebattus, étaient, disaient-ils, trop difficiles et trop hauts; ils n'osaient y prétendre, ils désespéraient d'y atteindre, ils devaient chercher quelque chose de plus à leur portée. La faiblesse de leur génie leur faisait craindre de compromettre, en y touchant, la gloire du souverain. Sans doute ils ne renonçaient pas à l'honneur, au bonheur de la célébrer, mais dans leur mesure, à leurs heures, selon l'occasion; et ils le faisaient en courtisans habiles, accordant ce qu'ils semblaient refuser, louant comme sans dessein, par rencontre, sous forme de prétermission et d'épisode, évitant soigneusement ces tours directs, insupportables même à la vanité qu'ils embarrassent, cette louange maladroite et brutale, contre laquelle Horace nous dit que regimbait, que se tenait en garde la délicatesse d'Auguste. Du reste, ils n'inquiétaient guère l'ambition des poètes lauréats; ils leur abandonnaient complaisamment les riches récompenses, les honneurs éclatans, les applaudissemens, le bruit; ils ne voulaient pour eux-mêmes qu'un peu d'aisance et de loisir, une retraite studieuse, le droit d'y amuser en paix leur fantaisie poétique, l'approbation obscure de quelques amis. Mais ces amis, c'étaient ceux de César, et César lui-même, les esprits les plus délicats, les meilleurs juges de Rome, ceux dont l'opinion devait infailliblement former l'opinion publique et préparer les arrêts de la postérité. Mais dans cette solitude où ils demandaient qu'on les laissât, dans ces sentiers infréquentés du Parnasse où ils voulaient errer seuls loin des regards, ils retrouvaient les traces négligées de Théocrite et d'Hésiode, d'Alcée et de Sapho, de Philetas et de Callimaque. Par eux, la poésie latine, embellie, rajeunie, s'enrichissait chaque jour de quelque nouveauté piquante; elle devenait, ce qu'elle n'avait pas encore été, du moins au même degré, morale, lyrique, élégiaque, l'interprète des sentimens du poète et des pensées de la société, la voix d'un seul et de tous, personnelle, universelle, romaine, originale.

L'originalité, qu'on leur conteste trop, ils la durent à cet isolement vo-

(1) *Trist.*, I, VII, 15 sq.; cf. *ibid.*, II, 555, III, XIV, 19 sq.

lontaire, qui, les rendant étrangers à l'esprit de routine, de coterie, d'intrigue, moins touchés du succès que de l'honneur de bien faire, leur permit de comprendre et de suivre, sans préoccupation, le mouvement naturel des esprits et des lettres. L'homme, dans ses productions poétiques, débute par se répandre hors de lui-même, il raconte, il expose, il met en scène, il est épique, didactique, dramatique, jusqu'au moment où, ayant épuisé ce monde extérieur de sa pensée, *n'ayant plus où se prendre*, comme dit Corneille, *il se ramène en soi*, et là, dans le mystère de ses passions fatales et de ses volontés changeantes, dans l'infinie variété de ses sentimens, de ses affections, de ses travers, il découvre un monde nouveau, plein d'un intérêt et d'un merveilleux que l'autre ne pouvait plus lui offrir. Alors il se contemple, il s'étudie, il se peint, il se chante, il devient à lui-même son propre héros. Rome, sous Auguste, en était là de son histoire littéraire, et ce fut la force des choses, presque autant que l'inclination particulière des écrivains, qui lui donna à la fois tant d'œuvres de formes diverses que réunit un même esprit : ces *satires* et ces *épîtres*, où Horace, reprenant avec plus de précision et d'élégance la libre mesure, le langage familier de Lucilius, retraça une image enjouée des ridicules et des vices de la société romaine, qu'il avouait être un peu les siens; où il professa les maximes de cette morale, plus ennemie des excès, qu'amie de la vertu, qui plaçait le bien dans le bien-être, dans la modération des désirs et l'économie des jouissances; ces *odes*, je ne parle point de celles qui eussent pu vaincre aux concours d'Apollon-Palatin, odes ministérielles, odes artificielles, mais admirablement artificielles, dans lesquelles Horace, un peu à son corps défendant, après s'être fait prier, célébrait en vers magnifiques les gloires de l'empire; je veux parler de la partie en quelque sorte privée de son recueil, de celle où il chante pour son compte et sans ordre, de tant de pièces charmantes, si libres et si vraies, où sa muse, sa *musa pedestris*, montant le char lyrique, tourne en sentimens et en images ce qui était idée dans les *satires* et les *épîtres*, tout ce qu'elles révèlent de ses aimables faiblesses et de sa molle philosophie; enfin, ces *élégies*, où Properce, où Tibulle, où Ovide, développant dans des morceaux de quelque étenduc, qui forment un tout par leur réunion, et semblent les actes d'un drame ou les chapitres d'un roman, développant de cette manière ce qu'avaient seulement indiqué, ou esquissé légèrement dans les épigrammes érotiques, dans les essais élégiaques du siècle précédent, Catulle et Calvus, Valérius Caton, Varron d'Atax, Memmius, Cornificius, Ticidas, peignaient, après Gallus, en traits si vifs, l'ivresse des plaisirs, les transports, les faiblesses, les contradictions, les mécomptes de la passion, toutes les joies, toutes les misères de l'amour, naïves confidences dont ils ont su faire une histoire générale du cœur, où chacun se retrouve encore. Je ne prétends pas que les Grecs aient été entièrement étrangers à ces productions, mais seulement que les cadres métriques et poétiques fournis par eux à l'imitation latine, les mœurs romaines les ont remplis de peintures qu'on peut dire originales. Oui, là vit et respire cette société corrompue par les vices de l'univers qu'elle a conquis, énervée par la guerre civile, assoupie par le despotisme, désintéressée de la vie publique et de ses graves devoirs, toute au repos, toute au bonheur, qu'elle cherchait sans le trouver, que lui refusaient les profusions d'un luxe insensé, les brutales satisfactions des sens, l'emportement même, l'étourdissement de la passion, tandis que quelques sages, les moins vicieux de l'époque, pratiquaient et chantaient les seules

vertus dont elle fût capable, si ce sont des vertus : l'oubli du lendemain, l'emploi de l'heure présente, la recherche des biens naturels, l'usage réglé des plaisirs, l'art d'être heureux selon Aristippe et selon Épicure. Ceux à qui nous devons ce portrait l'ont fait sans trop y songer, ne voulant que s'amuser d'eux-mêmes et un peu des autres; ils ont été, en se jouant, les peintres de leur siècle, ses vrais, presque ses seuls poètes, ce qui eût fort surpris assurément, si on le leur eût dit, les écrivains aux grandes prétentions tragiques, épiques et autres, chefs reconnus et comme brévetés de la littérature impériale.

Cela leur fut insinué, une fois entre autres, avec beaucoup de grace et d'esprit, dans une pièce qui vous montrera comme aux prises les deux partis poétiques que je me suis attaché à distinguer. C'est une élégie de Properce, adressée au poète Ponticus. Mais qu'est-ce, me demanderez-vous, la question est naturelle, que le poète Ponticus? Un de ces faiseurs d'épopées, nommés en si grand nombre par Ovide, dans ses mémoires en vers, qu'il appelle ses *Tristes*, ou qu'il date *du Pont*; aussi célèbre en son temps, aussi ignoré du nôtre que Priscus, Largus, Lupus, Carus, Montanus, Tuticanus, Camerinus, tous grands poètes épiques, comme on disait alors. Apparemment que Ponticus, du haut de la *Thébaïde* qu'il construisait, regardait avec quelque dédain les vers élégiaques de Properce, écrits sans dessein et sans suite, au gré de la passion de chaque jour, mais qui la rendaient si énergiquement. Vous allez voir avec quel heureux mélange de déférence respectueuse et de malice, Properce remet Ponticus à sa place et prend lui-même son rang.

« Tandis que tu chantes, Ponticus, la Thèbes de Cadmus, avec ses tristes « guerres, ses fratricides combats, et que, sur mon bonheur, tu menaces « de disputer le prix même à Homère, si toutefois la destinée se montre « douce pour tes vers; moi, selon ma coutume, je songe à mes amours, et « cherche à écrire quelque chose sur les rigueurs de ma maîtresse. Ce n'est « pas comme toi le génie, c'est la passion qui me gouverne et me force de « déplorer sans cesse les misères de ma vie. Ainsi se consument mes jours, je « ne cherche point d'autre gloire, d'autre titre à la durée de mes œuvres « et de mon nom. Qu'on dise, Ponticus, que seul j'ai su plaire à une docte « fille, que j'ai quelquefois éprouvé ses injustes emportemens. Que je de- « vienne l'assidue lecture de l'amant maltraité qu'instruiront mes disgraces. « Mais toi, si quelque jour, l'enfant cruel venait à te percer de ses flèches « trop sûres, triste sort que puissent ne jamais filer pour toi mes divinités, « tu pleurerais, infortuné, tes sept chefs avec leurs bataillons languissant « loin de toi et pour jamais dans la poussière et le silence; tu voudrais com- « poser de tendres vers, il serait trop tard, l'amour ne t'en dicterait point. « Alors je ne te semblerais plus un si humble poète, tu m'admirerais, tu « me préférerais aux plus grands génies de Rome, comme fera la jeunesse « romaine, qui ne pourra s'en taire sur mon tombeau, et viendra s'y écrier : « Ici tu reposes, grand poète, qui chantas nos ardeurs. Crains donc de mé- « priser trop orgueilleusement mes vers : l'amour fait quelquefois payer « cher sa venue trop tardive. »

Dum tibi Cadmeæ dicuntur, Pontice, Thebæ, etc. (1).

(1) *El.*, I, VII.

Que pensa Ponticus de cette ironique élégie? Il en fut probablement plus blessé que corrigé, et, avec sa *Thébaïde*, reprit ses grands airs épiques.

Je comprends qu'on me demande comment je rattache à ces poètes d'une inspiration personnelle et locale, chez lesquels je crois trouver l'expression originale de la pensée de leur temps, l'auteur des *Églogues*, des *Géorgiques*, de l'*Énéide*, qui, par le choix de genres et de sujets où il n'était guère intéressé, semble d'abord plus conforme aux habitudes d'imitation routinière de l'école des Ponticus. Je réponds qu'un des plus grands charmes de la poésie de Virgile, c'est précisément l'intervention lyrique et élégiaque du poète dans des ouvrages où elle n'était guère attendue, ces éclats soudains qui révèlent son ame simple et candide, ses affections tendres et mélancoliques. Je réponds encore que ces ouvrages ne sont pas si exclusivement littéraires qu'on s'imagine, et que Virgile y a fait une large part aux besoins intellectuels et moraux, aux goûts de ses contemporains. Quoi! même dans les *Églogues?* Et qu'importaient aux héritiers de la guerre civile, hommes de sang et de rapine, perdus de luxe, perdus de débauche, des tableaux pris de la vie des champs? beaucoup assurément, beaucoup plus qu'ils n'eussent fait même au vieux Caton, bien qu'il cultivât la terre et qu'il écrivît sur l'agronomie, ou peut-être à cause de cela. Caton, comme les Curius, les Fabricius, les Cincinnatus, ses devanciers, c'était un sublime paysan, qui ne voyait dans la nature champêtre que les produits qu'il lui arrachait. Pour qu'elle devînt un objet d'intérêt poétique, il fallait, ce qui ne tarda pas d'arriver, que les raffinemens de la civilisation eussent par degrés éloigné d'elle, qu'on la regrettât, qu'on la redemandât, qu'on en recherchât l'apparence ou l'image. Il y avait long-temps qu'il en était ainsi chez les grands et les riches de Rome quand Horace leur disait : « Vous chassez la « nature, mais elle revient malgré vous; elle triomphe à votre insu de vos « injustes dédains. N'élevez-vous pas des forêts parmi vos colonnades? Ne « voulez-vous pas des maisons d'où votre œil puisse s'égarer au loin dans de « vastes campagnes? »

> Nempe inter varias nutritur sylva columnas,
> Laudaturque domus longos quæ prospicit agros.
> Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
> Et mala perrumpet furtim fastidia victrix (1).

On comprend qu'une telle société ait accueilli avec faveur cet homme qui lui venait du bourg d'Andès avec ses manières villageoises, ses vers si élégamment, si harmonieusement rustiques. Ainsi avait été accueilli à la cour non moins somptueuse, non moins corrompue, non moins ennuyée des Ptolémées, le modèle de Virgile, Théocrite. Tous deux furent les introducteurs de la poésie pastorale à sa véritable époque, lorsque ses rudes et grossières chansons quittant les Arcadies, où elles prennent naissance et charment, pendant des siècles, les obscurs loisirs des bergers, se traduisent en langage plus poli pour l'amusement des villes, blasées par l'abus de toutes les recherches, ramenées à force d'ennui au goût de la simplicité primitive; lorsque la description de la nature sensible, ressource de la poésie qui s'épuise, remplace dans ses tableaux la figure de l'homme, auparavant son principal et presque son seul objet, que l'acteur s'efface et disparaît pour ne laisser voir que le théâtre.

Ajoutons qu'un intérêt de circonstance s'attachait à ces poèmes où Vir-

(1) *Epist.*, I. x, 22 sq.

gile plaignait le sort des habitans de la campagne chassés par les vétérans, le sort de la campagne elle-même condamnée, par ces dépossessions violentes, par les longues dévastations de la guerre civile, à la stérilité. On a cru, non sans vraisemblance, que Virgile, dans ses *Géorgiques*, suivant les instructions de Mécène, *tua Mœcenas haud mollia jussa*, avait voulu seconder, autant qu'il était permis à un poète, les intentions réparatrices de la politique d'Auguste; c'est un dessein qu'on ne peut méconnaître à cette même époque dans certaines odes d'Horace, dirigées contre un nouveau genre de ravages, ceux des *villas* qui se multiplient, qui s'étendent, chassant devant elles les cultivateurs, étouffant la culture sous leurs bosquets et leurs parterres (1). La sympathie publique dut répondre à ces efforts de la poésie pour réhabiliter, ramener les vertus laborieuses de l'antique Italie, des vieux Sabins, de l'Étrurie, de cette cité, à son origine pastorale et agricole, qui y avait puisé sa force, trouvé les premiers élémens de sa future grandeur.

Hanc olim veteres vitam coluere Sabini;
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit
Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma (2).

Rome, c'est sous des titres divers le perpétuel, le véritable sujet de la muse nationale de Virgile. Dans la maturité de son âge, il rassemble toutes ses forces pour l'honorer par une épopée, noble et difficile entreprise, si légèrement, si vainement tentée depuis Nævius et Ennius jusqu'à lui, dans tant de compositions de caractère ou mythologique ou historique dont presque lui seul se souvient. Mais lequel de ces deux genres épiques doit-il traiter de préférence? La mythologie? elle est devenue une redite insupportable contre laquelle personne ne s'est plus déclaré que lui.

« ... Qui ne connaît le dur Eurysthée, les autels du détesté Busiris? Qui « n'a chanté le jeune Hylas, l'île flottante de Latone, et Hippodamé, et « Pelops à l'épaule d'ivoire, aux coursiers rapides? »

. . . . . Quis aut Eurysthea durum
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas, puer, et Latonia Delos,
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis?..... (3).

Fera-t-il, de l'histoire en vers? L'histoire est bien voisine, bien réelle, bien ennemie de la fiction, bien prosaïque, et d'ailleurs les historiens sont déjà venus. Son œuvre sera à la fois mythologique et historique, elle suivra les deux directions entre lesquelles s'est partagée jusqu'ici l'épopée latine.

Virgile se place au sein de fables contemporaines de la guerre de Troie, et de là il s'ouvre de hardies perspectives dans l'avenir; il voit de loin les Latins, les Albains, les Romains, *Romanos rerum dominos gentemque togatam* (4), la république, l'empire, Auguste et sa dynastie,... *les Césars dans l'Élisée errants*. Ainsi, par le choix de son point de vue, se déplaçant lui-même, puisqu'il ne peut déplacer, reculer l'histoire, il réussit à lui donner ce lointain poétique qui lui manquait; il donne en même temps plus de réalité à la fable devenue le préambule presque historique des annales romaines. Cette fable, c'est la fable grecque, mais rajeunie par son mélange

(1) Hor., *Od.*, II, XII; XV, 23 sq.
(2) Virg., *Georg*, II, 5, 37, 59 Cf. Hor, *Od.*, III, VI, 25 sq.
(3) Virg., *Georg.*, III, 4 sq. Cf. Virg., *Cul.*, 26 sq.
(4) Virg., *Æn.*, I, 282.

avec la fable ausonienne : ces deux mondes poétiques habilement conciliés, tous les souvenirs de la littérature homérique, toutes les traditions, toutes les antiquités du pays, trouveront place dans une œuvre de proportions vastes et régulières, capable de répondre, comme on l'a dit du génie de Cicéron, à la grandeur d'un empire qui comprend dans ses limites tous les peuples, qui enferme tous les dieux dans son panthéon. Voilà, selon moi, la conception de Virgile; elle le sépare, non moins que les merveilles de l'exécution dont je ne parle pas, de la tourbe héroïque, ou prétendue telle, qui l'entoure.

Ce n'est pas la faute du chantre de l'*Enéide*, si les sentimens et le langage s'étant polis depuis Homère, il tombe quelquefois dans l'anachronisme, à peu près inévitable, d'une poésie plus moderne que les mœurs qu'elle exprime. Ce n'est pas sa faute si les choses de la vie ont perdu la nouveauté qui les rendait poétiques, si la religion tourne à la philosophie, si les croyances ne sont plus, chez les classes élevées, qu'une sorte de foi littéraire, assez semblable à cette convention de l'esprit par laquelle, nous autres modernes, nous nous faisons un instant païens pour lire et goûter l'antiquité. Sans doute les sources du merveilleux, et naturel et surnaturel, se tarissent; mais Virgile sait encore y puiser de quoi animer cette production, dont les monumens sont bien rares, l'épopée permise aux siècles qui ne sont plus épiques, image savante et industrieuse de l'épopée naïve des premiers âges.

Si Virgile, à cet égard, peut être regardé comme le Tasse du siècle d'Auguste, Ovide, on l'a dit quelquefois, en est l'Arioste. La mythologie n'est pas prise plus au sérieux dans les *Métamorphoses* que la chevalerie dans le *Roland Furieux*. Toutes ces fables dont le poète forme le léger et ingénieux tissu de ses quinze livres, il veut seulement en égayer son imagination sceptique et la bénévole crédulité de ses lecteurs :

In non credendos corpora versa modos (1).

Le sérieux même du début et de la conclusion, l'un tout cosmogonique, l'autre tout historique, semble une protestation contre l'absurdité voulue des merveilles qui s'y encadrent; l'aveu, bien reçu sans doute d'un temps fort indévot, que la religieuse épopée n'est plus qu'un badinage littéraire assez profane.

Ce caractère des *Métamorphoses* est aussi celui des *Fastes*, poème moins artistement composé, qui reproduit trop le décousu de ce qu'il traduit, le calendrier; poème qu'une intention didactique rend parfois plus sévère. La légende y domine, la légende d'un temps de civilisation avancée, mensonge consacré, qu'imposent la religion et la politique, et auquel consentent, sans y croire, la vanité nationale qu'il flatte, et la poésie qui s'en inspire.

L'érudite Alexandrie avait donné l'exemple de ces poésies archéologiques, dont les *Fastes* ne furent pas le premier essai latin, qu'avaient tentées, avant Ovide, Properce et Aulus Sabinus (2). L'esprit du moment les appelait. Rome, sur son déclin, n'attendant rien de l'avenir, aimait à s'entretenir du passé, à s'enchanter des souvenirs de son histoire, réelle ou fabuleuse.

La nouveauté de la forme achevait de distinguer les *Métamorphoses* et les *Fastes*, de ce qui se publiait alors. Ce n'était plus l'unité, recommandée

(1) *Trist.*, II, 64.
(2) Voyez Propert., *El.*, IV, I, 69; Ovid., *de Pont.*, IV, XVI, 18.

par Horace : *Denique sit quod vis simplex duntaxat et unum* (1), mais en sa place, comme dans certaines pièces par lesquelles Euripide avait essayé de renouveler la scène grecque, un intérêt collectif. Le poète faisait courir son lecteur sur une multitude d'aventures, réduites par un procédé nouveau, emprunté au théâtre, et qui avait produit assez récemment l'Ariane de Catulle, l'Io de Calvus, la Smyrna de Cinna, la Scylla attribuée ou à Gallus ou à Virgile, enfin, dans les *Géorgiques*, l'épisode d'Orphée et d'Eurydice, dans l'*Enéide*, celui de Didon, à quelques situations d'élite, d'un intérêt dramatique, d'une expression passionnée. Ces recueils, on peut leur donner ce nom, offraient l'extrait, le résumé de toute la littérature épique et tragique; mais ils en annonçaient la fin, ils en étaient le testament, bien que ces genres décrépits ne pussent se résigner à mourir.

Un des plus obstinés à vivre, c'était le poème didactique, devenu, comme chez les Alexandrins, comme partout, un exercice habituel de versification, pour lequel tous les thèmes semblaient bons, l'astronomie, ou mieux l'astrologie, les sciences physiques et médicinales, l'histoire naturelle, la chasse, la pêche, que sais-je encore? Ce poème, même chez Macer, même chez Gratius, chez Manilius, qui nous sont mieux connus, dont nous pouvons apprécier par nous-mêmes l'élégance ou l'énergie, déjà mêlées l'une et l'autre de quelque dureté, ne brillait que d'un éclat assez froid. Il ne devait plus retrouver l'intérêt présent et général qu'avaient su lui donner Virgile, Horace, Ovide, si habiles à choisir leurs sujets, lorsqu'ils avaient entrepris d'enseigner aux descendans du rustique Caton, maintenant hommes de lettres et hommes de plaisir, l'art de la culture, l'art des vers, l'art de la galanterie.

Rien de durable comme le lieu commun : mais le lieu commun épique surtout, semblait prétendre, chez les Romains, à l'éternité de l'empire. Le fleuve continua de couler, et à pleins bords, roulant dans ses flots monotones, emportant, vers les abîmes de l'oubli, des *Persèides*, des *Herculèides*, des *Thesèides*, des *Amazonides*, des *Thébaïdes*, des *Achilléides*, des *Phœacides*, des *Argonautiques*, des *Ante-Homériques*, des *Post-Homériques*, des poèmes sur la première, sur la seconde *Prise de Troie*, sur l'*Enlèvement*, sur le *Retour d'Hélène*, sur *Memnon*, sur *Antenor*, cent autres, est-ce assez dire? mille de cette sorte. Sur la rive, se retrouvèrent échouées, par un hasard qu'on n'ose dire heureux, ces productions banales dans lesquelles Stace, Silius Italicus, Valerius Flaccus, Claudien, avaient consumé, sans fruit, un talent qui pouvait être mieux employé. Lucain seul, dans ces derniers âges, interrompit, par quelques beautés nouvelles, la trop fidèle tradition d'une imitation stérile contre laquelle ne cessaient de réclamer les seules muses qui n'eussent pas vieilli à Rome, celles de l'épigramme et de la satire, dans des vers cependant qui, après tout ce qu'avaient dit de semblable Virgile, Horace, Properce, Tibulle, Ovide, pouvaient eux-mêmes passer pour un lieu commun.

« Quoi! toujours écouter, et sans réplique, tant de fois opprimé par la « Théséide de l'enroué Codrus! C'est donc impunément qu'ils m'auront ré- « cité, l'un ses drames, l'autre ses vers élégiaques! J'aurai, sans me venger, « perdu tout un jour à entendre l'immense Télèphe, et cet Oreste, qui « déjà remplit un volume, page et revers, déborde sur la marge, et n'est

(1) *De Art. poet.*, 23.

« pas achevé. Nul ne connaît sa maison aussi bien que me sont connus le bois « sacré de Mars et l'antre de Vulcain, voisin des îles Éoliennes. Les tempêtes « soulevées par les vents, les supplices dont Éaque châtie les ombres, l'or de « cette toison enlevée à une contrée lointaine; les frênes, javelots énormes du « centaure Monychus, voilà ce dont retentissent sans cesse les allées de « platanes de Fronton, ce qui fait rompre les colonnes de marbre de ses « portiques, à la voix d'infatigables lecteurs. Qu'on n'attende désormais rien « autre chose de nos poètes, grands ou petits. »

Semper ego auditor tantum? Nunquam ne reponam,
Vexatus toties rauci Theseïde Codri?
Impune ergo mihi recitaverit ille togatas,
Ille elegos? Impune diem consumpserit ingens
Telephus? Aut summi plena jam margine libri
Scriptus, et in tergo, necdum finitus Orestes?
Nota magis nulli domus est sua, quam mihi Lucus
Martis, et Æollis vicinum rupibus antrum
Vulcani. Quid agant venti, quas torqueat umbras
Æacus, unde alius furtivæ devehat aurum
Pelliculæ, quantas jaculetur Monychus ornos,
Frontonis platani, convulsaque marmora clamant,
Semper et assiduo ruptæ lectore columnæ.
Expectes eadem a summo minimoque poeta (1).

Voilà ce que disait Juvénal et ce qu'il ne devait pas dire le dernier. Mais c'est trop nous écarter de l'époque poétique dans laquelle nous devons nous renfermer, et que j'ai cherché aujourd'hui à vous faire embrasser d'une seule vue, rassemblant, dans cette espèce de statistique préliminaire, tous les élémens d'originalité qui ont contribué à la produire. Deux de ses poètes particulièrement, les premiers de tous, Virgile et Horace, devront désormais nous occuper et suffiront de reste aux études de notre année par la variété de leurs œuvres et des questions qui s'y rattachent. Nous aurons à instruire de nouveau ce vieux procès des littératures primitives et des littératures d'imitation, du génie grec et du génie romain. Nous pouvons prévoir que nous ne le terminerons point, et que, les parties entendues, nous prononcerons dans notre impartialité comme ce juge que fait parler un de nos auteurs : *et vitula tu dignus et hiç* (2). Aussi bien est-ce le jugement des siècles auquel il est sage de s'en tenir, qu'il ne s'agit point de réviser, de casser, mais seulement de comprendre et d'expliquer. Je souhaiterais que ces explications ne vous parussent pas indignes d'être entendues, et je trouverais dans votre présence, dans une bienveillante attention, qui ne m'a point manqué jusqu'ici, l'encouragement et la récompense de mes efforts.

— La sixième livraison des *Œuvres complètes* de George Sand, qui se compose des deux volumes d'*Indiana*, vient de paraître. Ainsi, douze volumes, sur dix-huit que formera cette belle collection, sont maintenant publiés. Cette édition complète, imprimée avec le plus grand soin, sera terminée, en avril 1838, par la publication de *Lélia*, augmentée d'un volume inédit.

— M. Edgar Quinet vient de mettre sous presse un poème en trois parties, qui a pour titre : *Prométhée*, et qui paraîtra à la fin de janvier prochain.

(1) *Sat.*, I, 1 sq.
(2) Virg., *Eglog.*, III, 109.

P. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

NISARD. — Historiens et Publicistes modernes de la France. — I. — Armand Carrel. 5
J.-J. AMPÈRE. — Littérature païenne et chrétienne du IVe siècle. — Ausonne et saint Paulin. — II. — Saint Paulin. 55
GUSTAVE PLANCHE. — *Pensées d'Août*, de M. Sainte-Beuve. 73
ÉMILE SOUVESTRE. — Adrien Brauwer. 90
X. MARMIER. — Organisation de l'instruction élémentaire et secondaire, en Danemark. 105
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 118
LOUIS DE CARNÉ. — Du Pouvoir en France depuis 1830. 129
LÉON FAUCHER. — De l'Organisation financière de la Grande-Bretagne. 174
ALFRED DE MUSSET. — La Nuit d'octobre. 202
.... — Histoire du Lézard de Saint-Omer. 212
GUSTAVE PLANCHE. — La Statue de *Philopœmen*, de M. David. 228
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 237
ALFRED DE MUSSET. — Les Deux Maîtresses. 257
X. MARMIER. — Du Mouvement des études historiques dans le Nord. — I. — Danemark. 305
FRÉDÉRIC MERCEY. — Les Premiers Réformistes d'Écosse. 321
LÉON FAUCHER. — L'Opposition et le Parti radical. 554
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 374

F. DE CHAMPAGNY. — Les Césars. — II. — Tibère. 385
UN MEMBRE DU PARLEMENT. — Hommes d'état de la Grande-Bretagne. — V. — Wellington. 428
L. REYBAUD. — Socialistes Modernes. — II. — Charles Fourier. 455
DUJARDIN. — Du Cours d'histoire ancienne professé à la Faculté des Lettres. — Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale, de M. Charles Lenormant. 488
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 505
MOUVEMENT DES SCIENCES. 514

GEORGE SAND. — La Dernière Aldini, première partie. 529
GUSTAVE PLANCHE. — Littérature anglaise. — *Ernest Maltravers*, de E. L. Bulwer. 574
CH. DE MONTALEMBERT. — De l'État actuel de l'art religieux en France. 592
MICHEL CHEVALIER. — La Vallée de l'Ariége et la République d'Andorre. 616
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 643

GEORGE SAND. — La Dernière Aldini, seconde partie. 657
SAINTE-BEUVE. — Discours prononcé dans l'Académie de Lauzanne à l'ouverture du cours de Port-Royal. 699
X. MARMIER. — Poètes du Nord. — III. — Tegner. 716
F. DE CHAMPAGNY. — Les Césars. — III. — Caligula. 735
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 769
PATIN. — Faculté des Lettres. — Les Poètes du siècle d'Auguste. 779

FIN DE LA TABLE.